



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



EXTRAORDINAIRE

D U

807157

MERCURE
GALANT.



QUARTIER DE JUILLET 168

TOME XI.



A LYON,

Chez THOMAS AMAULRY,
rue Merciere.

M. DC. LXXX.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

THE
LIBRARY
OF THE
MUSEUM
OF
COMPARATIVE ZOOLOGY
AND ANATOMY
OF THE
HARVARD UNIVERSITY





LE LIBRAIRE

AU LECTEUR



E vous envoie cher Lecteur le onzième volume de l'Extraordinaire du Mercure Galant, qui se vendra aussi bien que les vieux trente sols chaque volume ; & les Mercurès, sçavoir ceux de 1677. douze sols le volume : Ceux de 1678. 1679. & 1680. vingt sols le volume, tant vieux que nouveaux. Il est inutile de les demander à meilleur marché.

Ceux qui voudront qu'on leur envoie le Mercure Galant, ou Extraordinaire, auront soin d'envoyer l'argent trois ou six mois ou une

à ij

LE LIBRAIRE

année par avance ; & quand leur terme sera finy ; ils en feront tenir d'autre , s'ils veulent que l'on continue à leur envoyer ledit Mercure ou Extraordinaire : car autrement ce seroit une confusion ; & payeront de plus les Ports de lettres pour le Mercure ou Extraordinaire , s'ils y veulent voir les Pièces qu'ils auront faites.

Ceux qui voudront avoir toutes sortes de Livres tant de Paris que d'ailleurs , en trouveront chez le Sieur Ampulry à un prix très-raisonnable. Il sera toujours égal en tous ces prix, sans vendre plus l'un que l'autre.

Ceux à qui j'envoie le Mercure depuis plusieurs années, le recevront toujours à l'accoutumée , & l'avis cy dessus n'est pas pour eux.

J'ay sur Presse quantité de très-bons Livres dont les Auteurs vous seront

AU LECTEUR.

seront bien connus. Je vous les nommeray dans peu de temps. Ils seront tres propres pour les Sçavans, estans Livres d'érudition. Je vous enverray aussi de temps en temps des nouveutez de galanterie.

LIVRES NOUVEAUX

du quartier de Juillet 1680.

Reflexions sur la Misericorde de Dieu de Madame de la Valiere, indouze, trente sols.

Conférence Ecclesiastique du Diocese de Luçon, indouze quarante cinq sols.

Les Madrigaux de Monsieur la Sabliere, indouze trente sols.

Les Peintures Sacrées sur la Bible, indouze trois volumes quatre livres dix sols.

ã iij

LE LIBRAIRE

Le Gridelin, dédié à Madame
la Dauphine de Monsieur de
Preschac, indouze.

LIVRES NOUVEAUX du Mois d'Aoust.

Memoires touchant la Reli-
gion par Monsieur du Plessis-
Praflin Evêque de Tournay.

Le Voyage de la Reyne d'Es-
pagne, indouze deux volumes de
Monsieur de Preschac.

LIVRES NOUVEAUX du Mois de Septembre.

Conversation sur divers sujets
par Mademoiselle Scudery,
indouze deux volumes, Impres-
sion de Paris, six livres.

Idem.

AU LECTEUR.

—Idem Impression de Lyon,
deux volumes , indouze , deux
livres dix sols.

Projet de Conference sur di-
verses matieres de controverse,
indouze trente sols.

Histoire du Lutheranisme du
Pere Mainbour , in quarto , six
livres.

Dogmatum Theolog. du R. P.
Thomassin in fol. quinze livres.

Histoire des Negotiations de
Nimegue , indouze deux volu-
mes , trois livres.

Les Nouvelles de Dona Maria
de Zayas, traduit de l'Espagnol en
François , indouze cinq volumes,
sept livres dix sols.

La Vie & Actions de Monsieur
l'Evesque de Munster , indouze,
trente sols.

Le nouvel état de la France
avec la Maison de Monseigneur,

&c.

LE LIBRAIRE

& Madame la Dauphine, indouze
deux volumes, quatre livres.

Les Pensées pieuses, in vingt-
quatre, troisième Edition aug-
mentée.

La Relation du Voyage du
Roy fait en Flandre de la presente
année, indouze, vingt sols avec
figures.

Le Quinte-Curce de Vaugelas
de Mr. d'Ablancourt, indouze,
deux volumes, nouvelle Edition:
grosse lettre, quatre livres.

Le deuzième & troizième to-
me de l'histoire des grands Visirs,
indouze trois livres. L'on trouve
aussi le premier pour trente sols.

Eclaircissement Apologetique de
la Morale Chrétienne touchant le
choix des Opinions avec des Re-
flexions sur des Remarques du
Sieur J. Remonde, composé par
l'ordre de Monsieur de Grenoble,
indouze trois livres.

AU LECTEUR.

Les Oeuvres de Madame la Comtesse Lazuse, indouze quatre volumes, nouvelle Edition , quatre livres dix fols.

L'art de proceder en Justice: in octavo , deux livres.

Le Nouveau Practiciẽ François, in quarto , quatre livres dix fols.

Les Devizes du R. P. Menétrier, in quarto deux livres 10. fols.

Les Dominicales de Texier in octavo deux volumes, six livres.

—Idem Les Panegiriq. in octavo, deux volumes, six livres.

Les Ceremonies Nuptiales, indouze vingt fols.

Theatre des beaux Esprits, indouze, vingt fols.

Reflexion sur l'Oraison, indouze , vingt fols.

Jesus Penitent, indouze, 30. fols.

Essais de Physique de Mr. Per-
raut , indouze trois volumes, avec
des figures , huit livres.

LE LIBRAIRE , & c.

Horlogiographie du Pere Feüillant de la Magdelaine , in octavo avec figures , deux livres dix sols.

Le Comte de Richemont, Nouvelle Historique , indouze.

Description de la France , de du Val , indouze vingt sols.

Vies de plusieurs Saints Illustres de Monsieur Arnauld d'Andilly , indouze trente sols.

*LES LIVRES CY-DESSOUS
se vendront séparés des Mercurès,
ſçavoir:*

Le Mariage de Monseigneur le Dauphin pour vingt sols.

Le Mariage de la Reyne d'Espagne pour vingt sols.

Le Mariage de Monsieur le Prince de Conty pour quinze sols.

Le Voyage du Roy fait en Flandre en 1680. pour vingt sols.

EXTRAIT

EXTRAIT DV PRIVILEGE
du Roy.

PAR Grace & Privilege du Roy, donné à Saint Germain en Laye le 31. Decembre 1677. Signé Par le Roy en son Conseil, JUNGQUIERES. Il est permis à J.D. Ecuyer, Sieur de Vizé, de faire imprimer par Mois un Livre intitulé **MERCURE GALANT**, présenté à Monseigneur LE DAUPHIN, & tout ce qui concerne ledit Mercure, pendant le temps & espace de six années, à compter du jour que chacun desd. Volumes sera achevé d'imprimer pour la premiere fois: Comme aussi defenses sont faites à tous Libraires, Imprimeurs, Graveurs & autres, d'imprimer, graver & debiter ledit Livre sans le consentement de l'Exposant, ny d'en extraire aucune Piece, ny Planches servant à l'ornement dudit livre, mesme d'en vendre séparément, & de donner à lire ledit Livre, le tout à peine de six mille livres d'amende, & confiscation des Exemplaires contrefaits, ainsi que plus au long il est porté audit Privilege.

Registré sur le Livre de la Communauté le 5. Janvier 1678. Signé E. COUTEROT. Syndic.

Et ledit Sieur D. Ecuyer, Sieur de Vizé a cédé & transporté son droit de Privilege à Thomas Amaulry Libraire de Lyon, pour en jouir suivant l'accord fait entr'eux.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le
15. Octobre 1680.

Avis pour placer les Figures.

LA Figure où est écrit ; *Vista de la Plazuela de San Domingo* , y de la *Fuente en Madrid* , doit regarder la page 142.

La Figure où est écrit , *Vista de la Fuente y Plazuela de la Cavada en Madrid* , doit regarder la page 213.

EXTRAOR



EXTRAORDINAIRE
DU
MERCURE
GALANT.

QUARTIER DE JUILLET 1680.

TOME XI.



E soın que je prens de vous divertir, en vous faisant part dans mes Lettres Ordinaires de tout ce qui se passe de plus curieux en France, & presque dans toutes les Cours de l'Europe, ne mérite point les remerciemens que vous continuez de m'en faire. Mais, Madame, si vous avez
Q. de Juillet 1680. A

à tirer quelque avantage de nostre commerce, ce doit estre de ce que le Public en bien voulu seconder mon zete, en me fournissant pour les Extraordinaires les scavans & spirituels Quvages qui le composent. Je commence celuy-cy par un Traité qui plaira sans doute à toutes celles de vostre beau Sexe, puis qu'il en est peu qui n'aiment la Dance, & à qui un penchant si naturel ne fasse souhaiter d'en apprendre l'origine. Monsieur du Rosier, qui en est l'Authour, y a renfermé tout ce qu'on peut dire de plus particulier sur cette matiere; & quoy que d'autres Discours vous kyent déjà fait connoître l'excellence de cet Art, les diversitez dont ce dernier est rempli ne peuvent vous donner qu'un nouveau plaisir.

QUELLE EST L'ORIGINE
DE LA DANCE.

CHaque passion a ses mouvemens propres qui la font connoître. Ainsi l'Amour, la Haine, & la Colere,

lere , agitent diversement ceux qui les ressentent. Le Rire , le Chant , & la Dance , sont les marques sensibles de la joye , & les 'principaux mouvemens que cette passion nous inspire. Qu'on ne s'étonne pas si je mets la Dance au nombre des signes corporels , ou des caracteres de la joye. Il est si vray qu'on la doit considerer comme telle , que lors qu'elle se répand au dehors, on va, on vient , on saute , on ne sçauroit demeurer en place. Tout le corps est dans un mouvement continuel ; ce qui vient du petillement des esprits , qui chatouille les nerfs , & facilite les parties à se mouvoir. Il faut donc dire avec un de nos Poëtes , que la Dance est née avec l'Homme , & qu'elle est aussi ancienne que le Monde.

*Ce n'est pas d'aujourd'huy qu'on celebre
la Dance ;*

*Quand le Monde fut fait , elle prit
sa naissance.*

Ce qui en est une preuve convaincante , c'est qu'elle est en usage par-

my les Sauvages mesmes , & les Nations les plus grossieres. Nous apprenons des Relations de la Nouvelle France , que ces Peuples ont jusqu'à douze sortes de Dances ; ce qui fait voir que ce n'est pas seulement une coutume , mais une habitude tirée de la Nature mesme. Les Satyres & les Faunes ne dancent ils pas dans les Bois , pour ne rien dire des Singes , qui sont naturellement grands Danceurs , & des Chiens , auxquels il est si facile d'apprendre à le devenir ?

Il y a quelques Peuples , comme les Américains méridionaux , qui dancent dans la tristesse , aussi - bien que dans la joye. Mais il ne faut pas s'étonner si ces Peuples qui sont d'un autre Monde , se comportent autrement que nous , & s'ils crient de ce que les autres pleurent. Cependant il y a une joye sérieuse , & une joye riante , comme parle Monsieur de la Chambre ; & la Dance peut estre le signe de l'une & de l'autre. C'est d'où viennent les Dances graves & sérieuses , qui ne laissent pas de plaire & de divertir , selon les
divers

divers tempéramens de ceux qui aiment cet exercice. Il en est comme de la Musique , qui a des tons graves, tristes , & mélancoliques , & d'autres éclatans , gais , & enjouez ; & tous concourent également à réveiller l'ame , & à la divertir des chagrins dont l'Homme est inséparable. Tous ces divers mouvemens naissent de la joye, ou la font naistre dans l'ame des plus tristes & des plus affligés. Mais enfin comme la Dance peut exprimer toutes les passions, disons qu'elle est un mouvement qui représente l'état où l'ame se trouve , ou dans lequel elle feint d'estre. Ainsi la Dance exprime encor les facultez de l'ame. Tantost le Danceur est furieux , tantost il est passionné , & tantost il est modéré & raisonnable. La Dance est aussi un langage figuré, qui exprime par le geste les pensées de l'ame. Il faut donc que ces mouvemens du corps soient justes & réguliers , quoy que naturels ; ce qui fait la perfection du bon Danceur , & qui le rend digne de ce beau mot du Philosophe Demétrius à un Comédien

du temps de Néron, qu'il avoit le corps & les mains parlantes.

Il faut demeurer d'accord que la Dance , de la maniere qu'on a coûtume de la pratiquer , est le plus ancien divertissement de l'Homme , comme le plus naturel ; mais il y a grande apparence , que de la cadence de la Musique, on a fait la Dance, & que celle-cy n'a esté réguliere qu'après que l'autre a esté parfaite. La Dance est un mouvement exact & régulier de la Musique ; & si quelqu'un dance juste sans avoir appris , il en est comme de ceux qui chantent juste sans connoistre la Note. C'est un don de la Nature que l'Art perfectionne. Mais il faut que ce mouvement naturel se trouve en nous , autrement tout l'Art ne peut disposer à la Dance ; mais lors qu'il se rencontre en nous , l'Art nous conduit , & adjoûte quelque grace à la Nature. Il y a donc un grand raport entre la Dance & la Musique. L'une se regle absolument sur l'autre , & le corps exprime aussi parfaitement les tons par la cadence , que la voix par le Chant. C'est une
agréable.

agréable harmonie , à laquelle l'Homme accommode ses membres. La Musique s'exprime par le chant , & a besoin de la voix , la Dance exprime tout cela par les pas & par les gestes. Pour bien chanter , & pour bien dancer , il faut avoir l'oreille bonne , autrement on ne peut ny dancer , ny chanter , mais sur tout bien dancer , car il est plus facile de se remettre dans le Chant , que dans la Dance , sans que cela paroisse. Ceux qui ont dit que le monde subsiste par l'harmonie , & que toutes les Creatures font un Concert qui durera jusques à la fin des Siecles , pouvoient ajouter , que toutes ces Creatures font une Dance perpetuelle , qui ne cessera qu'avec cette Musique. Quelques Poëtes ont fait un grand Bal des Astres & des Etoiles ; & Lucien dit que la Dance a esté inventée de cette agréable cadence. Mais les Philosophes qui veulent que la terre tourne , ne nous font-ils pas dancer sans cesse avec assez de régularité ? Comme la Dance se conduit par l'oreille , & l'oreille par le Chant , la diversité de la Musique fait

8 *Extraordinaire*

la diversité de la Dance ; & comme l'Homme cherche l'ordre en toutes choses , il a voulu qu'il y eust quelque régularité dans ces plaisirs , & que la Dance & la Musique formassent les pas & sa voix. Mais pour faire une harmonie parfaite ; il faut que l'Instrument exprime ce que la voix profere , que le geste l'imite , & que le pied le figure ; ce qu'un de nos Poëtes a dit fort agreablement.

*Le jeune Iphidamas que dans Cypre on
admire ,*

*De sa sçavante main , touche sa douce
Lire ,*

Et répand dans les airs un son mélodieux ,

*Dont l'agreable bruit monte jusques
aux Cieux.*

*La Nymphe qui fait voir une grace
infinie ,*

Pour accorder ses pas avec cette harmonie ,

*D'un mouvement leger , du Tapis fait
le tour ,*

Et trace de son pied mille Chifres d'amour.

On

On doit conclure de toutes ces choses , que la Dance est fort ancienne, & fort naturelle à l'Homme. Elle est même utile à la santé ; car outre la gayeté qu'elle inspire , son mouvement est plus modéré que dans les autres exercices , où il se fait une trop grande dissipation d'esprits , & dont la violence nuit beaucoup plus qu'elle ne profite. La Dance a toujours esté le divertissement des Grands, aussi bien que du Vulgaire. Les Bergers l'inventerent au commencement pour se délasser de cette agreable oisiveté qui les occupe Les Princes y prirét plaisir en suite, & ce divertissement de Campagne devint celuy de la Cour & de la Ville. Plutarque dit dans la Vie de Thesée, que les Déliens dançoient une sorte de Dance, où il y avoit plusieurs tours & retours , à l'imitation du Labyrinthe de Crete , qu'ils appelloient le Branle de la Gruë ; car les Dances qui au commencement ne signifioient rien , & qui n'estoient que des pas sans ordre & sans mesure , devinrent composées , & représenterent quelque chose. Thesée inventa cette

A v

Dance de la Gruë avec les jeunes Athéniens qui l'avoient accompagné dans son Voyage. On la croit la plus ancienne. Mais si Pyrrhus n'a pas esté le premier qui a inventé l'Art de la Dance, du moins celle qui porte son nom, & qu'il enseigna à ceux de Crete, est la plus considerable chez les Anciens. Ce fut luy qui apprit à tourner en dansant, & à donner quelque agrément aux gestes du corps, qui accompagnent la Dance..

*Le Fleuret, les Coupez, courant apres
la Belle,
Dos à dos, face à face, en se pressant
sur elle.*

Que cette Dance Pyrrhique fut armée & fust une espece de combat, c'est ce qu'il n'est pas facile de décider. Denis d'Halicarnasse est de ce sentiment. Plin est d'une autre opinion, & prétend que la Dance armée a esté de l'invention d'un certain Palladius, & qu'elle estoit fort differente de la Dance Pyrrhique. La Dance armée s'appelloit encore Troyenne, parce qu'on tient qu'elle commença

commença au Siege de Troye. Elle est admirablement décrite dans le cinquième Livre de l'Eneïde, où l'on voit tout ce que les Maîtres de l'Art peuvent enseigner pour les pas, & pour la Danse, le Poëte n'ayant rien oublié dans cette belle description des Jeux qu'Énée fait célébrer pour l'anniversaire de son Pere Anchise. Tout ce qu'on peut dire de cette Dance guerriere, c'est qu'elle étoit une espece de Bal. Les Curetes en furent les premiers Inventeurs. Ainsi elle est plus ancienne que la Troyenne & la Pyrrhique, puisque les Curetes l'inventerent pour la garde de Jupiter, & qu'une certaine Rhea l'enseigna à ses Prestres en Crete & en Phrygie, longtemps avant Pyrrhus & la guerre de Troye. La Dance de Rhea & des Curetes est donc sans doute la plus ancienne à l'égard des Grecs. Les jeunes Gens s'y appliquèrent; & dans la suite, la Dance fut non seulement un exercice honneste, mais encor qui rendoit louïables ceux qui y excelloient. Homere louë un certain Mereon d'être bon Danceur; ce qui fait encor douter que

que Pyrrhus ait inventé cette Dance guerriere qui estoit alors en usage ; car le Poëte n'auroit point dérobé cette gloire au Fils d'Achille. Les Pheques estoient de grands Danseurs , dit Homere , & sur tout la description qu'il fait du Bouclier d'Achille, où il y avoit tant de Dances si agreablement représentées , montre bien que celle de Pyrrhus est moins ancienne , & ne pouvoit pas estre sur le Bouclier de son Pere. Virgile est sujet à l'Acronisme , cependant il ne faut point croire qu'il en fasse un , en parlant des Jeux qu'Enée celebre pour Anchise , où cette Dance est si bien décrite. Enée apparemment ne l'avoit point apprise de Pyrrhus ; mais ce qu'on peut assurer , c'est que si la Dance armée & la Pyrrhique ne sont que la mesme chose, elle reçut sa perfection de ce Prince dont elle porta en suite le nom , & luy acquit plus de gloire , dit Lucien , que sa beauté & sa valeur.

Les Thessaliens estoient grands Danseurs. Leurs Magistrats en faisoient gloire , & s'appelloient Meneurs de Dances.

Dances. Mais pour ne pas s'y tromper, c'est que l'Ordre militaire, & la marche des Soldats, s'appelloit alors une espece de Dance. Ainsi bien garder les rangs, avancer à propos, & se remettre, enfin combattre en brave & prudent Capitaine, estoit estre un bon Danceur; & c'est pourquoy les Lacédemoniens passent encor dans ce sens pour de grands Danceurs, soit qu'ils allassent à la guerre en dansant au son de la Flute comme les Ethiopiens, ou qu'ils fissent de la Dance, qu'ils avoient apprise de Castor & de Pollux, leur plus noble exercice durant la paix. Mais enfin la Discipline militaire tient quelque chose de la Dance, soit dans la marche, soit dans le combat. Il y a des pas feints, il y en a de mesurez. La guerre est une Dance fiere & majestueuse; la Dance, une guerre douce & plaisante. Comme la Musique en est differente, il ne faut pas s'étonner si les mouvemens en sont si differens. Mais pour montrer que la guerre suppose la Dance, c'est que ce Titan qui reçoit le Dieu Mars des mains de Junon, & qui

qui eut le soin de l'instruire , luy apprit la Dance avant l'exercice des Armes , comme si ç'eust esté un prélude de la guerre.

Il y avoit chez les Anciens de trois sortes de Dances , dont ils se servoient au Theatre & dans les Cerémonies ; le Cordace , le Sycinnis , & l'Emmélie. Ces Dances tiroient leurs noms des Satyres , qui apparemment ont esté les premiers Danceurs, soit par l'agilité de leurs corps , soit par le peu d'occupation de ces Hommes sauvages & vagabons , qui ne font qu'errer dans les Forests & dans les Montagnes. Elles demandoient toutes plusieurs belles qualitez naturelles pour y réüssir , mais particulièrement le Cordace, qu'on appelloit, pour son excellence, la Dance des Dieux , ou la Dance ou Soupé de Jupiter , lors que Menipe monta au Ciel , si nous en croyons Lucien. Ces Dances estoient des especes de Ballet. Il y entroit de la science & de la composition : c'est pourquoy il ne faut pas s'étonner si Lucien vante tant l'art des Ballets , & s'il suppose qu'un bon Danceur,

teur, ou plutoſt Compositeur de Ballet, doit ſçavoir la Poëſie, la Geometrie, la Muſique, la Peinture, la Sculpture, la Philoſophie, & parfaitement bien la Rhétorique, afin de bien exprimer les paſſions & les divers mouvemens de l'ame. Apres cela, il ne craint pas d'ajouter qu'il y a plus d'érudition dans les Ballets que dans la Comédie, c'eſt à dire, que le deſſein & l'exécution du Ballet demandent plus de génie & de perfection; ce qui luy fait conclure qu'il y a quelque choſe de divin dans la Dance, & qu'elle eſt au deſſus du prix qu'on luy pourroit donner; raiſon qu'il apporte pourquoy il n'avoit point de prix pour la Dance, & qu'il y en avoit d'établis pour tous les autres Jeux.

Cet Auteur s'étend fort au long ſur les qualitez requiſes pour bien danser. Pour celles qui regardent le corps, il ne faut eſtre ny trop grand, ny trop petit, ny trop gras, ny trop maigre, & je ne puis oublier quelques petits contes qu'il fait ſur ce ſujet, qui ſont d'autant meilleurs, qu'outre qu'ils ſont bien.

bien entendre la chose , ils n'offencent personne. Un petit Homme représentant Hector dans un Ballet devant ceux d'Antioche , on demanda apres qu'il eut dancé , quand Hector viendrait , parce qu'on n'avoit encor veu paroistre qu'Astianax. Un grand Homme représentant Capance sous les Murs de Thebes , on dit qu'il n'avoit que faire d'échelle pour prendre la Ville , parce qu'il estoit plus haut que les murailles. On dit encor à un gros Homme qui s'efforçoit de sauter , qu'il prit garde d'enfoncer le Theatre ; & à un maigre & défait, qu'il songeât à se guérir, & non pas à dancer. Ces railleries paroistroient peut-estre froides , mais on doit songer que celuy qui dance n'en juge pas ainsi , & que les Rieurs ne sont pas de son costé , quand il a quelque defaut qui saute aux yeux, & qu'on ne peut voir sans rire. Cela devoit empêcher les méchans Danceurs de se commettre dans les grandes Assemblées , mais on est pour la Dance comme pour le Chant. Ceux qui n'ont point de voix, chantent toujours ; ceux qui

qui dancent mal , ne font autre chose. On a dit d'un de nos Roys , qu'il aimoit passionnement la Dance , quoy qu'il fust l'Homme de son Royaume qui dançast de plus méchante grace. Ce qui est surprenant , c'est que les plus beaux Esprits , mesme les plus galans, & ceux qui ont le corps mieux fait , ont quelquefois peu de disposition à la Dance. Voiture se raille agreablement luy-même sur ce sujet. *Mademoiselle de Bourbon*, dit-il , *jugea qu'à la verité je dançois mal , mais que je tirois bien des Armes , parce qu'à la fin de toutes les cadences il sembloit que je me misse en garde.* C'est donc une disposition naturelle du corps qu'il faut avoir pour y réussir , que tous les Maistres ne peuvent donner , & qu'ils ne peuvent acquérir eux-mesmes, estant certain qu'il y a d'habiles Maistres à dancer qui dancent peu , & mesme tres mal. Pour les qualitez de l'esprit du Danceur, ou plutost pour ce qui est de son humeur & de son inclination , on peut adjoûter à ce que nous en avons déjà dit, qu'il doit estre souple , docile , ny trop gay ; ny trop

trop sérieux , s'il veut réussir en toutes sortes de Dances.

Après avoir parlé de la Dance en general , il nous faut dire quelque chose de son nom , & la defendre contre ceux qui l'attaquent. Le mot de Dance , ou de Bal , est synonyme dans la Langue Italienne , & il est vray-semblable que nous l'avons pris de l'Italien , *Danza* , ou de l'Espagnol , *Danza*. Les Latins confondent , aussi bien que les Grecs , les Danceurs & les Sauteurs , d'où vient qu'ils appellent du même nom le Saut & la Dance. Ils ont néanmoins différens noms les uns & les autres , pour exprimer les diverses sortes de Dances , comme *Chorea* , *Tripudium* , qui estoient des Dances à la ronde , & des Passepieds à peu pres semblables à ceux de Bretagne , ou à la Dance des Bohemes d'aujourd'huy. Les Romains estoient grands Danceurs. Les Fils des Senateurs , dit Macrobe , se perfectionnoient à la Dance , & en faisoient leur occupation , aussi bien que leur divertissement , mais elle ne fut dans sa perfection chez les Romains que du temps

temps d'Auguste. Les Saliens , qui estoient des Prestres de Mars , s'appeloient ainsi , parce qu'ils celebrent en dansant, les mysteres de ce Dieu. La Dance a esté presque chez tous les Peuples une espece de Culte religieux. Dans l'ancien Testament , David dansa devant l'Arche , & les Israélites avoient dansé devant le Veau d'or par forme d'adoration. Les Dervis chez les Turcs font leurs prieres en dansant au son de la Flute & du Tambour , & tournent avec tant de vitesse , qu'à peine les peut-on voir en face ; & à la reception d'un Novice , on fait les prieres en dansant autour de luy avec tant de violence , qu'ils tombent tous à terre , presque évanouis. C'est encor la coutume des Jezides dans leurs Prieres publiques , mais leurs Dances sont plus graves & plus moderées que celles des Religieux Turcs. Valere Maxime rend une assez belle raison de cette pratique de danser dans les Caremes de la Religion. Il dit que les Roys de Toscane ne vouloient pas qu'il y eust aucune partie en l'Homme qui ne servist

vist au culte des Dieux. Ainsi comme le Chant appartenoit à l'esprit , le Bal & la Dance appartenoint au corps , & devoient estre employez à ce saint ministere ; & selon Aristote , la Musique & la Dance sont les deux plus loüables, aussi bien que les deux plus agreables exercices du corps & de l'esprit.

La Dance n'est pas toûjours un effet du Vin & de la bonne chere , & je ne sçay pas comme on a pû dire qu'il faut estre fou pour dancer avant déjeuner. Quoy que Bacchus ait esté un grand Danceur , & que les premieres Dances ayent commencé dans les Festes & dans les Jeûnes , elles n'en sont ny plus criminelles ny plus honteuses. Elles ne sont pas toutes aussi blâmables que celle d'Herodias , & n'ont pas toutes pour prix la teste de S. Jean-Baptiste. Elles ne sont pas toutes furieuses , & inspirées du Diable comme cette Dance , appelée vulgairement la Dance de S. Jean , qui estoit une maladie contagieuse qui infecta les Pais-Bas en l'année 1373. c'estoit une passion maniaque , ou une frénésie. Ceux
qui

qui en estoient atteints , se dépouilloient tous nus, & couronnez de fleurs, se tenoient par les mains , & couroient les Ruës en dancant comme des Bacchantes, & ils chantoient & dançoient avec tant de violence , qu'ils en tomboient par terre tout hors d'haleine, & si fort enfliez , qu'ils auroient crevé sur l'heure , si on n'eust pris le soin de leur serrer le ventre avec de bonnes bandes; mais ce qui estoit de plus fâcheux , c'est que ceux qui les regardoient estoient souvent pris de la même manie.

Il y a donc des Dances forcenées & de Corybantes. Il y en a de lascives & de dissoluës. Celles-là sont vitieuses , & méritent l'aversion & la censure des honnestes Gens. Mais aujourd'huy l'on a banny de la Dance , ce qu'elle avoit de sale & de grossier , & il ne faut pas la condamner , parce que quelques Princes , comme les Empereurs Tibere & Albert , qui ne sçavoient point danser, l'ont méprisée. Je suis surpris que Cicéron ait avancé, en défendant Murena, qu'il estoit honteux à un Romain de danser. Les Romains pouvoient ils mépriser

mépriser une chose qui faisoit partie de leur Religion, eux qui tenoient à honneur d'estre du nombre des Prestres Saliens, qui estoient des Danceurs ? Ne seroit-ce point plutôt que Caton auroit accusé Murena d'avoir sauté en public, & diverty le Peuple par quelques tours de souplesse ? ce qui commençoit déjà d'estre méprisé, & qui obligea l'Empereur Tibere à chasser de Rome les Santeurs & les Balladins, qui dans l'équivoque du mot Latin, sont souvent confondus avec les Danceurs ?

Comme la Dance est un divertissement qui se pratique entre les deux Sexes, & que l'amour est inséparable de cette union & de cet assemblage, il se fourre toujours dans ses pas & dans ses cadences, & il semble que tous ces mouvemens ne soient faits que pour luy ; mais il ne faut pas s'en étonner. La Dance dit Lucien, a pris naissance avec l'Amour. Mais ne peut-on point dire aussi que l'Amour naît souvent de la Dance ? Que l'on soit gay ou triste, la Dance ne respire d'ordinaire que l'amour, & à le bien prendre, elle n'est qu'un

qu'un mouvement agreable & régulier qui represente le plaisir ou la peine de deux veritables Amans. Mais comme illy a un amour honneste & bien réglé, la représentation d'une union si parfaite, n'a rien qui choque la pudeur & la bienséance. Il en est du Bal comme de la Comédie. Ce sont à la verité des plaisirs bien délicats, & qu'il est difficile de gouter sans en recevoir quelque incommodité, mais qui neanmoins ne sont point mauvais d'eux-mêmes, quand on les prend avec modération. Il y a des Dances graves & sérieuses, où la joye paroist moins, & où elle est fort modérée. Il y en a mesme de tristes & de lugubres, comme on voit dans quelques Ballets. Toutes ces Dances representent quelque passion, comme l'amour, la colere, mais cette représentation n'est pas moins propre à les chasser de l'ame, qu'à les y introduire. Quoy qu'il en soit, pourquoy condamner la Dance par le mauvais usage qu'on en peut faire, & ne la pas considerer du costé qu'elle peut estre utile? Pourquoy trouver à redire qu'un

qu'un grand Homme se délasse à la Dance , aussi-bien qu'à la Chasse, des fatigues de la guerre ou des affaires. La Dance rafraîchit un Homme de guerre, & luy oste je ne sçay quel air rude & grossier que la guerre inspire. Elle donne de l'air à ceux qui n'en ont point , & elle radoucit & polit ceux qui l'ont farouche & severe. Enfin ces sortes de choses , dit Monsieur le Chevalier de Meré (il parle de la Dance & des autres Exercices) donnent de la grace quand on les fait en galant Homme, & même quand on ne les fait pas , parce que le corps en est plus libre & plus dégagé , & que cela se connoist , quoy qu'ils se tiennent en repos. Enfin s'il y a une éloquence du corps , on peut dire que c'est la Dance qui l'enseigne. On reconnoist à la démarche ceux qui sçavent bien dancer , comme on reconnoist à la parole ceux qui sçavent parler juste.

C'est une délicatesse , de dire que la Dance ravale la majesté du Prince. Quand il s'en acquite de bon air , il ne sçauroit descendre plus noblement
du

du Trône, ny communiquer plus agreablement avec ses Sujets. Le Bal n'a rien que de pompeux & d'éclatant. La richesse, & la somptuosité des Habits, relevent sa bonne mine, & alors on admire avec plaisir les belles qualitez de sa personne. C'est là qu'il paroist en Roy & en galant Homme. Dans les autres divertissemens, il est plus confondu avec ses Sujets. A la Chasse, il est peu distingué. Au Jeu, il se familiarise & se découvre trop. Il est vray que quand il n'a pas de disposition pour la Dance, il doit peu s'y exposer, car rien n'attire plus le dégoust & le mépris qu'un méchant Danceur. C'estoit peut-estre la raison qui faisoit dire à l'Empereur Federic, qu'il auroit plu-tost souhaité d'avoir toujours eu la fièvre, que d'aimer à dancer, comme tous les Princes de son temps, quand mesme il auroit bien dancé, dont je doute fort. Il est vray qu'un Souverain ne doit jamais estre de ces Ballets qui ne representent rien que de bas, & dont le dessein est imprudent, & l'exécution périlleuse. Tel estoit le Ballet

Q. de Juillet 1680.

B

des Sauvages dancé par Charles V I. où il pensa périr comme les autres , & qui le fist retomber dans cette fâcheuse alienation d'esprit , d'où il ne faisoit que de sortir.

Ce Ballet estoit composé du Roy, & de cinq jeunes Seigneurs vestus d'Habits de toile faits à la justesse du corps, couverts de Lin noircy en guise de poil, attaché avec de la poix. Pour éviter le danger du feu, on avoit fait suspendre les Flambeaux, & l'on avoit défendu d'en apporter aucun de dehors; mais le Duc d'Orleans mal instruit de cette précaution, & curieux de reconnoître quelqu'un de ces Sauvages qui dançoient liez queue à queue, approcha le Flambeau, & mit le feu sans y penser à leurs Habits, qui s'embraserent dans un instant. Le Roy dans ce desordre, s'estant fait connoître à la Duchesse de Berry, elle le couvrit de sa Robe, & étouffa par ce moyen les flâmes qui l'alloient consumer. Le jeune Nantouillet ayant passé promptement à l'Echançonnerie, fut jeté dans un Cuvier plein d'eau. Les quatre autres

tres furent miserablement étouffés & devorez des flâmes.

Il y a des temps & des regnes où la Dance a esté plus en vogue. C'estoit un Bal continuel que la Régence de Catherine de Medicis , ou plutoſt, que le Regne de ſon Mary & de ſes Enfans. Quelque fâcheuſe nouvelle qu'on receuſt le matin, elle n'empeschoit point qu'il n'y euſt Bal le ſoir. On attribüé cela à la politique de cette Princeſſe, qui couvroit par là le mauvais état des affaires , & qui dans ces Aſſemblées avoit la commodité de ménager ſes intereſts. Mais cette politique eſtoit fondée ſur la diſpoſition que les Courtiſans avoient à la Dance, qu'elle entretenoit par l'inclination qu'elle leur en faiſoit naître. On dança encor ſous le Regne de Henry le Grand. Quand je dis qu'on dança , je veux dire qu'on en fiſt le plus grand divertifſement de la Cour. On y eſtoit accouûtumé , la pluſpart des Courtiſans eſtant les meſmes du Regne précédent. *Quand je vins à la Cour* , dit le Maréchal de Clérambant dans les Converſations du

Chevalier de Meré, on estoit persuadé que pour estre honneste Homme, il ne falloit que sçavoir dancier, ou courre la Bague : mais, continua-t'il, comme ces Exercices ne sont que pour un certain âge, il arrivoit que ceux qui n'avoient songé qu'à cela, n'estant plus jeunes, ne sçavoient plus à quoy s'occuper. C'estoit ce que souhaitoit l'adroite Princesse dont j'ay parlé. Elle entretenoit les Courtisans dans cette occupation pendant qu'ils estoient jeunes, afin de les rendre incapables de toutes choses, lors qu'ils seroient vieux, & qu'ils ne sçeussent plus rien remuer de la teste, lors qu'ils ne sçauroient plus remuer les jambes.

Mais s'il est ridicule de dancier mal, de trop dancier, & de dancier quand on est vieux, il est certain que rien n'est plus utile & plus necessaire aux jeunes Gens. Platon n'a pas défendu la Danse dans sa République, & ne l'a pas bornée comme nous au divertissement des Cavaliers & des Dames ; il a crû qu'elle n'estoit pas indigne du Sage. En effet, Socrate & Caton ont dancé comme

me

me les autres. Le Maréchal de Monluc s'excuse agreablement d'avoir esté surpris dançant avec sa Famille , par un Envoyé du Roy ; & je ne puis blâmer le Maréchal de Camp , à qui Voiture reproche d'avoir recommencé la Bou-tade jusqu'à trente fois dans un Bal. Il y a des temps qu'on doit donner à la Dance , & l'on peut estre grand Dan-ceur & grand Capitaine ; ce qui me fait conclure qu'il n'y a que ceux qui n'y entendent rien , qui condamnent la Dance , quand elle est juste & bien réglée.

Les Réponses que vous allez voir aux Questions du neufvième Extraordinaire , sont de Monsieur Gardien Secretaire du Roy.

Si un Amant qui a le plaisir de
voir souvent sa Maistresse dont
il se connoist hay , est moins à
plaindre que celuy qui en es-
tant éloigné sans espérance de
la voir jamais , a la certitude
d'en estre aimé tendrement.

VOir souvent ce que l'on adore ,
Est un plaisir des plus charmanz
Mais il faut l'avoir encore ,
Sa haine fut toujours le plus grand des
tourmens.
Estre absent pour jamais des yeux d'une
Maistresse ,
Pour les sens , il est vray , c'est une
longue mort :
Mais estre sûr de sa tendresse ,
Pour l'esprit , pour le cœur , quel plus
glorieux sort !
Dans un si bizarre partage ,
Lequel des deux doit avoir l'avantage ,
Ou plustost lequel des deux

Croire

*Croire le plus malheureux ?
A force de servir , & de conter ses
peines ,
On touche les plus inhumaines ;
Mais , hélas ! on voit - on de fideles
amours ,
Quand l'absence dure toujours ?*

*S'il est possible d'aimer forte-
ment , sans qu'on soit aimé.*

***M**Oy qui suis d'humeur affective,
J'opine pour la négative ,
Et soutiens qu'aimer fortement ,
Est pour se faire aimer , l'infailible
agrément.
Depuis le Bavolet jusques à la Cou-
ronne ,
Toute Belle voudroit captiver tous les
cœurs ,
Et dans ce sentiment ne hait point la
Personne
Dont elle cause les ardeurs.
Je laisse à part la différence
Que sçait faire un aimable Objet ,*

B iiiij

*S'il veut mettre dans la Balance
 Tout ce que la raison dicte sur ce sujet ;
 Autrement en amour , de mesme qu'en
 fortune ,
 L'avanture est assez commune ,
 De voir sottement préféré ,
 A l'Homme d'or , l'Asne doré.*

Si l'absence est incapable d'augmenter l'amour.

***A**insi qu'une jeune Plante ,
 Pour profiter , a besoin
 D'estre dans un bon fonds cultivée avec
 soin ,
 Et d'avoir du Soleil la chaleur bien-
 faisante ,
 Que toutefois ce bel Astre du jour
 S'éloigne en certains temps , & chaque
 nuit s'absente ,
 Puis vient tout ranimer par son heu-
 reux retour ;
 L'amour s'élève de mesme ,
 Son fonds doit estre un bon cœur ,
 Il luy faut de ce qu'il aime*

Les

*Les regards & la ferveur ;
Mais pour entretenir sa vigueur , &
l'accroître ,
Sagement quelquefois l'objet doit dis-
paroître.*

*Trop boüillante jeunesse , oyez pour
vostre bien ,*

*Si l'amour se détruit par trop de ne-
gligence.*

Trop d'assiduité peut le réduire à rien.

Croyez sur ce sujet la sage expérience ,

Ne cessez point d'aimer, de soupirer,

Mais ménagez vostre présence ,

Vous mettrez à profit l'absence ,

Si vous sçavez vous faire désirer.

Comme j'estois en cet endroit,
un de mes Amis ayant trouvé
l'Extraordinaire sur ma Table; fit
presque sur le champ le Madri-
gal qui suit, sur ce qu'on deman-
de lequel des cinq Sens contri-
bue le plus à la satisfaction de
l'Homme.

HE', de grace, si vous m'aimez ,
Songez que la senteur me tue ;

B v.

*Quittez ces Habits parfumez ,
 Et soyez plutôt toute nue ;
 Chantez , je suis charmé de vostre belle
 voix.*

*Quand je mange avec vous , j'ay deux
 biens à la fois ,*

*Et vous voir seulement , me met fort à
 mon aise.*

*Il me reste pourtant certain pressant
 desir.*

*Belle Philis , ne vous déplaîse ,
 Permettez moy que je vous baise ,
 Et j'auray bien plus de plaisir.*

Si par la plus grande satisfaction
 que les Sens puissent donner , l'on en-
 tend seulement ce qu'une volupté pu-
 rement sensuelle peut faire sentir de
 plus délicat & de plus piquant , l'Au-
 theur du dernier Madrigal pourroit dans
 cette petite folie avoir assez bien ren-
 contré. Si d'autre costé dans une vûe
 toute opposée , & la plus noble que
 cette matière puisse fournir , l'on en-
 tendoit l'utilité & les avantages que la
 partie supérieure de l'ame tire des Sens
 extérieurs pour se connoître soy-mes-

me

me , & les autres Estres créez ; pour s'élever ensuite à la connoissance & à l'amour de la premiere cause , & pour apprendre enfin le culte qui luy est ueû ; il n'y aura point à douter que l'Oüye , & apres elle la Veüe , ne l'emportent sur les autres Sens ; comme ces deux cy estans les seuls capables de moyenner à l'Ame un si excellent bien , j'ay adjouté la Veüe à l'Oüye , quoy que la Veüe ne soit pas à beaucoup pres si propre pour parvenir à une fin si importante , & qu'elle se trouve à cet égard accompagnée de beaucoup de difficultez ; neanmoins au defaut de l'Oüye, il est certain qu'elle est suffisante , & l'on n'en peut disconvenir apres plusieurs expériences , & entr'autres celle que tout Paris vient de faire en la personne d'un Homme de bonne Famille, qui n'est decedé que depuis quelques années. Il estoit né sourd , mais par le commerce des signes qu'il rendoit aisé , tant par la facilité à les comprendre , que par son industrie à en inventer de distinction tres-speciale , on luy avoit si bien appris tous les Mysteres

res de nostre Foy , & quantité de choses soit generales , soit particulieres , concernant la société civile , que c'estoit une merveille de luy en voir rendre raison par ces signes , & répondre juste à mille diversitez touchant la Religion & l'Etat , comme aussi touchant la fortune & les affaires de plusieurs Personnes. Il devint aveugle peu d'années avant sa mort , & supporta cette affliction avec beaucoup de patience. Son commerce de signes se trouvant ainsi réduit au seul secours du toucher , il l'entretint encor d'une maniere admirable , & par l'adresse de certaines figures & de certains mouvemens , quelquefois diversifiez par les nombres , il donnoit moyen de se faire entendre & cooperoit merveilleusement à entendre luy-mesme tout ce que l'on vouloit luy faire connoistre. Ayant appris qu'un sien Amy qui avoit une Maison de Campagne , en avoit fait accroistre le Jardin , il s'y fit conduire , & quand il fut à l'endroit de ce Jardin d'où l'on avoit osté certain petit Battiment , il le reconnut , & s'y arresta tout court , marquant

quant par des signes fort expressifs, l'usage auquel ce petit Bastiment avoit servy. Apres quelques réflexions sur des exemples de cette nature, je pense qu'à raisonner de la satisfaction qui fait le sujet de nostre Question, generalement par les besoins, par les commoditez, & par les plaisirs qui conviennent à l'Homme, en tant que raisonnable, le Sens de la Veuë doit emporter le prix sur tous les autres. Je sçay bien à l'égard de la necessité, que le Toucher va necessairement de compagnie avec tous les autres Sens, qu'ils n'operent que par son secours, & qu'il faut que leurs organes soient touchez & frapez des especes propres à émouvoir les facultez dont ces organes sont pourvûs; mais outre que les choses les plus necessaires ne sont pas toujours les plus excellentes, comme cette necessité n'est que le moyen & que la fin est beaucoup plus noble, les Sens ainsi considerez & comme faisant actuellement odorer, gouter, toucher, ouïr, & voir, sont de cette maniere plus excellens, & c'est cette operation complete.

plete de la Veüe que je me persuade estre plus nécessaire & plus avantageuse que celle des autres Sens. Quel besoin avons-nous tant de l'Odorat? C'est ce me semble celuy dont on se peut le mieux passer. Les plaisirs du Goust & de l'Atouchement, sont à la verité des amorces de la sage Nature pour exciter l'animal à la conservation de l'individu, & à la propagation de l'espece. Cependant combien de Gens pour se délivrer des douleurs de la goutte, se passent à du lait, & ne prendroient mesmes pour nourriture, s'il ne se pouvoit autrement, que des choses desagrees au goust? Et combien en voyons-nous qui par vertu, ou pour leur santé, renoncent volontiers à tout ce que l'atouchement peut donner de plus délicieux, sans que dans leurs incommoditez les uns ny les autres voulussent se soulager aux dépens de leur veüe? J'ay mesme de la peine à croire qu'il y eust quelqu'un qui choisist plutôt d'estre aveugle que paralytique, ou sourd; à la verité ce sont des états tres-fâcheux; mais la Veüe a de grands charmes, elle est

est d'une grande consolation , & d'un service presque universel , & c'est à sa faveur que l'écriture & d'autres signes, suppléent avec plus de facilité aux besoins de se faire entendre. Quant aux commoditez , & aux plaisirs qui contribuent le plus à la satisfaction de l'Homme , comme le commode consiste à avoir les choses nécessaires en abondance , & le plaisir à jouir de cette abondance , & encores à jouir des choses qui ne sont que délectables , & dont absolument parlant , on pourroit se passer ; la grande satisfaction consiste aussi , ce me semble , à pouvoir faire des unes & des autres un usage le plus fréquent , le plus de durée , & le plus diversifié ; cela estant , il faut demeurer d'accord que la Veuë nous donne toutes ces choses , ou la plus grande partie , sans comparaison mieux qu'aucun des autres Sens en particulier , ny que tous en general. Elle fournit & supplée à tout ce qui nous est le plus nécessaire , & le plus agreable , soit pour conduire les autres , soit pour nous conduire nous-mêmes. L'on voit pendant

pendant tout un jour sans lassitude , & à la fois , une tres-grande diversité d'objets , non seulement de ceux qui sont proche de nous , mais encor de ceux qui en sont beaucoup éloignez , & nous pénétrons de l'œil jusques dans les Cieux ; nous faisons par nous - mêmes & avec certitude l'application & l'usage de ces choses : les autres Sens n'ont point tous ces avantages , leur puissance plus ou moins bornée , l'est toujours beaucoup en comparaison de celle de la Veüe ; s'ils nous satisfont en quelque chose , ce n'est qu'avec épar-gne ; ils nous laissent toujours à desirer bien plus qu'ils ne nous donnent ; les uns embarrassent quelquesfois les autres ; mais celuy-cy se mesle agreablement avec eux tous , non pas par un ministere servile comme celuy du Toucher , mais pour ainsi dire , par une libéralité & munificence seigneuriale , & pour leur donner en quelque sorte ce qui leur manque ; l'expérience journaliere prouve assez cette verité , l'on n'est pas entierement content des objets des autres Sens sans le concours de la

la Veuë ; on veut voir les fleurs qui réjouiſſent l'Odorat ; on a le meſme deſir pour le manger & pour la boiſſon , qui vont chatouiller le Gouſt ; la Veuë ſe porte avec emprefſement vers ce qui donne du plaifir par le Toucher , & meſmes à l'égard des ſujets d'où émanent les ſons qui charment l'oreille , & par l'oreille l'eſprit ; l'on n'eſt pas bien content ſi l'on ne voit l'Orateur & les Muſiciens. Pour conſequence interrogeons ceux qui ont le malheur d'avoir perdu ce tréſor de la vie ; je penſe que nous en trouverons peu qui ne demeurent d'accord de ce que j'oſe ſoutenir , & qui n'avoient que ce funeſte état les réduit à une tres-fâcheuſe indigence , au milieu meſmes des plus grandes richesses ; que parmy toutes les délices que l'on ſe puiſſe imaginer , ils n'ont que des plaifirs mutilez ; que d'eſtre perpétuellement à charge aux autres & à ſoy-meſme , de ſe trouver pour ainſi dire abſens de toutes choſes quand toutes choſes leur ſont preſentes , & de ſe reveiller chaque jour ſans jamais en revoir la lumière ; une vie ſi miſérable

nable est à proprement parler une mort avancée.

De l'Origine de la Dance.

SANS consulter les Auteurs qui peuvent avoir écrit sur ce sujet , je vay donner un cours libre à mon imagination , & raisonner ensuite simplement par conjecture. Si je rencontre quelque chose qui en vaille la peine à la bonne heure , sinon je seray bien aise d'apprendre que l'on ait mieux pensé , car de certitude entiere , je ne croy pas qu'il soit possible d'en trouver ; & j'estime que pour ces choses si generales dont l'origine est si éloignée , il est bon de remonter d'abord au premier âge du Monde. J'y considere donc les Hommes vivans ensemble dans une grande liberté , exempts à raison de leur frugalité & de leur peu de besoins, de tant de chagrins qui se sont fait sentir depuis , exempts aussi de toutes ces contraintes que ceux qui sont venus apres eux

eux se sont imposées , & à nous , & à qui l'on a donné les noms de bien-seance & de politesse. Comme dans cet heureux état ils suivoient presque en toutes choses les mouvemens de la bonne Mere Nature, & qu'à raison de cette liaison si étroite de l'ame avec le corps, il n'y a rien de plus naturel à l'Homme que de marquer par quelque agitation extérieure , celles que ses passions excitent au dedans de luy , que la colere par exemple , change les traits du visage & altere la voix , que la crainte fait trembler & pâlir , & que la joye au contraire répand un air de sérénité sur le front & dans les yeux , & agite le corps de mouvemens libres & d'épanchement , ce qui se voit ordinairement aux Enfans & aux Personnes rustiques, il est à croire que la joye estant la plus ordinaire passion de ces premiers Habitans du Monde , ils ne s'avisent pas d'en retenir les signes , ny de se contraindre. Ainsi je m'imagine qu'aux événemens heureux , soit particuliers, soit généraux , qui régardoient ou la Personne , ou la Famille , ou le Ha-

meau

meau ; lors d'un Mariage conclud ; à la naissance d'un Enfant ; apres une abondante Recolte , ou apres quelque Victoire remportée sur des Voisins , ils faisoient deux 'choses à la fois , l'une de dire & de repeter tout haut & frequemment le sujet de leur joye , & de sauter , de gesticuler , & de se mouvoir plus qu'à l'ordinaire , en un mot de s'abandonner extérieurement comme interieurement aux transports de cette joye ; & comme ils vivoient avec assez d'union , & que rien ne plaist tant , & ne se communique si aisément que cette passion , tout à fait amie de la Nature, il arrivoit que celuy ou ceux qui avoient ainsi commencé , estoient bien-tost suivis , accompagnez & imitez de bon nombre d'autres , qui trouvoient semblablement bien du plaisir à reciter ces événemens joyeux , à s'agiter (& si je l'ose dire) à se démener de cette maniere , ce qui forma d'abord une Dance brute , & sans beaucoup d'ordre ny de grace , eu égard à ce qui s'est fait depuis. Voila pour l'origine & pour l'invention ; mais pour le progrès

grés & pour la perfection , voicy aussi ce qui m'en semble. L'on dit , & il est vray de la Poësie & de la Peinture , que celle-là est une Peinture parlante , & celle-cy une Poësie müete , je croy que l'on peut dire aussi de la Musique & de la Dance , que la premiere est une Dance qui parle , & la derniere une Musique qui ne dit mot ; & comme tous ces agreables exercices se donnent mutuellement la main, je me persuade qu'entre ces premiers Hommes , les plus ingenieux , & principalement les Amans , car l'Amour a esté de tout temps le Pere des inventions , prenant sujet , les uns de ces évenemens que nous venons de dire , & les autres de la beauté de leurs Maistresses , de leur amour pour elles , & des défauts de leurs Rivaux ; Ils en composoient des discours avec quelque peu d'ordre , étoiez des plus belles comparaisons qu'ils pouvoient trouver , prenans plaisir de les reciter & déclamer à la louange de leurs Amis , de leur Patrie , & de leurs Belles , pour se faire aimer & estimer. Exprimant d'oc ainsi le moins mal qu'ils pouvoient

pouvoient leurs pensées & leurs affections , il se peut faire qu'ayant dans la suite fait réflexion sur la longueur & breveté des syllabes, & par la seule bonté de l'oreille charmée de la vertu secrète des nombres , reconnu quelque chose de cet agrément & de cette dureté qui résultent du bon ou du mauvais arrangement des paroles , & de la douceur ou de la rudesse de leurs chûtes aux endroits du discours qui finissent quelque sens , ou qui veulent quelque repos. Ces observations leur auront donné lieu de polir un peu leurs Ouvrages, premierement en discours libre & assez simple , puis en y ajoutant quelques Fictions qui auront donné commencement à la Poësie , mesmes avant l'invention des Vers qui n'en sont en effet que la dernière partie , mais partie la plus brillante. Je m'imagine de plus qu'ayant d'ailleurs remarqué , soit dans leur parler ordinaire & familier , soit dans les occasions où les Chefs & les Supérieurs parloient en public , soit dans les declamations de leurs Idiles , soit en badinant avec les Echos , soit en

en observant les Rossignols & autres Oyseaux de beau chant , que la voix s'éleve , demeure & s'abaisse , & peut parcourir sept degrez differens d'une octave à une autre , & que tantost elle se porte immediatement d'un degre au plus prochain , & tantost en obmet quelques-uns & passe à de plus éloignez ; je m'imagine , dis-je , qu'à la faveur de ces remarques , ils auront trouvé de la grace à diversifier leurs recits de ce haut & bas , ce qui , comme je croy , se sera pratiqué d'abord plus par caprice & au hazard , que non pas à dessein de répondre à la signification des paroles , ce que les Compositeurs affectent , mais avec prudence. En suite dequoy & par les mesmes observations des longues & des brèves, du bon arrangement , & des cadences , ainsi qu'ils avoient fait à l'égard des discours simplement prononcez , & ayans de plus reconnu que certains sujets s'expriment les uns plus , les autres moins lentement. De toutes ces observations, ils auront au commencement formé une espee de Plain-Chant , puis un Chant

Chant plus hardy & plus diversifié, avec quelque espece de mesure, plus ou moins précipitée. Ces Recits & ces Chants, ayans reçu de temps à autre ces accroissemens & ces embellissemens, il est aisé de comprendre que la Dance qui les accompagnoit tres-souvent en aura profité; que les pas & les figures, & tous les mouvemens qui la concernent, s'y seront imperceptiblement reglez & conformez, & qu'ainsi elle se sera trouvée beaucoup moins desordonnée qu'auparavant. Le monde se multipliant & se polissant de plus en plus, l'on aura trouvé les différentes parties de Musique, Dessus, Haute-contre, Taille & Basse; l'invention des Instrumens à vent & à cordes, aura suivy de près celle du Chant (car je ne puis estre de l'opinion de ceux qui leur donnent l'antiquité sur luy:) ces Instrumens se seront trouvez d'une merveilleuse utilité pour la Dance, & tous ces agreables exercices auront pris de meilleures formes, & embrassé un plus grand nombre de sujets; ce qui n'avoit servy au commencement que pour la joye,

joye , aura aussi esté employé aux occasions d'affliction , pour la perte des Parens , des Amis , & des bons Citoyens. Le Culte des Idoles ayant esté introduit , & les Hymnes , les Odes, les Orgies , les Bachanales , mises en usage , la Dance aura presque toujours esté de la Feste. Enfin sous les Peuples les plus civilisez , la Poësie & la Musique se seront perfectionnées , & la Dance aura esté à leur imitation reduite en preceptes , avec les distinctions & divisions convenables ; premierement pour l'air , le port , & la bonne grace de la Personne , puis pour les pas , les figures , & les autres mouvemens ; on l'aura distinguée en Haute & Basse , celle - là pour les Spectacles publics , celle. cy pour les Divertissemens familiers ; l'on s'en sera accommodé selon les sujets , graves ou enjouez , les Villageois auront retenu leur maniere simple & rustique ; les Prestres des faux-Dieux auront pris celles qu'ils auront crû exprimer plus de vénération par la gravité , ou plus de zele par une commotion extraordinaire , comme l'on

Q. de Juillet 1680.

C

voit encor aujourd'huy chez ces qui restent d'Idolâtres , & chez les Turcs mêmes. La Tragedie devenue pompeuse, depuis la foible & basse origine du Chant du Boucq , n'aura pas oublié la Danee dans les Chœurs , qui ne servoient pas seulement à distinguer les Actes , ou les espaces qui équipolent aux Actes, mais qui entroient aussi dans la Représentation Dramatique , & faisoient office de personnages. De la Musique & de la Dance sera venue l'invention des Pantomimes , ces Chef-d'œuvres d'expression muete des passions , & dont l'usage devoit , à mon sens, estre quelque chose de fort agreable , & de fort touchant. Ainsi tout considéré , j'estime que la Dance aura pris naissance chez chaque Peuple de la Terre , & je n'estime pas qu'il en faille attribuer l'Invention à quelque Héros , ou à quelque Illustre en particulier , oüy bien la gloire de quelque accroissement à quelques habiles de chaque Nation , ce qui aura fait ainsi que chaque Nation l'aura pratiquée conformément à son génie guerrier , amoureux,

amoureux , civil , gay , galant , & aura par cette raison trouvé & affecté quelque Dance particuliere , de-là certaines Dances chez les Grecs , la Lidiene , la Phrigienne &c. termes qui répondoient aux noms , & aux modes de leur Musique , & qui font voir encor la grande affinité qu'il y a toujours eu entre cette Science & cet Exercice ; de-là la Courante Françoisse, la Sarabande Espagnole ou Morelque, & ainsi du reste. Mais je ne songe pas que j'entreprends & hazarde beaucoup , de debiter icy ces rêveries dans un temps principalement , où je viens d'apprendre par vostre Ordinaire de Juin , qu'il y a une Académie érigée pour la Dance , avec Chancelier , Secretaire , &c. & que partant nous avons tout lieu d'esperer que ces Messieurs prendront la peine d'en écrire amplement , & de nous en donner de plus belles lumieres, & peut-estre plus certaines.

Que la Dance soit chose naturelle à tous les Peuples de la Terre , cela se voit par la passion que ceux du Nouveau-Monde ont pour cet exercice, avec

leurs Chançons & leurs Symphonies de Bassins. Il y en a parmy eux , qui cro-
yent comme nous l'immortalité de l'A-
me , & qu'après la mort il y a des re-
compenses & des peines, pour ceux qui
auront bien ou mal vécu , & qui font
consister ces récompenses des Bons , à
aller pour jamais au dela de leurs Mon-
tagnes chanter & dancer avec leurs
Peres. Nous voyons aussi les pauvres
Esclaves Negres , que l'on occupe dans
les Indes à des travaux fort penibles ,
pendant dix-sept heures des vingt qua-
tre du jour , en employer à dancer qua-
tre des sept que leurs Maistres leur lais-
sent pour le repos de la nuit , & ne
donner au sommeil que les trois qui
leur restent. Et comme leur Dance est
tres - violente , & d'une fatigue qui
mettroit bien tost sur les dents nos plus
robustes d'Europe , l'on peut juger par
là de la passion de ces pauvres Gens
pour ce divertissement , puis qu'ils le
préferent de beaucoup à leur repos , &
qu'ils estiment se délasser par un tra-
vail , qui peut estre , n'est guere moins
rude que celuy que l'on exige d'eux.

Pardonnez

Pardonnez cette addition & ce hors œuvre, au peu de loisir que j'ay presentement, qui m'oblige à écrire sans façon, & avec plus de négligence que je ne voudrois; la mesme raison me dispensera de rien dire de la Sympathie: car encor qu'il n'y eust presque autre chose à faire qu'à extraire des Autheurs qui en ont écrit (ce que l'on peut faire quelquefois pour obliger le Public, en attribuant toujours l'honneur à ces Autheurs) il faut neantmoins pour un sujet comme celuy-là, du temps & des soins, que je ne puis presentement ny prendre ny donner.

On m'a donné la Conclusion de l'Histoire amoureuse des Fleurs, dont vous avez veu le commencement dans le septième Extraordinaire, & la Suite dans le neufvième. C'est toujours le mesme stile & la mesme invention, pour déguiser agreablement des Avantures qui sont veritables, à ce que

54 *Extraordinaire*
m'assure leur Auteur, qui ne m'est
connu que sous le nom du Berger
Fleuriste du Pais des Am.B. Je vous
envoje cette Fin , precedée d'une
Lettre galante qu'il écrit à sa
chere Violete, dont il est absent.

LE BERGER
FLEURISTE,
A MADAME DE ***

LA Ville où je suis , passe pour la
plus belle , & la plus divertissante
du Monde ; & cependant , Madame ,
je n'y trouve que de l'inquietude & des
ennuis. Voila ce que c'est qu'estre hors
de son élément. On n'a point à espe-
rer de repos que l'on n'y soit retourné.
Les Poissons n'aiment point l'air, quel-
que serain qu'il puisse estre ; & les Oi-
seaux se plaindroient de l'eau la plus
claire , s'ils en estoient couverts. Tant
que je seray éloigné de vous , ne vo-
yant

yant rien de ce que j'ayme , je n'aimeray rien de ce que je verray. Je me plaindray de la fortune & des affaires qui m'arrachent à mon panchant ; & languissant dans un déplorable état de contrainte & de souffrance , je m'écriray chaque jour.

*Qu'il est rare dans l'absence ,
De trouver un bon moment ;
Et qu'un cœur plein de constance
Endure un cruel tourment !
J'en ay fait l'expérience ,
J'en puis parler sçavamment.*



*Comme un Esclave à la chaîne ,
Mon destin n'a rien de doux.
La Beauté la plus humaine
Attireroit mon courroux.
Tout me cause de la peine ,
Hormis de penser à vous.*

Seray-je encor long-temps exposé à cette rude épreuve de patience , & 'ne reverray-je pas bientôt ces beaux yeux,

qui sont seuls capables de me faire recouvrer par leurs favorables regards, la joye & la tranquillité que j'ay perduës ?

*A mille maux chaque jour
Le me sens l'ame asservie.
Mais qu'elle sera ravie
Au moment de mon retour !
Loin de vous je suis sans vie ,
Vos yeux me rendront le jour.*



*Ah que j'ay d'impatience
Pour ces plaisirs innocens ,
Dont vostre aimable présence
Sçait si bien charmer les sens !
Pensez à ce que je pense ,
Et vous plaindrez les absens.*

En verité, Madame, je mérite bien que vous me plaigniez , & à moins que mes Rivaux ne vous divertissent plus que je ne voudrois , vous ne devez pas estre trop satisfaite du destin qui sembloit ne m'avoir séparé de vous, que

que pour quelques jours , & qui va prolonger mon éloignement à des mois entiers. Ce mauvais tour est un de ses effets ordinaires. Il me désole , & je ne pourrois le supporter sans mourir , si je ne m'assurois que les sentimens de vostre cœur , tels que vous avez eu la bonté de me les faire paroître , sont à l'épreuve de l'absence & du temps , & que je vous trouveray à mon retour aussi tendre & aussi favorable que vous l'estiez pour moy quand je suis party.

*Puisse l'Amour , dont rien ne m'est
plus doux*

*Que de reconnoître l'empire ,
Vous conserver pour moy jusqu'à ce que
j'expire ,
Comme jusqu'au tombeau je veux vivre
pour vous.*



~~XX~~

CONCLUSION
DE L'HISTOIRE
AMOUREUSE
DE QUELQUES FLEURS.

Quelque bruit que l'on fist sur les
bords de la Jense ,
Au pied du Mont charmant , aux quar-
tiers d'alentour ,
De revoir le Muguet entesté d'une
amour
Dont il avoit bravé tant de fois la
puissance ;
On jugea que la remontrance
N'estoit pas alors de saison ,
On sçavoit par bonne raison ,
Et par experience ,
Qu'on ne peut arrester dans leurs pre-
miers courans ,
Les passions, non plus que les torrens.
Le recours donc fut à la patience.

Cependant



Cependant nos deux Fleurs
Goûtoient dans le retour de leurs vives
ardeurs ,
Tous les plaisirs qu'accorde la licence,
Sans faire tort à l'innocence ;
Et jamais le Soleil n'émeût tant de trans-
ports
Dans le tendre cœur de Clitie ,
Que le Muguet par simpatie
En ressentit alors
Pour l'engageante Violette ,
Tant cette petite fine
Sçavoit bien l'éblouir par les brillans
trésors
De son esprit & de son corps ,
Es luy cachoit avec adresse
Tout ce qu'elle avoit de foiblesse.



Leur commerce dura longtems,
Le violier devoit revenir au Printemps,
On s'attendoit à sa présence ;
Sans luy troubler l'esprit mal-à-propos
Par des avis pleins d'imprudence ,
On prit soin , on fit diligence
De travailler à son repos.



Ce fut l'illustre Impériale ,
 Toûjours pour le Parterre, en ses bontés
 égale ,
 Qui conçent ce dessein , & qui l'ex-
 ecuta.

Voicy comme elle le tenta.



Elle sçavoit que depuis l'avanture
 Qui causa la rupture
 De nostre Violete, & de nostre Muguet;
 Cet Amant irrité jusqu'à l'excès
 contre elle ,
 N'estoit point éclaircy de ce qu'elle avoit
 fait ,
 Ayant voulu pour cette Belle
 Estre par tout sourd & muet.



Elle élût donc une Lumiere
 Bien instruite de la maniere
 Qu'avoit vescu depuis ce jour ,
 Aux yeux de Flore & de sa Cour ,
 La petite Fleur printanniere,
 Pour en instruire à fonds nostre volage
 Amant ,
 Et luy faire voir clairement
 Qu'à tort il estoit infidelle



A la sage Immortelle :

Et voulant luy donner plus de confusion ,

Elle pria deux Tubérouses ,

Grandes Fleurs , & fort sérieuses ,

De suivre la lumière en sa commission.



*Avec ces deux Témoins , on vit donc
cette Belle*

*Au quartier du Muguet aller avec
grand zele.*

Il raisonnoit alors sur cette passion

Que l'on venoit combattre ,

*Qui d'un coup avoit en la force de
l'abatre ,*

Malgré son inclination ,

Et s'en entretenoit avec une Pensée ;

Petite Fleur de bonne affection ,

*Qui la nommoit tout franc , une ardeur
insensée.*



Dans cette disposition

La lumière l'aborde avec un air affable ,

Et luy dit , d'un ton agreable ;

*Gentil Muguet , je viens avec ces no-
bles Sœurs ,*

De la part de l'Impériale ,

Dont

Dont vous sçavez l'humeur loyale ,
Et de vingt autres belles Fleurs ,
Qui sont toutes de bonnes mœurs ,
Vous découvrir une conduite
Qui peut empescher vos malheurs
D'avoir une plus longue suite.
Ecoutez donc des veritez ,
Dont sans erreur je suis instruite ,
Et de mon discours profitez.



On voulut autrefois vous donner de
l'ombrage
Du grand & fameux Tournesol ;
La Parque l'a cueilly dans la fleur de
son âge ,
Et c'est un grand dommage ,
Il n'avoit malice ny dol ;
Mais sçachez qu'il faisoit un veritable
dommage
De son cœur amoureux , à cette Fleur
peu sage ,
Qui du vostre (dit-on) a fait un second
vol ;
Qu'il panchoit vers elle à toute heure ;
Qu'elle panchoit vers luy de la mesme
façon ;
Qu'ils s'alloient , sans la mort , mesme
unir

unir de demeure ,
Pour se voir de plus pres , sans causer
de soupçon.



Sçachez qu'en vostre absence , une
Fleur étrangere ,
Oeillet d'Inde , ou pareil poison ,
S'arrestant dans ces lieux pour certai
raison ,

Après quelque douceur legere ,
Luy témoigna quelque inclination
Et qu'elle y répondit avec tant d'im-
prudence ,

Et tant de passion ,
Que le Parterre en fut en grande émo-
tion.

Le Violier voulut courir à la van-
geance ,
Mais sa foible compassion
Attira sa sote clémence.



Sçachez qu'elle osa bien avec le Che-
vreseüil ,
Sans suite & sans Compagne ,
Au plus fort du Printemps , s'en aller
en campagne.

Vous

Vous jugez bien qu'il n'en prit pas
le deuil.

Vous connoissez l'humeur de ce
Compere.

Ce qu'ils firent alors , sans doute est
un mistere.

Mais estre seul à seul , parmy nous c'est
l'écueil

De la Vertu la plus severe.

Ce voyage eut pour but de voir une
autre Fleur

Que l'on appelle Capucine ,

Qui montrait une grande ardeur ,

Qui se flatoit de bonne mine ,

Qui preschoit son credit , & sur tout
en Cuisine ;

Fleur toutefois de vilaine couleur ,

Au Pavot semblable en odeur ,

Et tout aussi faquine.



Sçachez enfin que depuis le moment
Que ce puant Pavot eut seul en sa re-
traite

A sa discretion la pauvre Violette ,

Il est toujours dans l'amoureux tour-
ment ;

Qu'il

Qu'il se rend de concert une fois la semaine ,

De nuit , dans son Jardin , pour luy conter sa peine ,

Si le Bon Violier du Jardin est absent ;

Ou bien, de jour , chez la Mamie ,

Leur intime & commune Amie ,

Si le bon Violier au Jardin est présent.

Raison qui fait que chez cette Intriguante

Affidûment l'un & l'autre fréquente ,

Et que le Jardin voit souvent

Sa petite clôture au vent ,

Quoy qu'il ne grêle , ny ne vente.



Je ne vous parle point du gros Volubilis ,

Il a recommencé de ramper auprès d'elle ;

Vous verrez bientôt si la Belle

Le met au rang des Favoris ;

Mais on sçait que son voisinage ,

Qui le fait en tout temps jouïr

Des moyens de la voir & de la réjouïr ,

Cause un fâcheux ombrage

Au

66 *Extraordinaire*

Au Chevrefeüil , qui souvent en dir
rage ,
Et mesmes au puant Pavot ,
Qui n'en pense pas moins , quoy qu'il
n'en dise mot.



Ce n'est pas tout , certaine Fleur
amere ,
Fleur de Pescher , Fleur à Clistere ,
Est à toute heure à son costé ,
Sous prétexte de sa santé ;
Et la Belle ne peut se passer , ny se taire
De cette Fleur d'Apoticaire ,
Ny mesme avaler un morceau ,
Sans luy donner part au Gâteau.



Voila ce que j'avois , cher Muguet , à
vous dire ,
Ce n'est ny Fable , ny Satyre.
Jugez de là quelle est l'humeur
Ce la Belle qui vous captive.
On n'y connoist ny fonds , ny rive.
Mille Amans tiendroient dans son
cœur ,
L'accés en est ouvert à tout nostre
Parterre ;

Il ne faut pour l'avoir , que dire une
douceur ;

Mais ce qui vaudroit bien qu'on luy
jettast la pierre ,

C'est qu'on luy voit faire aussitost
faveur

A la plus détestable Fleur ,

Qu'à la plus belle de la terre.



Ainsi ce seroit se tromper ,
De s'attendre à quelque avantage
Que le Rival ne sceust pas attraper.

C'est son plaisir , c'est son usage ,
Vous ne la ferez pas changer.

Son teint est beau, son œil aimable,
Mais son humeur est indomptable.

On ne la scauroit corriger.

Jugez apres cela , s'il est bien agreable
De partager un cœur avec mille Ri-
vaux ;

Ou si plutoſt l'on n'est pas miséra-
ble,

D'avoir à souffrir tant de maux.



Muguet , joignez à ces raisons puis-
santes ,

Luy dit l'une des Assistantes ,

Que

Que le bon Violier est vostre bon
Amy.



Et ressouvenez-vous , *adjoûta l'autre*
Belle ,

Que vostre constante Immortelle
Ne vous aimoit pas à demy.



Nostre Amant n'eut pas peu la teste
embarassée ,

D'oïr tous ces fâcheux discours.

Il régarda tristement la Pensée ,
Ne pouvant renoncer aux nouvelles
amours ;

Puis faisant un effort , il dit à la Lu-
miere ,

Je vous rendray dans quinze jours
Une réponse entiere.



Ce terme-là fut pris , à dessein d'y
resver ;

Ou plustost , afin d'observer
Les façons de la Violete.

Mais en bien moins de temps
Il apperçent les yeux de la Coquette
Déployer en faveur de ses Rivaux
rampans

(*Par*

(*Par leur langue & leurs plis , veri-
tables Serpens ,*)

*Ces graces , ces appas , cette langueur
secrete ,*

*Et ces regards enfin , tendres , doux ,
amoureux ,*

*Qu'elle avoit employez à rallumer ses
feux.*



*Il vit que de leurs traits l'ame estoit
moins charmée*

Du Chevreseuil , que du Volubilis ;

*Aussi pour luy l'œillade estoit moins
animée ,*

Et ces traits moins hardis.

*Mais pour l'autre , elle estoit tout à fait
enflâmée ,*

*Et sembloit témoigner une amour con-
sumée ,*

*Tant dans sa flâme & dans sa pri-
vanité*

Il se mesloit d'air effronté.



*C'estoit encore ainsi qu'il vit un petit
Suisse*

*Gardien d'un Trésor , grand Accoleur
de cuisse ,*

De

70 *Extraordinaire*
De la Belle souvent coup sur coup re-
gardé ;
Faveur dont il jugea peu digne
Cet Amant tout nouveau , qui s'estoit
hazardé
Par le conseil de quelques Fleurs de
Vigne ,
A se montrer d'amour pour elle possédé.



Surpris, confus , fâché , Quoy dit-il
en luy-mesme ,
Ses regards sont pour tous aussi - bien
que pour moy ,
Et leur douceur extrême
Qui seule m'a forcé de rentrer sous
sa loy ,
Où je trouvois un bien extrême,
N'avoit rien de nouveau , ny rien de
singulier ?
C'est un charme commun , c'est un
air journalier
Qu'elle prend pour dire qu'elle aime,
A la premiere Fleur qu'elle voit appro-
cher ?
En verité , je fus un grand Novice ,
De me laisser ainsi toucher
Par un si commun artifice.

Mais



*Mais ce ne fut pas tout , il vit le petit
Suisse ,
Avec nostre Coquette , au coin d'un
Espalier ,
La caresser d'un air tout aussi familier
Que s'il eust eu quatre mois de service,
Et mesmes s'emporter si fort , que d'ou-
blier
Qu'il avoit d'autres Fleurs , témoins de
sa malice ;
Et la jeune Coquette, en faisant les yeux
doux ,
Luy dire seulement , Suisse , à quoy
pensez-vous ?
Aimant mieux , ce sembloit, passer pour
la complice
De sa temerité ,
Que d'en blâmer la liberté ,
Une si grande complaisance ,
Qui dans le teste - à - teste alloit à conse-
quence ,
Et qui le lendemain aux yeux de nostre
Amant
De mesme facon recommence ,
Le choque & l'aigrit fortement.
A force d'estre bonne ,
Violette,*

Violete , dit-il tout bas ,
 Je reconnois que vous ne l'estes pas.
 Des faveurs qu'on ne peut refuser à
 personne ,
 A tort ont eu pour moy de si puissans
 appas.



*Ce fut bien pis , lors que loin du Par-
 terre*
Il vit entrer tout seuls dans une obscure
Serre
Nostre Coquette , & la Fleur de Pes-
cher ,
Et n'en sortir qu'apres un temps consi-
derable ;
Et qu'ayant demandé ce qu'ils alloient
chercher
Dans cet endroit desagrecable ,
Vne Mignonete luy dit ,
Que c'estoit pour trouver un Simple dans
le Sable ,
Dont ils avoient besoin , pour un soin
charitable.
Vain prétexte , aussitost reprit
Le triste Muguet en luy-mesme ;
Lors qu'on va dans un lieu si noir , si
retiré ,

Par -

Du Mercure Galant. 73.

Par l'Amour seul on s'y sent attiré,
L'on n'y cherche que ce qu'on aime,
Hélas ! je me flatois qu'on ne cherchoit
que moy,

Et dans ce jour, perfide Fleur, je voy
Vostre recherche égale,
Pour une Fleur Medicinale;
Je ne suis pas de qualité
A souffrir cette égalité
Vostre abaissement me fait honte,
Il m'a tout-à-fait rebuté ;
Plus de retour, jamais je ne veux faire
conte

De vos douceurs ny de vostre beauté.



Enfin pour achever de le tirer d'affaire,

Il sçeut que le Pavot devoit passer la
nuit

Hors de sa demeure ordinaire.

Il envoya aussitost un Zephir qui le
flaire,

Et qui de loin, sans faire bruit,

En l'observant, toujours le suit.

Le Zephir voit que cette Fleur puante,
Après un détour fait, prit un petit
sentier

Q. de Juillet 1680.

D

74 Extraordinaire

Qui le mena droit au Quartier
 Où residoit la jeune Plante,
 Et qu'en rompant la haye, une Porte
 s'ouvroit,
 Par où soudain il prit sa route,
 Et se coula dans un endroit
 Où l'on ne voyoit goutte.



Plus n'en pûst dire le Zephir,
 Mais le Muguet voulant sçavoir le
 reste,
 Alla le lendemain d'un air doux & mo-
 deste,
 De peur qu'on n'aperçûst son curieux
 desir,
 Sur les lieux, pour s'en éclaircir.
 Il vit la Haye avec fracture,
 Et fut cruellement troublé de cet effet.
 Mais quand il vit la Belle avec le teint
 defait,
 Il fut fort empesché de sa triste figure;
 Il ne sçenst s'il devoit recourir à l'injure,
 Ou se taire du fait.



La Pensée arriva dans ce temps ne-
 cessaire,

cessaire ,

*Et luy dit ce qu'il devoit faire ,
Tandis que la Coquette écoutoit le Soucy
Qui venoit d'arriver aussy.*

*Cher Amy , vostre ame est blessée ,
Songez à la guerir , luy dit cette Pensée ,
Sans en venir jamais à l'éclaircisse-
ment.*

*L'adroit & fin déguisement
De la chose la plus certaine ,
Fourbe , mensonge , faux serment ,
Tout cela c'est le chant d'une telle
Sirene ;*

*Si vous l'écoutiez un moment ,
Il vous pervertiroit esprit & juge-
ment.*

*Laissez - la donc , innocente ou cou-
pable.*

*L'apparence est contr'elle , & c'est plus
qu'il ne faut.*

*Pour rendre aux sages Fleurs cette
Fleur méprisable.*

*Elle est coquette , & ce défaut
N'est non plus douteux , qu'excusa-
ble.*

*Vous le sçavez , ne donnez plus
Dans un panneau semblable ;*

D ij

Allez , retirez-vous , contre un cœur
 si peu stable
 Les reproches sont superflus.



Ce conseil fut suivy , le Muguet sçeut
 se taire.

Il cacha son ressentiment ,
 Et quitta mesme à l'ordinaire
 La Coquete civilement.

Mais il estoit changé pour elle.
 Le dédain , le mépris , & l'extreme
 froideur ,
 Avoient dans ce moment repris place
 en son cœur.

Ils en avoient chassé toute l'amour nou-
 velle,

Et n'y laissoient qu'un regret de l'er-
 reur

De s'estre renflâmé pour cette indigne
 Fleur.



Dans cet état , il fut voir la Lumiere
 Pour la remercier de ses heureux avis-
 Ils m'ont tiré, luy dit-il, de l'orniere,
 J'estois gaste , mais je les ay suivis ,
 Et

Et je leur dois ce que je suis.
Après, il visita l'illustre Imperiale ;
Et cette Fleur plus que Royale ,
Luy témoigna bien du plaisir
De le voir dégagé de cette amour fatale
Qui ne pouvoit bien reüssir.
Enfin il se rendit chez la sage Immor-
telle ,
Luy demanda pardon de son deregte-
ment ;
Elle est du moins aussi bonne que belle,
Il l'obtint aisement.
Il ne vouloit jamais revoir la Violette ,
Et bien moins , luy faire la cour ,
Mais certaine raison politique & se-
crete ,
En cela voulut son retour.
Il fallut obeyr à cette Loy discrete.



Il la voit donc , malgré l'aversion ,
Qu'il a fait succeder à l'indignation
Qu'il ressentoit pour elle.
Il luy rend des respects , il luy montre
du zele ,
Il luy tient des discours , mesme d'affec-
tion ,
Sans que la Fleur constante & sage

78 *Extraordinaire*

*En reçoive le moindre ombrage ,
Car le tout n'est que fiction.*



*On le juge aux bontez qu'a pour luy la
Coquette ;
Ses plus tendres regards , ses plus gran-
des douceurs ,
N'ont plus pour le charmer , qu'une
force imparfaite ;
Et son air tiede , en ces momens fla-
teurs ,
Apprend bien que pour elle , il n'a de
ses ardeurs ,
De reste au cœur , pas mesme une
bluette.
Il passe en son esprit pourtant pour son
Amant ,
Parce qu'à se flater la Belle est trop
sujete ,
Pour pouvoir l'accuser d'un second
changement ,
Ne croyant pas le premier seulement.
Cette erreur est douce , il l'y laisse ,
Et cependant son cœur porte agreable-
ment
Autre part sa tendresse.*

En

du Mercure Galant. 79

En effet , aujourd'huy son plaisir singulier ,

*Sa gloire la plus belle ,
C'est le desir qu'il a d'estre toujours
fidelle*

*Dans l'amitié du trop bon Violier ,
Et dans l'amour de la sage Immortelle.*



SENTIMENS
SUR LES QUESTIONS
DU DERNIER
EXTRAORDINAIRE

*Quel est le plus grand chagrin
qu'une Maistresse puisse donner
à un Amant.*

LE déplaisir d'un Amant à qui sa
Maistresse ne laisse aucune occasion
de la voir , cause des douleurs si vives,
que je n'aurois point balancé il y a
quelques années à soutenir que c'est le
plus grand qu'elle soit capable de luy

D iiiij

donner. Mais l'épreuve que j'ay faite depuis ce temps-là d'un autre chagrin, m'a tiré d'erreur. J'ay veu mon Rival traité favorablement de ce que j'aimois, tandis que la Belle m'accabloit de ses mépris, & qu'elle n'estoit touchée ny de mes soupirs, ny de mes plaintes. A mes yeux mesmes elle se faisoit une joye d'accorder à ce Rival les plus obligeantes marques d'estime que la bien-seance luy pouvoit permettre, sans que l'empressement de mes soins m'atirast jamais que des rebuts. Il est impossible d'exprimer ce que j'ay souffert dans ce triste état, & c'est par là que je suis entierement convaincu qu'il n'y a point de supplice plus cruel pour un Amant, que celui que je vous viens de représenter.

Si le souvenir d'un plaisir passé dont on ne jouit plus, cause du plaisir, ou de la peine.

Cette Question me semble assez difficile à décider, car comme il est

est vray que lors qu'on a enfermé quelques essences dans un vase , l'odeur y demeure encor longtemps apres qu'on les en a retirées , de mesme on peut dire qu'un plaisir, quoy que passé, laisse en s'en allant celuy d'en avoir jouïy , & que la satisfaction qu'on goustoit dans les deux momens de ce plaisir , chatouillant nostre imagination , nous en cause de nouveaux, selon que nous rappellons fortement d'agreables souvenirs. Cependant comme nous souhaitons naturellement le bié que nous n'avons plus, nostre cœur flaté d'abord de l'aimable souvenir d'un plaisir passé, soupire apres la possession du mesme plaisir, & de ces soupirs qui ne sont autre chose qu'un desir que bien souvent nous ne sçaurions satisfaire , il passe insensiblement au regret d'en estre privé, & enfin de ce regret, à une peine & à un chagrin qu'on ne peut bien expliquer. Celuy qui se trouve dans cet état , est à peu près comme un Homme , qui dans un songe s'imagine estre au milieu de mille plaisirs. Tous ses sens estant excitez par son imagination, il est aussi satisfait.

D. v.

dâs ce momēt que s'il jouïssoit des plaisirs mesmes qu'elle luy a figurez. Mais s'éveillant dans le temps qu'il croit avoir le plus de sujet d'estre content, il semble qu'il n'a ouvert les yeux que pour perdre de veuë les plaisirs qu'il avoit crû posseder, & cette perte luy cause un chagrin plus ou moins grand, selon que le bien dont son songe le flatoit, luy a paru estimable. De mesme l'imagination de celuy qui se souvient des plaisirs passez, emportée par ce souvenir, luy fait goustér plus de satisfaction qu'il n'en recevoit dans la jouïssance mesme, d'autant que luy représentant en un moment tous les plaisirs qu'il a eus, ou pendant un jour, ou pendant plusieurs heures, elle luy en ramasse les plus sensibles douceurs, & les luy fait gouster toutes presque en un instant; mais cet Homme se réveillant un peu apres comme d'un songe, & faisant reflexion que non seulement ce sont des plaisirs passez, mais qu'il est peut-estre dans l'impuissance d'en jouir jamais, il tombe dans un chagrin d'autant plus sensible que tous ses sens estoient disposez

sez à la joye , & je ne doute point que le chagrin ne l'emporte de beaucoup sur la satisfaction qu'il avoit goustée un moment auparavant. Si vous me dites que cela ne sçauroit estre , & que puis que le chagrin naist du plaisir qu'on a eu , il doit estre mesuré à ce plaisir , & qu'ainsi l'un ne peut estre plus grand que l'autre a esté , je vous repondray que lors qu'on ne jouït plus d'un bien, nostre imagination , comme si elle se plaisoit à nous tourmenter , nous le représente toûjours plus grand qu'il n'est en effet, en sorte qu'on pourroit dire, que la privation d'un bien quel qu'il soit, est une espece de Microscope qui grossit les plaisirs attachez à la possession de ce mesme bien , outre que le plaisir que nous cause un souvenir agreable ne nous dure qu'un moment, & autant de temps qu'il en faut à l'imagination pour réfléchir sur la perte de ce que nous ne possedons plus, au lieu que le chagrin que l'on en ressent dure , & nous tourmente longtemps.

Le

Lequel touche plus aisément le cœur d'une Belle , ou celui qui se déclarant d'abord, employe les termes les plus passionnez à luy protester qu'il l'aime ; ou celui qui en luy rendant beaucoup d'assiduez, laisse agir ses soins sans se declarer.

IE dis que c'est le dernier de ces deux Amans. La raison est que nous méprisons ordinairement le bien que nous possédons , & sur tout celui que nous acquérons sans peine. Ainsi l'Amant qui se déclare d'abord , est pour une Belle un bien qui ne luy couste rien à acquérir , & dont fort souvent elle ne fait pas grand cas. Je sçay que s'il parle, l'aveu qu'il fait des sentimens de son cœur ne sçauroit estre imputé qu'à la force de son amour , & au pouvoir des charmes de sa Maistresse ; mais l'Amant qui se contente de faire parler ses soins, ne fait pas moins connoistre qu'il aime, que celui qui se déclare ouvertement.

Au.

Au contraire, parce qu'il agit d'une manière opposée, il touche plus aisément le cœur de la Belle. Elle juge de la grandeur de la passion par celle de son respect, & étant persuadée de la cause qui l'empêche de parler, elle est convaincue en même temps de l'amour qu'il a pour elle, & souhaiteroit qu'il fust plus hardy; ce qui ne fait pas un méchant effet, car elle cherche toujours après cela par où le faire expliquer. Elle fait tomber la conversation sur des sujets qui luy en facilitent les moyens. S'il se déclare, c'est ce qu'elle a souhaité, & il la trouve toute disposée à l'écouter favorablement. S'il ne le fait pas, cette retenue ne fait qu'augmenter l'envie qu'elle a de luy entendre dire qu'il l'aime. Cependant comme un silence si long l'oblige encore à douter si elle ne se trompe point dans la pensée qu'elle a d'estre aimée, elle examine tout de nouveau son Amant. Elle étudie ses regards pour y remarquer quelque langueur qui la convainque de sa tendresse. Elle écoute les soupirs avec plaisir, ne perd aucune de ses actions.

ny.

ny de ses paroles , & après qu'elle s'est fortement assurée de son amour, elle luy fait connoistre par ses manieres qu'elle n'y est pas insensible. Il ne faut qu'aimer pour entendre ce langage. Il exprime les plus secrets sentimens de l'ame; & parmy les vrais Amans, l'union des cœurs est toujors faite , avant que la bouche ait rien expliqué.

*Si un Amant mal - traité de la
Personne qu'il aime , peut sans
l'offencer souhaiter la mort.*

JE croy qu'il peut faire ce souhait sans que sa Maistresse ait lieu de s'en tenir offensée. Voicy la raison que j'en apporte. Un Amant est mal traité de sa Belle , ou parce qu'il est hay , ou parce qu'il a commis quelque crime qui le rend indigne de sa tendresse. S'il est hay, quel témoignage plus fort luy peut-il donner de sa complaisance & de son amour , qu'en se souhaitant la mort , puis qu'il montre en mesme temps qu'il cherche à la délivrer d'un Objet qui luy déplaist ? S'il luy a fait
quel

quelque outrage , il la convainc encor mieux par ce souhait de la passion qu'il a pour elle , puis que s'il est vray que quelque legere que soit une faute, elle est toujours fort considerable quand elle est commise envers ce qu'on aime, cet Amant veut marquer à sa Maistresse , que la satisfaction qu'il luy feroit par son repentir & par ses chagrins , seroit trop peu pour expier une offense que la mort seule luy veut faire pardonner , ou si vous voulez le prendre d'une autre maniere , en se souhaitant la mort , il veut luy faire connoistre , que desesperant de rentrer jamais dans ses bonnes graces, il est incapable d'aimer la vie apres cette perte.

De la nature des Esprits Folets.

SI je reglois toute la Nature selon les sentimens de Descartes, je dirois que les Esprits Folets ne sont autre chose qu'un composé de certains Esprits ou corpuscules qui émanent de nos Corps , & qui se rencontrant en l'air , se disposent d'une certaine maniere,

niere , que par les petits ressorts que ce Philosophe admet dans les Animaux, ils remuent & agissent differemment selon leur differente disposition. Mais pour estre de ce sentiment , il faudroit auparavant qu'on eust bien sçeu me convaincre que la volonte de celuy à qui un Esprit s'est attaché , peut changer la disposition des ressorts qui meuvent & font agir cet Esprit. Si cela estoit , je n'aurois pas de peine à comprendre , comment lors que je prierois cet Esprit Folet de faire telle ou telle chose , je le verrois aussitost porté à l'executer , quoy qu'il n'eust pas coutume de s'attacher à cette action. Or il est constant , que cela arrive tous les jours , & sur tout en Allemagne , où l'on donne , & où mesme l'on vend ces sortes d'Esprits, en sorte que si mon Amy vouloit bien accepter l'offie que je luy ferois de mon Esprit Folet , il cesseroit aussitost de me servir , quoy qu'il eust esté toujours attaché à moy , & commenceroit de rendre service à cet Amy. Ce n'est pas qu'on ne pust répondre assez probablement à une pareille-

reille objection , qu'aussi-tost que ces fortes d'Esprits se sont formez en l'air , comme je l'ay déjà dit , & que le hazard les a fait s'attacher indifferemment à la premiere Personne avec laquelle Ils ont trouvé quelque sympathie ou d'Atomes ou d'Esprits , apres cela lors qu'on souhaite posseder l'Esprit Folet qu'on voit attaché à un autre , comme ce desir est dereglé , Dieu par punition permet volontiers que la personne qui le possedoit en soit delivrée , & qu'il s'attache de nouveau à celle qui l'a appellé , à condition qu'en luy rendant les petits services qu'ils ont coutume de rendre , elle en soit quelquefois tourmentée ; ce qu'on peut aisement conjecturer , de ce qu'entre tous ceux qui ont ces Esprits Folets , il n'y en a aucun qui n'en voulust estre delivré. Si vous demandez comment ces petits corps peuvēt faire toutes les choses qui nous surprennent , je dis qu'ils les font de la mesme maniere que les Bestes font toutes leurs operations , puis qu'on peut également imputer & les unes & les autres à la diverse disposition.

tion de la matiere , avec cette difference , que les Esprits Folets estant composez d'une matiere plus subtile , ils agissent plus subtilement , & sans estre remarquez. Mais quoy que ces raisons soient assez probables , j'aime mieux me rapporter à la plus commune , & croire que ces sortes d'Esprits sont tous diaboliques , & que les Sorciers , que je ne refute pas comme des contes , les évoquent des Enfers , pour les donner à quelques Personnes qu'ils veulent faire souffrir , ou qu'ils veulent obliger , car il est constant que quelques-uns ne font aucun mal. Un de mes Amis le sçait par experience. Il a un de ces Esprits depuis quelque temps , & cet Esprit ne fait autre chose que de luy friser les cheveux du derriere de sa teste , comme on frise une Boucle de Perruque.

DV CAMPOVSSIN , de Roüen.

L'AGREA



L'AGREABLE DEBAUCHE.

M *Ars & Bacchus sont réünis ,
La Paix aujourd'huy les ras-
semble ,
Et grace à nostre Grand LOUIS,
Les voila bien d'accord ensemble.
Réjouïssiez-vous , Beuveurs ,
Chantez , Tyrognés ,
Et ne craignez plus les malheurs
Dont ont souvent paly vos trognés ;
L'Epée est au croc ,
Le Vin est sur table ,
Et par un échange admirable ,
On n'entend plus de choc
Que celui des Bouteilles ,
Des Flacons & des Pots
Que l'on vuide en repos
A l'ombre de nos Treilles ;
Il n'est plus enfin de combats ,
Plus de guerre
Sur la Terre ,*

Qu'à

Qu'à coups de Verre.

Bacchus a mille appas ,

Celebrons sa memoire ,

Sus , tost , de peschons-nous ;

Et si l'on m'en veut croire ,

Joignons nos voix , & crions tous ,

Il n'est point de plaisir plus doux

Que celui que l'on prend à boire.

SAYROT , de Chastillon sur
Seine en Bretagne.

Voicy divers Madrigaux sur les deux
Enigmes en Vers proposées dans ma
Lettre du Mois de Juin.

L.

CEssez de m'ennuyer de vos vaines
chimères ,

Philosophes resueurs , qui ne m'apprenez
rien.

Gassandiste , Cartesien ,

Je n'écouteray plus vos Leçons ordi-
naires ;

L'Enigme que je lis , sans tant me tra-
vailler ,

M'explique mieux que vous la nature
de l'Air.

BURET DE LEPINAY , de Vittré.

Le

II.

IE n'ay pas l'esprit agreable ,
Sinon pres du Verre & du Pot ;
Et ne puis deviner le Mot
De vostre Enigme, qu'à la Table.

DENIS , Curé de la Mothe
en Blesy.

Monsieur d'Ambreville , de Lisieux,
qui a crû que le Mot de la seconde
Enigme , estoit *la Main* , a finy l'Ex-
plication qui suit , par des Vers du ce-
lebre Theophile.

III.

A My , cesse de tant resver,
Sans peine je viens de trouver
Les deux Enigmes du Mercure ,
A mes yeux , ainsi qu'un Eclair ,
Le Mot en est brillant & clair :
Mais souffre en cette conjecture ,
Pour m'épargner des Vers la fâcheuse
torture ,
Qu'un Poëte jadis sans pair ,

Et

*Et dont encor le renom dure,
 T'apprenne au lieu de moy , d'une veine
 plus pure ,
 Que l'une est la Main , l'autre l'Air.*



*Celuy qui formant le Soleil ,
 Arracha d'un profond sommeil
 L'Air & le Feu, la Terre, & l'Onde ;
 Renversera d'un coup de Main
 La demeure du Genre humain ,
 Et la baze où le Ciel se fonde ;
 Et ce grand desordre du monde
 Peut-estre arrivera demain.*

I V.

*Que le Mercure est admirable !
 Il vient de nous donner , pour bannir
 le chagrin ,
 Des Verres de Vin ,
 Et pour les reposer , il fournit une
 Table.*

*C. HURTVE d'Orleans ,
 demeurant à Mets.*

Mefde

Mesdemoiselles de la Cour, de Saint Denys, ayant trouvé le sens de la première de ces deux Enigmes, l'une d'elles qui n'a jamais fait de Vers, nous donne son corps d'essay par ce Madrigal.

V.

DAns ce noble feu d'avanture,
Nous travaillons souvent en vain,
L'esprit n'est pas toujours devin,
Pour s'estre donné la torture.
Le premier sujet, quoy que clair,
Ne nous a produit que de l'Air.

V. I. .

Mettez vostre Cheval seulement à
l'Etable ;
Laissez faire à chacun, Mercure, son
Mestier,
Montez vostre Genest, piquez vostre
Courfier,
Ganimede sans vous servira bien la
Table.

L'HERMITE DE SAGEY,
pres Pontorson.

VII.

PRemiere source de la Vie ,
 Qui fait tout agir & mouvoir ,
 Qui voit tout sans te faire voir ,
 Par qui l'ame nous est ravie ,
 Qui du cœur tires les soupirs ,
 Qui porte l'aîle des Zephirs ,
 Et les foudres & les tempestes ,
 Qui formant la voix fais parler ,
 Qui regnes bas , & sur nos testes ,
 Quel autre corps es-tu , si du moins tu
 n'es l'Air ?

RAYLT, de Rouën.

VIII.

Mercure , vos Lecteurs doivent
 estre contents ,
 Puis que joignant l'utile avec le dele-
 table ,
 Vous leur faites passer si finement le
 temps ,
 Tantost à la Ruelle , & tantost à la
 Table.

Le Contrôleur des Muses
 de Montafnel.

Mille

IX.

Mille Mots dans l'esprit me vien-
nent à la fois

Dessus l'Enigme de ce Mois.

J's me flatte à chacun d'une heureuse ren-
contre ;

Mais quand j'y crois voir le plus clair,
Dans le moment que j'en veux faire
montrer ,

Adieu vous dis , tous se perdent dans
l'Air.

F.HA... DV MESNIL, de Cambrais
en Normandie.

X.

JE n'ay jamais bû dans la Tasse
Des doctes & sçavantes Sœurs,
Ny jamais mon esprit n'a senty les fu-
reurs

Qu'inspire le Dieu du Parnasse ;
N'importe , essayons toutefois
A trouver le secret de cet Art admi-
rable :

Minerve , sois moy favorable ,
Q. de Juillet 1680 E

*Et dans ces Vers écrits sur le coin de
ma Table.*

*De la dernière Enigme de ce Mois ,
Renfermons le sens véritable.*

GA V T I E R , Seigneur du Tronchay
lcz Tonnerre.

X I.

S*I cette Enigme est ambiguë ,
Il ne s'en faut pas étonner ;
Mais il faudroit estre bien grüë ,
Pour nier qu'elle eust le bon Air.*

*Une des Nymphes de
Montafnel.*

X I I.

C*ette Enigme, ma foy, n'est guere
de saison ,
Elle m'a mis en eau , m'a fait mal à la
reste.*

*Enfin je serois mort chez moy comme
une Beste ,
Si je n'avois pris l'Air chez l'aimable
Nanon.*

P. C. L'ENJOÛE , d'Orleans.

Vous

XIII.

Vous vous fatiguez trop, agreable
Cloris,

*Vous avez déjà pris vostre beau coloris,
Pour vouloir penetrer le sens des deux
Enigmes.*

*Mercurc prend le soin de le cacher si
bien,*

*Qu'à peine y comprendrez vous rien,
Quoy que vous ayez lû plus de dix fois
ses Rimes.*

*Sortez un peu pour prendre l'Air.
Pendant que l'on mettra le Couvert sur
la Table.*

*Ce sont les vrais moyens, sans plus long
temps parler,*

De trouver le sens veritable

Des deux Enigmes de ce Mois,

*Que vous expliquerez toutes deux à
la fois.*



ALCIDOR, du Havre de Grace.

XIV.

I Avois mal à la teste à force de
resver

E ij

100 Extraordinaire

A ce que nous cacheoit l'Enigme du
Mercure ;

Et le Mot me semblant difficile à trou-
ver ,

Je pris l'Air , & cessay d'en faire la
lecture.

I. F. JARRES , du Quartier
du Louvre.

XV.

A Uray-je bien sçeu deviner
Ce Rien qui ne peut pas se dire ,
Que jamais on n'a pû décrire ,
Mercure , en disant que c'est l'Air ?

L'HERMITE DE SACY ,
pres. Pontoise.

Les sentimens qui suivent sont de
Monsieur, Panthot Docteur Medecin
aggregé au College de Lyon.

D.E



DE L'USAGE DE LA GLACE.

A MADAME. A. D.

A Lyon ce 1. Septembre. 1680.

LA question du Froid & de la Glace, convient si bien aux excessives chaleurs de l'Eté, & à la satisfaction que l'on y trouve, qu'il n'est pas possible pendant les ardeurs de cette Saison, de rien proposer de plus agreable que les moyens d'en faire un usage salutaire, où la necessité, & le plaisir se rencontrent à la fois, & servent de delice, & de remede tout ensemble.

Cependant le nombre des sujets auxquels peut convenir la Glace dans la difference des âges, des sexes, des temperamens, des habitudes, & des climats, est trop grand, pour entreprendre une décision particuliere comme

E ñj

vous la desirez , & personne ne doute qu'il ne soit entierement impossible de pouvoir satisfaire dans une réponse aussi generale qu'est la proposition , au bien, & au mal que tant de Particuliers differens en peuvent recevoir dans leur usage.

En effet, l'experience nous apprend que dans la santé, & dans la maladie, chaque sujet fait si parfaitement la regle qui luy est necessaire , qu'il n'est rien dans le monde qui soit generalement bon , comme il n'est rien aussi qui soit generalement méchant.

Il faut donc avant qu'entrer dans la circonstance particuliere de la question, convenir que la Glace est une congelation du froid, & de l'humide, ou pour ne pas s'engager en des difficultez qui ne se pourroient resoudre dans une Lettre, qu'elle est une congelation de l'eau, par le mélange des esprits nitreux qui ramassent , & réunissent les parties homogenées, & heterogenées, & donnent cette densité , ou solidité glaciale, en exprimant les parties les plus subtiles de l'eau , laquelle estant ainsi glacée,

cée , est resserrée dans les lieux les plus propres à conserver ces parties nitreuses , pour communiquer à l'eau mesme , au vin , & à toutes les liqueurs , ce froid glacial qui surpasse de plusieurs degrez le froid naturel des eaux , des Puits , & des Fontaines.

La nécessité pressante que l'on a eüe de trouver quelque soulagement aux extrêmes langueurs dont les corps sont abattus , & qui causent de si grandes maladies pendant les ardeurs immodérées de l'Esté , a fait penser à ce délicieux secours, qui a passé dans un usage si familier, qu'il est peu de Climats exposez aux grandes chaleurs , qui n'en fassent leurs plaisirs , & une habitude continuelle.

L'on a observé aussi depuis l'usage de la Glace , que dans les lieux les plus chauds, on est moins sujet à tant de périlleuses maladies, & aux fièvres malignes pendant l'Eté, & qu'il ny meurt pas une si grande quantité d'Hommes par les desordres que les chaleurs causent dans nos corps, parce que la Glace tempere si parfaitement ceux qui la peuvent sup-

E. iij.

porter , qu'on peut dire qu'elle est un agreable remede dans les chaleurs. Leur excès semble demander un pareil contraire pour empêcher la resolution, ou la dissipation des esprits , & des humeurs, atténüées par les ardeurs insupportables qui les consomment si fort , qu'elles causent ordinairement tous les maux , & longs, & mortels, qui ont accoustumé de regner à la fin de l'Été, & dans l'Autône.

Quoy que la Glace en reprimant la violence des chaleurs , previenne un grand nombre de maux , & qu'on en recoive un plaisir inexplicable , toutes ces xperiences neantmoins ne peuvent pas faire une regle generale , puis que nous voyons tous les jours beaucoup de personnes qui s'en trouvent fort mal, & tant d'âges , de temperamens , de sexes , & de dispositions opposées à ce secours si agreable.

Il est vray que la Nature souffre tant, dans l'usage des violens contraires , & l'excès luy est tellement nuisible , ainsi que l'experience nous l'enseigne , suivant l'autorité d'Hippocrate qui defend de trop échauffer , & de rafraîchir
excessi

excessivement, qu'il ne faut pas douter que cet excès de froideur n'affoiblisse extraordinairement dans le temps , ou dans la suite la vigueur des organes, & la force de la digestion.

Il faut donc conclure , puis qu'on a supposé qu'il n'est rien qui soit généralement bon , & rien qui soit généralement méchant, que la Glace convient mieux aux Païs extrêmement chauds , qu'aux temperez ; qu'elle est 'moins nuisible aux Hommes, qu'aux Femmes, qu'elle est plus utile aux sains , qu'aux infirmes ; & qu'il y a peu de Personnes qui n'en ressentent quelque incommodité, ou quelque foiblesse, dans le long usage , ou dans le temps.

Il est aisé de comprendre que dans les Païs chauds , les corps sont tellement désechez & affoiblis par les violentes chaleurs , que la Nature qui ne subsiste, & ne se conserve que dans la mediocrité des causes qui l'environnent , ne pourroit soutenir longtemps l'effet de ces chaleurs excessives, comme on l'a remarqué avant l'usage de la Glace, si elle n'arrestoit la rapidité d'une

E v

prompte resolution qui ne manque jamais de produire de tres-méchans effets, auxquels la Glace dans ces climats est presque generalement & absolument necessaire.

Le temperament chaud & robuste de l'Homme, surpasse trop en vigueur & en force celui des Femmes délicates, moins chaudes, & plus humides, pour ne pas croire qu'elles sont d'une disposition moins susceptible des effets de la chaleur excessive, & qu'ayant les pores moins ouverts, & le corps peu transpirable, elles ne pourroient supporter si facilement l'usage de la Glace que les Hommes.

L'humidité qui excède dans le temperament des Femmes, & qui les rend moins fortes, & plus infirmes que les Hommes, détruiroit bientôt le sujet qui la renferme, ou augmenteroit d'abord le grand nombre des maladies qui leur sont familières, si ces humiditez étoient fixées & concentrées par l'usage, & la présence de la Glace qui les rendroit plus susceptibles de la pourriture, lorsqu'elles seroient fixées, ou qu'elles re-
tarde

tarderoient leur transpiration , & leur cours ordinaire.

Les Hommes au contraire , ont les humeurs si subtiles, si faciles à resoudre, & à transpirer, que le défaut d'humidité ne leur causeroit pas de moindres incommoditez , que l'abondance de la mesme humidité aux Femmes , s'ils ne cherchoient dans les chaleurs extremes à moderer l'excès de la transpiration par les grands rafraichissemens, & principalement par celuy de la Glace.

De tous les temperamens auxquels on peut proposer l'usage de la Glace , elle convient plus particulièrement aux Bilioux qui ont les humeurs tenuës subtiles, & dissipables, puis aux Atrabilaires , qui les ont brûlées , ardentes , & faciles à s'enflâmer , en suite aux Sanguins, qui n'ont pas tant de nécessité de ce grand rafraichissement , parce qu'ils sont humides , & nullement aux vrais Melancholiques , & aux Pituiteux.

Parmy toutes les dispositions on ne peut douter que la Glace ne soit plus utile , & moins préjudiciable aux sains qu'aux infirmes, qui ont les parties no-

b43

bles mal disposées, & affoiblies, ou qui sont ordinairement sujets à des maladies que l'usage de la Glace peut irriter par l'excès du froid, qu'un état délicat & mal-sain n'est pas capable de supporter.

On jugera aisément des maux qu'elle peut produire, lors qu'on sçaura dans le sentiment d'Hippocrate, confirmé par une longue experience (ainsi qu'il a esté déjà remarqué) que le froid extreme, comme la Neige & la Glace, est le plus grand ennemy des Poulmons; & mesme que dans un degré moins violent, il est tres-pernicieux au cerveau, aux dents, aux os, aux nerfs, aux membranes, & que le plus grand nombre des maux qui naissent en ces parties, ont pour cause principale le froid qui les affoiblit, & qui les rend susceptibles des maladies dont elles sont capables.

Cette description un peu generale, laisseroit dans une satisfaction imparfaite, si l'on manquoit par un détail plus précis d'expliquer cet usage particulier, qui ne convient nullement aux Vieillards, aux Enfans, & aux Femmes principalement quand elles sont grosses, nourrices,

nourrices , ou dans le temps de leurs maladies. Elle n'est pas moins prejudiciable à la goutte, à la gravelle, au rhumatisme , aux maux de poitrine , aux obstructions de foye & de ratte , aux coliques qui proviennent des cruditez, que la foiblesse d'estomac produit.

Celles qui naissent d'une disposition purement bilieuse , les migraines , les dégousts en Eté, & presque tous les desordres de la bile , sont corrigez par ce secours , lors qu'il n'y a point de complication , & d'autres dispositions plus considerables , qui prévalent aux raisons que l'on a d'user de cet agreable remede.

Il faut encor observer que l'on ne doit boire à la Glace que dans les grandes chaleurs, & rarement lors que l'estomac est vuide , à moins que l'on ne souffre par un excès de chaleur , parce qu'elle affoiblit trop les membranes de cette partie, mais dans les repas avec la viande, ajoutant un peu plus de Vin qu'à l'ordinaire , elle fait mieux , sur tout si l'on boit à petits traits.

On ne doit cependant jamais boire à la

la Glace dans l'ardeur , & la sueur de quelque grand exercice, & mesme dans les mediocres ; parce que tous les subits changemens , d'une chaleur extraordinaire à un froid excessif, sont tres-dangereux , & ne manquent jamais de causer de pernicieuses maladies.

Cet usage n'est pas seulement utile pris interieurement , mais encor appliqué aux parties exterieures, comme aux grandes coliques qui sont soulagées sur le champ, lors qu'apres les remedes generaux, on trempe des linges, ou des assietes, & qu'on les applique sur le ventre à l'endroit de la douleur , changées de temps, en temps , quand la froideur commence à passer. On en fait de mesme aux coliques nephretiques , en appliquant la serviette , ou l'assiette mouillée , sur le rein du costé de la douleur.

Elle ne soulage pas moins les maux des dents , pourveu qu'elles ne soient pas extremement cariées, & que la joue ne soit point enflée, quand on applique un linge mouillé dans l'eau froide derriere l'oreille du costé malade, qu'il faut changer de mesme, lors que la froideur diminuë.

diminuë, pour mieux intercepter l'humour fluxionnaire que l'on attire souvent plutoſt par les linges trop chauds, comme aux coliques que l'on augmente quelquefois.

Quoy que le chaud appliqué ſoit amy de la Nature, on voit par experience qu'il y a des temps dans les maladies auxquels il dilate & rareſie ſi fort les humeurs qui ne peuvent ſe reſoudre par tranſpiration, qu'il augmente la fermentation, en ſorte que les douleurs deviennent plus vehementes & plus inſupportables. Le froid au contraire diminuë le mouvement, apaiſe la fermentation comme l'eau froide jettée dans le Pot qui boult, & fait ceſſer heureuſement la douleur.

Il y auroit en cette matiere de quoy compoſer un gros Volume, & dire beaucoup de choſes que l'on ne peut renfermer dans une Lettre. Je les ſuprime, Madame, par la crainte que j'ay que vous ne receviez moins favorablement la proteſtation que j'ay faite d'eſtre toute ma vie, voſtre tres &c.

PANTHOT, *Doct. Med.*

A Lyon, le 20. Aouſt 1680.



SUR LES QUESTIONS
DU DERNIER
EXTRAORDINAIRE
QUESTION I.

LE plus grand chagrin que puisse donner une Maîtresse à son Amant, c'est, si je ne me trompe, de luy préférer un Rival ; car dans les autres disgrâces, l'espérance qu'il a d'en sortir, & de devenir heureux, occupe son esprit, & empêche qu'il ne réfléchisse sur ses maux. Mais afin qu'on soit convaincu de ce que j'avance, il faudroit interroger quelque persévérant Adorateur, qui n'est jamais reçu d'une Belle qu'avec beaucoup de dédain, à qui elle parle toujours d'un ton fier, & contre qui, pour l'obliger à se défaire de son amour, elle ne cesse point de mettre en usage les plus cruelles rigueurs. Cet

Homme

Homme que sa passion aveugle , me répondroit qu'il se représente les divers obstacles qui le traversent , comme des Dignes qui estant trop foibles, sont incapables d'arrester le cours d'un Fleuve rapide. Il m'assureroit qu'au travers de tant de difficultez , il découvre qu'un jour la conquête de sa Maistresse luy sera aussi glorieuse qu'elle aura esté difficile à faire. On tombe d'accord, me dira-t-on , que c'est là le langage d'un amour violent que les malheurs ne rebutent point, parce que l'esperance de s'en délivrer entretient ses forces , & empesche qu'il ne succombe sous le faix de ses douleurs. Mais c'est un chagrin , adjoutera-t-on , qui doit accabler un Homme qui aime, lors que sa Belle le bannit de sa présence, & luy oste tous les moyens de la voir & de luy parler jamais. La vie que ce Malheureux traîne dans ce triste état , est une suite continuelle de souffrances, s'il s'obstine à soupirer. On ne manque point d'exemples, poursuivra-t-on, pour montrer que des Gens passionnez n'ayant pû paroistre devant leur Maistresse,

se, ont changé le chagrin qu'ils ont reçu de cette infortune en un mortel desespoir. On apportera celui d'Iphis, qui ne pouvant supporter les rigueurs d'Anaxarete, alla se pendre à sa Porte. A cela je repondray, qu'on ne trouve plus d'Iphis, & qu'il n'est point d'amour que l'on n'étoufast plutost que d'en venir à de si ridicules extrémitéz. Vn Amant dont la Maistresse ne veut recevoir aucune visite, se flatte toujours qu'il sera heureux, s'il a de l'adresse. Il se persuade que l'Amour est ingenieux, qu'il est des Belles d'une humeur changeante, que la sienne sera de ce nombre, que le temps amene toutes choses, & qu'enfin si elle refuse de le voir, c'est qu'apparemment elle apprehende que sa rencontre ne la laisse pas maistresse de ses sentimens. Rien ne se dit plus communement. Tout est faveur en amour, hors l'indifférence. Mais l'indifférence mesme ne me paroist pas la matiere du plus grand chagrin que puisse avoir un Amant; car s'il s'apperçoit que la Personne dont il croyoit toucher le cœur est indifférente, & qu'il ne sçauroit se la

la

la rendre favorable , n'a-t-il pas cette pensée qu'en cas qu'elle eust à aimer, ce seroit luy seul qu'elle aimeroit ; & cela , parce qu'il se persuade qu'il est impossible d'avoir plus d'amour qu'il en sent pour elle ? Il a du chagrin à la verité , mais ce chagrin n'est rien en comparaison de ce que souffre un Amant qui voit que son Rival luy est préféré. Ce Malheureux ne trouve point à se consoler sur ce qu'il pourroit à l'avenir rentrer dans les bonnes grâces de sa Maîtresse. Quelque peu de temps qu'il ait donné à l'amour , il est devenu trop délicat pour chérir une seconde fois la Personne qui l'a sacrifié à un Rival. Il sçait bien que dans ce retour il n'y auroit point de gloire à acquérir. Je voudrois pouvoir décrire comment le dépit & la rage s'emparent de son esprit lors qu'il se convainc d'avoir aimé une Ingrate. Quels efforts ne fait-il point pour étouffer son amour, à l'instant qu'il en ressent mieux l'ardeur qu'il n'a peut-estre encoir fait ? De quel air croiroit-on qu'il envisage que toutes ses assiduez luy ont esté inutiles,

les , & n'ont servy qu'à luy attirer le mépris de la Perfide qu'il adoroit ? Ne seroit-ce point avec un visage consterné & abbatu ? Oüy, sans-doute. Chaque fois qu'il songe à cette Infidelle , l'idée qu'il en a , ne renouvelle - t-elle point ses douleurs , ou plustost ne luy sert-elle pas d'un suplice eternal ? Assurément. Avoüons donc que rien n'égale le chagrin d'un Amant à qui un Rival est préféré , & finissons par une Devise qui nous dépeigne en quelque maniere le malheur de cet Amant. Le merite d'une Belle , qui plaist assez à un Cavalier pour luy faire souhaiter d'en estre aimé , & qui cependant n'attire ses soins que pour luy donner matiere de soupirer , & le rendre le plus malheureux de tous les Hommes ; ce merite, dis-je, ressemble au Soleil , qui durant quelques jours serains , n'échauffe le sein de la Terre, qu'à dessein d'en former des vapeurs, des pluyes , & enfin de grands orages : Ainsi je mettrois pour le corps de la Devise, le Foudre tombant , & une partie des desordres dont il est ordinairement la cause. Comme l'endroit de la

terre

terre où il seroit tombé , n'auroit point mérité d'estre en bute à cette tempeste , de mesme l'Amant n'estant point coupable , ne devoit point estre exposé à une si cruelle disgrâce. Ces paroles Latines serviroient d'ame , *Nec potuit tantum sperare dolorem* , & on y pourroit ajouter les Vers suivans.

*Le seul aspect de ce bel Astre
Me consumoit jusques au cœur,
Pour avoir senty trop d'ardeur.
Devois-je attendre un tel desastre?*

QUESTION II.

JE me rangerois volontiers du costé de ceux qui croient que le souvenir d'un plaisir passé cause plustost de la peine que du plaisir. Voicy les raisons pourquoy j'embrasserois leur party. Lors qu'un Homme songe au plaisir qu'il y a déjà quelque temps qu'il s'est donné, dans l'instant mesme qu'il s'occupe à y songer , ou il jouit d'un plaisir plus grand que celuy que son souvenir rappelle,

pelle, ou d'un pareil, ou d'un moindre, ou il n'en jouït d'aucun. Si le plaisir qu'il goûte danc cet instant est moindre, celui qu'il n'a qu'en idée, luy est une matiere de chagrin, puis qu'il luy montre tout ce qui manque à celui qu'il se donne, & empesche qu'il ne le prenne bien, comme il eust pû faire sans cette cruelle réflexion. Si cet Homme goûte un plaisir pareil, il est certain que celui qui est devant ses yeux, agit sur luy avec plus de force, que celui qui n'est que present à son souvenir. Cela étant; afin de goustier ce bien dans tout ce qu'il peut avoir de douceurs, il voudroit en estre entierement possédé, sans reserver à autre chose. Ainsi dans cette circonstance, l'idée du plaisir dont il se souvient, luy est à charge, & trouble la jouïssance qu'il a du plaisir present. Enfin si cet Homme goûte un plaisir plus grand, comme il voit tant d'attraits du costé de celui-cy, il ne pense que légèrement à l'autre, & cet autre n'estant capable que de faire une foible impression sur son esprit, quand bien le

le

le souvenir luy en seroit agreable, la satisfaction que ce souvenir luy causeroit, ne pourroit estre que fort médiocre. Avouons plutost qu'il n'y en auroit aucune, puis qu'il n'y en a pas mesme lors que rien n'empesche de reserver au plaisir qu'on a pris autrefois. Dans cet instant qu'on y songe, l'appetit se meut. Ainsi on est inquiet, parce qu'on voudroit en avoir la joüissance; & comme l'impossibilité s'y trouve souvent, l'inquietude redouble, & se chäge en desespoir. Il est donc vray, que comme on a de la joye à raconter ses malheurs passez, parce qu'on n'a plus à les souffrir; de mesme on ne pense qu'avec chagrin aux plaisirs qu'on a perdus, parce qu'on voudroit les goûter tout de nouveau, & que leur possession n'est plus en nostre pouvoir. Je compare le plaisir qu'on s'est donné une fois, & dont l'usage nous est en suite interdit, à un mont couvert de neiges, qu'on ne scauroit regarder plusieurs fois sans peine. De cette Méaphore je forme une Devise. Le corps est le Mont couvert de neiges; l'ame, ces
mots

mots Latins , *Sat vidisse semel* , & j'y
ajoute ces quatre Vers.

*Quiconque voudroit arrester
Sur moy plus d'une fois la veüe,
Il auroit lieu de regretter
L'envie qu'il en auroit eüe.*

QUESTION III.

IL ne suffit donc pas que l'Amour ait
les yeux voilez , il falloit encor me
dira-t-on , luy fermer la bouche pour
toujours , puis que vous ne voulez pas
qu'on le reconnoisse à sa voix , & qu'au
contraire vous soutenez que les soins &
les assiduez d'un Amant touchent plus
aisément le cœur d'une Belle , que le
tendre aveu de sa passion ? Hé quoy ! est-
ce une voye seure , ajoutera-t-on , afin
d'entrer dans les bonnes graces d'une
Maistresse , que ne dire mot de l'amour
qu'elle a inspiré ? Oüy, c'est une voye
seûre , & je le prouve. La plûpart des
Belles sont convaincûes que les Hom-
mes sont peu sinceres dans leurs dé-
clarations , & parlent souvent en Co-
médiens.

médiens. Elles sont si accoutumées à entendre dire un *je vous aime*, qui n'est que sur le bout des levres, & à le voir prononcer de la meilleure grace du monde, qu'enfin l'incrédulité est devenue chez elles la Pierre de touche de l'Amour. Elles veulent ne sonder les cœurs que par la longue suite des soins & des assiduez qu'on leur rend, & elles ne s'arrestent point aux paroles qui sont presque toujours mensongères. Quand même les paroles seroient véritables, une Belle aura-t-elle de la complaisance pour un Cavalier, si elle voit qu'il s'empresse à en faire la conquête, & qu'il s'imagine qu'il n'aura qu'à parler, & à l'éblouir par de beaux mots? Ne sçait-on pas que la fierté est comme l'appanage de la Beauté, que cette Beauté se fait valoir, & qu'elle ne se rend guères qu'après de longues attaques? Ainsi les assurances positives d'une fidélité inébranlable ne produisent aucun effet. Ce sont les soins & les assiduez qui peuvent seulement montrer dans la suite des temps, que lors que la bouche de l'Amant parloit, elle étoit d'in-

Q. de Juillet 1680.

F

telligence avec le cœur. Joignons à cela qu'il se trouve des Belles qui rougissent au seul mot d'amour ; mais si ce doux mot les épouvante , & qu'elles n'y prestent aucune attention , à quoy sert d'employer des expressions pressantes & amoureuses , puis qu'elles sont presque toujours inutiles ; au lieu que quand on laisse parler les soins & les assiduez, ce sont de fidelles interpretes des plus secrets sentimens du cœur. Vne Fille qui s'apperçoit que l'amour en est le seul principe, n'a-t-elle pas de la joye de pouvoir, sans se découvrir , examiner à fonds ces soins & ces assiduez, afin de ne rien précipiter mal à propos ? N'a-t-elle pas tout le loisir qu'elle peut souhaiter , afin de songer à la maniere dont elle doit y répondre ? Ne voit elle pas volontiers que c'est une passion respectueuse , & qui ne prétend point la surprendre par de beaux termes ? Enfin ne se fait elle pas insensiblement une idée de l'amour qu'un Amant si retenu cache en luy-mesme , beaucoup plus grande que ne pourroient faire les paroles de celui qui prend le party de se déclarer ?

La

La raison de cela, c'est que, comme j'ay déjà montré, les déclarations n'ébauchent pas même l'amour dans le cœur de la Personne à qui elles s'adressent, & que les soins & les assiduez ont tout le temps d'y former parfaitement cette passion. Ainsi, dès qu'une Belle s'est laissé toucher le cœur par un Homme, dont elle se persuade qu'elle est aimée, elle s'imagine que l'amour de cet Homme est excessif, parce qu'elle voudroit qu'il le fust, & quelquefois même parce qu'elle se flatte, & qu'elle croit meriter beaucoup. Avouons donc qu'une Belle découvre l'amour par le moyen des soins & des assiduez, de même qu'on connoist en quel endroit est le Soleil, lors que quelques-uns de ses rayons passent à travers le nuage qui l'environne. C'est pourquoy pour faire une Devise, il faudroit peindre un Nuage percé des rayons de l'Astre du jour. Ces mots Latins serviroient d'ame, *Indicat & celat*, & on mettroit les Vers suivans au dessous du Cartouche.

F i j

*Puis-je cacher un si grand feu ,
 Sans qu'aucun trait vienne à paroître ?
 Mais chaque trait mōtre en quel lieu
 Est l' Auteur qui luy donne l'ēstre.*

QUESTION IV.

UN Amant mal-traité de sa Belle , peut sans l'offencer souhaiter la mort; car ou la Belle a quelque sujet de le mal-traiter, ou elle n'en a aucun. Si elle en a sujet, les paroles de désespoir qu'il profere doivent-elles l'aigrir contre luy, quand les peines qu'il endure luy sont deuës, & qu'il ne peut les reprocher à sa Maîtresse comme des effets d'une trop grāde rigueur? Ce n'est point là aussi son dessein. Il prétend au cōtraire, que lors qu'il souhaite la mort, il mōtre que puis qu'il a été assez malheureux de déplaire à l'aimable Personne qu'il adore, il se croit indigne de vivre. Un Amant coupable donna-t-il jamais un plus grand témoignage de son repentir, qu'en avoiant qu'à cause qu'il est coupable, & qu'il s'est attiré les maux qu'il souffre, la vie luy est devenuë à charge? Que

Que merite - t - il cet Amant , sinon que la Belle luy pardonne , & mette fin au malheur dont il est accablé? Cette Belle a lieu d'estre plustost emeuë de pitié que de colere , au moment qu'elle apperçoit que son Adorateur ne l'aime pas moins au milieu des tourmens , encor qu'il veuille luy faire connoistre qu'il en sent de trop vives atteintes. Je suis mesme persuadé que cette Belle n'auroit pas sujet de s'offencer qu'un autre Amant qu'elle auroit maltraité sans raison , souhaitât la mort ; quoy - que peut - estre on me diroit que c'est se vanger en quelque maniere d'une Maistresse, que de la convaincre qu'elle est trop cruelle , & qu'un Amant bien respectueux doit luy épargner ce chagrin. Helas! lors qu'un Malheureux, disgracié de sa Belle , desire la mort, il ne pretend point irriter cette Personne qui le reduit au déplorable état où il se trouve. Si c'étoit là sa pensée , le moyen d'en venir plustost à bout , ce seroit de porter ses vœux ailleurs, & de donner à son Inhumaine toutes les marques qu'il pourroit de son ressentiment. Son

seul dessein est qu'elle s'aperçoive que les peines qu'il souffre, luy sont d'autant plus rudes & plus dignes de compassion, qu'il ne les a point méritées, & que s'il souhaite la mort, c'est afin qu'elle fasse cette réflexion, qu'elle en seroit coupable, & qu'il n'y auroit pas de gloire pour elle. Une Maîtresse severe ne doit point trouver étrange que ses rigueurs fassent leur effet. C'est à elle-mesme qu'il faut qu'elle s'en prenne, & non point à celuy qui s'abandonne au desespoir. Elle peut bien s'imaginer qu'on n'est point insensible, & que c'est l'ordinaire des Gens qui souffrent, d'exhaler leur douleur par les plaintes. Lors donc qu'un Malheureux exprime à sa Belle, quels sont les tourmens que sa cruauté luy fait souffrir, si elle est convaincuë qu'elle luy fait injustice, elle n'a pas plus de lieu de se fâcher contre luy, qu'une laide Personne en a de s'emporter contre son Miroir, parce qu'elle s'y voit laide. Ainsi peignant un Miroir, je composerois une Devise à laquelle je donneroïis pour ame ces mots Latins, *Verum non offendit*, & les Vers qui suivent conviendroient également à l'A-

mant & au Miroir.

*Est-ce offencer, qu'estre fidelle
A marquer ce que je reçois ?
Vne Personne se voit telle
Qu'elle se montre devant moy.*

DE LA SALLE,
Sr de Lestang.

J'ay enfin recouvré une Copie du Voyage de Munic que vous m'avez demandé. Cette Piece est d'un illustre Abbé, que la beauté de son esprit, & la place qu'il tient dans l'Academie Françoise, rendent celebre. Il accompagna Mr le Duc de Créqui quand il fut envoyé en Baviere, pour le Mariage de Monseigneur le Dauphin; & c'est la description de son Voyage, qu'il fait d'une maniere aussi galante que spirituelle.

LE VOYAGE DE MUNICH, A MONSIEUR ***

L'Arrive tout presentement,
Plus croié, plus moëillé que l'on ne
F iiiij

Sçauroit dire,
Et pour ne pas perdre un moment,
Je me suis mis à vous écrire
Ces Vers que j'ay fais au galop,
Comme assurément à les lire
Vous ne le connoistrez que trop;
Si pourtant j'ose me promettre
Que vostre Employ si grand & si labo-
rieux,
Puisse seulement vous permettre
D'y jeter en passant les yeux.



Nous aurions d'abord fort à l'aise,
Chacun dans une bonne Chaise,
Vn Duc splendide à qui le Roy,
Par un choix remply de prudenc
A donné l'éclatant & glorieux Em-
ploy
D'amener la Princesse en France;
Vn marquis jeune, brave, & sage par
avance.
Vn Abbé fort peu riche, & cet Abbé,
c'est moy;
Mais dès la troisième journée,
Des trois Chaises il ne resta
Que la Chaise au Duc destinée;
Tout le reste à cheval monta,
Et cōme pour presser le Royal Hymenée

Chaque instant sembloit une année,
Nuit & jour sans relâche on court, on
tota.



L'Epreuve estoit pour moy nouvelle,
Je n'estois point fort exercé:
Cependant soit ardeur de zele,
Soit aussi vigueur naturelle,
Je ne me sens point harassé,
De la Course continuelle,
Et tout jusqu'à présent s'est assez bien
passé,

Sinon que ma Bote a percé,
Malgré la promesse infidelle
Du Savoyard qui m'a chaussé,
Et qu'àuprès de Nancy, j'eus le costé
froissé;

Car du reste, grace à ma Selle,
Grace au Chamais, à la Chandelle,
Je ne suis point ailleurs blessé.



Jusqu'icy la gresle & la pluye
Nous ont toujours accompagnez.
Chose qui d'ordinaire ennuye
Les Courriers plus déterminez;
Et s'il faut que le temps s'effuye,
Nous aurons le chagrin d'avoir le vent
au nez.



En tous lieux sur nostre passage,
 Ce sont des débordemens d'eau
 Qu'il faut traverser presque à nage.
 Chaque Fleuve, chaque Ruisseau,
 A par tout franchy son rivage;
 Il falloit pour nostre Voyage,
 Au lieu de Chevaux, un Bateau.



Jusques aux sangles dans la crote
 Voila que maintenant je trote
 Sur un Cheval qui va boitant.
 Toute la Troupe suit, & marque ses
 allures

Par de larges éclaboussures
 Qu'elles fait jaillir en trotant
 Sur les Hommes, sur les Montures;
 J'en viens d'emplir en cet instant
 Le Postillon de Luneville,
 Qui va devant moy barbotant:
 Un Homme qui sait à la file
 Vient de m'en faire tout autant



Mais le chemin devient moins sale,
 En approchant du Village, où
 La pauvre Noblesse d'Anjou
 Fut une nuit troussée en male

Par

Par une Troupe Imperiale.
 L'Allemagne a fort étalé
 Le merite de cette Aubade,
 Par tout elle en a fait parade,
 Comme d'un succès signalé;
 Et ce que je trouvé de pire,
 En France mesme on a raillé.
 De l'Arriereban dépoüillé:
 Mais apres tout, que peut-on dire
 De cet Enlevement dont on a tant parlé,
 Sinon que la Troupe ennemie
 N'estoit pas beaucoup endormie,
 Et que l'Arriereban n'estoit guere
 éveillé?



Mais voila que mon Cheval rentre
 Dans les crotes jusques au ventre;
 Je crains qu'il n'enfonce sous moy,
 J'en suis dehors, je voy les Rochers de
 Saverne,
 On y montre encor la Caverne.
 On s'assit autrefois le Rival d'un Grand
 Roy,
 Charles, qui triompha de François sous
 Pavie,
 On le Sort nous traita si mal,
 Mais qui malgré la gloire & l'éclat de
 sa vie, De

132 *Extraordinaire*

*De tant de fortune suivie ,
Enst esté pour LOVIS un trop foible
Rival.*

*Passons viste vers Argentine ,
Strasbourg , vulgairement parlant ;
Mon Cheval est rétif & lent ,
O l'impertinente Machine !*

*Piquons , la Porte y ferme avant la fin
du jour.*

Courage , j'apperçoy la Tour

Par les Soldats tant désirée :

*Ils y prétendoient faire une bonne curée
Dés le moindre ordre de la Cour.*

*Combien d'entr'eux la nuit l'on en songe
pillée ?*

*Mais pendant que tous chargez d'or ;
Et courbez sous le faix ils s'en char-
geoient encor ,*

*Leur paupiere s'est dessillée ,
Et d'un coup de Tambour la Brigade
éveillée*

*A malheureusement perdu tout son
trésor.*



*Nous voicy dans la Ville, elle est belle ,
elle est grande ,*

Elle paroist riche & marchande.

10

*Je suis fort satisfait de tout ce que j'y
voy :*

*Il n'y manque rien qu'une chose ,
C'est la Protection du Roy ,
Que je luy souhaite , & pour cause ;
Elle ne craindrait plus alors
Qu'on vinst brûler son Pont, qu'on vinst
raser ses Forts ;
Son Peuple farouche , indocile ,
Et qui n'a ny bride, ny mors ,
En deviendrait plus doux , plus sage ,
& plus tranquille ,
Et ce seroit enfin le salut de la Ville
Pour le dedans , & le dehors.*



*Mais le voila ce Pont que la Guerre
derniere
A rendu si fameux d'un & d'autre
costé,
S'il se fust maintenu dans la Neu-
tralité ;
Chaque piece en seroit plus saine &
plus entiere ;
Mais pour avoir esté moins François
qu'Allemand,
Il est encor tout noir & presque tout
fumant.*

Des

134 *Extraordinaire*

*Des feux d'une juste vengeance ;
Les Forts ne sont pas mieux traitez ;
Le Marquis me fait voir qu'ils sont tous
deux restez*

Sans Paillissade & sans Défence.



*J'observe cependant qu'à l'aspect de ces
lieux*

Il jouit en secret du noble témoignage

Que tout y rend à son courage ,

Et que d'un air victorieux ,

*Et comme s'il falloit à travers le car-
nage*

De nouveau s'y faire passage ,

Il les mesure encor des yeux ,

*Quel fut le Maréchal , & quel devoit-il
estre ,*

Quand il le vit s'en rendre Maistre

Après un Assant furieux ?

Que sa joye alors fut extreme ,

Et qu'en cet Exploit glorieux

Il se reconnut bien luy-mesme ,

*Et qu'il reconnut bien le sang de ses
Ayeux !*



Mais adieu le Rhin , je vous laisse ,

Je vais courir comme un perdu ,

Car

Car le Duc n'a repos ny cesse ,
Qu'il ne soit à Munic rendu.
Allons Postillon , promptement ,
Voilà déjà que le jour baisse ;
Il faut bien marcher autrement ,
Pour estre à la couchée avant qu'il dis-
paroisse .


Mais l'enroué Cornei , dont tout l'air
retentit ,
D'un ton aigre nous avertit
Que nous sommes proche du giste.
Descendons ; Est-ce là le lieu qu'on nous
a dit ?
Quel Logis ! quel Giste maudit !
Falloit-il donc aller si viste ,
Pour ne trouver ny Feu , ny Pain , ny
Vin , ny Lit .


Pour comble un Poisle où l'on respire
Vne mole & fade vapeur ,
Qui fait presque faillir le cœur ,
Est l'endroit où l'on se retire ,
Et de nos maux pourtant ce n'est pas là
le pire :
Le pire est , ou qu'il faut dormir sur le
plancher .

Chose

136 Extraordinaire

Chose d'ordinaire un peu dure ,
 On se résoudre à se jucher
 Sur un Lit que je voy , dont la seule
 figure
 Me détermine presque à ne me point
 coucher ?

La chose toutefois n'est pas encor bien
 sûre ,

Et pour ne me rien reprocher ,
 Je croy qu'elle merite avant que de
 conclure ,

Deliberation plus meûre.
 Cependant je m'en vais tâche
 De décrire ce Lit avec sa Garniture.



Muse, que ny ma Coste où j'ay souffert
 fracture

Par une bizarre avanture ,
 Ny les mauvais chemins dont encor je
 murmure ,

De mes pas n'ont pû detacher ,
 Vous qui m'inspirez de toucher
 Vn dessein de cette nature ,
 Secourez-moy dans la peinture
 Que j'entreprends d'en ébaucher.



Il est fait en forme d'Armoire ,

Et

Et l'en y monte par degrez.

Des Rideaux, vous m'excuserez,

Ces sortes de Lits-là font gloire

De n'en estre jamais parez.

L'ambitieux Chevet jusques au Ciel
s'eleve,

P'entens jusques au Ciel du Lit,

Et de la Couche large & brève

Tient la moitié sans contredit :

Vne Coüete de Lit vers le milieu renflée,

Mais plate & mince vers le pied,

Avec une autre Coüete encore plus gon-
flée,

En occupe l'autre moitié.

Voulez-vous vous coucher, c'est entre
ces deux Coüetes

Où vous trouvez deux Draps grands
comme deux Servietes,

Qu'il faut tout vis s'ensevelir.

Romains, vainqueurs de l'Allema-
gne,

Et vous, illustre Charlemagne,

Que vous l'avez seu mal polir !

Au lieu de tant de Loix de toutes les
natures,

Dont on nous a veu la remplir,

C'estoit des Draps, des Couvertures,

C'estoit

138 Extraordinaire
C'estoit des Matelats qu'il falloit éta-
blir.



Mais déjà le sommeil commence de sur-
prendre
De mes sens assoupis la force & la
vertu ,

Sans que je m'en puisse défendre :
Jettons nous sur ce Lit tout boté , tout
vestu ,

C'est le meilleur party que je croy qu'on
peut prendre ,

Voilà que je m'endors , bonsoir ,
Je m'en vais pour un temps ne rien du
tout entendre ,

Ne dire mot , & ne rien voir.



Je viens de m'éveiller , & je sens à ma
teste

Que je n'ay pas dormy trop mal ;
Levons-nous promptement , le Duc est
matinal ,

Et je voy que sa Chaise est déjà toute
preste ,

Il descend , viste mon Cheval.

Comment : c'est un Cravate , & le Follet
le panse ,

Si

*Sil'on s'en rapporte à ses crins
Qui pendent presque à terre , & sont
meslez & fins ;
Je laisse toutefois à chacun sa croyance
Sur le pansement des Lutins.
Le bon c'est qu'il a l'air de faire dili-
gence ;
Eprouvons si l'effet répond à l'appa-
rence ;
Et faisons-luy du pied devorer les che-
mins.*



*Déjà d'une course legere
Nous avons passé les Etats
Que le Nekre enrichit de ses Vins déli-
cats ,
Et le Prince en passant nous a fait bonne
chere ,
Ce qu'aucun autre encor n'auroit pris
soin de faire ;
Déjà nous avons vu le Danube incon-
stant ,
Qui tantost Catholique , & tantost
Protestant ,
Sert Rome & Luther de son onde ,
Et qui comptant apres pour rien
Le Romain , le Lutherien ,*

Finis

140 *Extraordinaire*
Finit sa course vagabonde
Par n'estre pas mesme Chrestien.
Rarement à courir le Monde
On devient plus Homme de bien.



Je decouvre une grande Ville ,
Fameuse par l'Autheur de sa Fondation,
Mais plus fameuse encor par la Con-
fession

De l'an cinq cens & trente , & mille.
C'est Ausbourg , les Dehors m'en pa-
roissent tres-beaux ;



Je la trouve au dedans magnifique &
superbe ,

Par ses Bastimens , par ses Eaux ,
Mais dans les Carrefours on y voit croî-
tre l'herbe ;

Autrefois , à ce que j'entens .

Elle n'avoit pas cette tare.

Le peuple y paroissoit moins rare ;

On y rencontroit tant de Gens ,

Qu'il falloit toujours dire gare ;

Mais les guerres des derniers temps,
Dont il reste en ses Murs des témoins
éclatans ,

Et la Poste affreuse & barbare ,

Done

Dont aucun remede ne pare ,
 Ont éclaircy ses Habitans ,
 Qui peu sujets aux Loix de la Mode
 bizarre ,
 N'ont que celle qui court depuis quatre
 cens ans.



Mais nous voicy bientôt au bout de no-
 stre Course ,
 Et Munie le sujet des sôûpirs du Dan-
 phin.

Munie de tous ses maux la source & la
 ressource ,

Munie se laisse voir enfin ,
 Que j'auray tantost de matiere
 De vous entretenir de la Cour de Ba-
 viere!

Que j'auray dequoy raconter ,
 Quand j'auray veu l'auguste & char-
 mante Princesse ,

Dont les graces, l'esprit, la bonté, la
 sagesse ,

Ne se peuvent assez vanter !
 Mais à peine j'arrive, & déjà l'on m'en-
 gage

Arefaire un autre Voyage ;
 On me charge d'aller porter

*La nouvelle du Mariage ,
Dont par les soins du Duc & du Mi-
nistre sage ,*

L'heureux jour vient de s'arrester.

Jobeïs sans beaucoup de peine ,

Quoy qu'à ne rien dissimuler ,

Ma coste ne soit pas fort saine ;

Mais le temps se perd à parler ,

Voila les Chevaux qu'on amene ,

Il faut courir , il faut voler.

*Il me reste encor à vous faire voir
deux Places publiques de Madrid , afin
que vous connoissiez toutes les beaute.
de cette Ville. Je vous ay déjà marqu
qu'elles sont toutes ornées de Fontaines
avec des Statuës , & c'est ce qu'on voit
particulierement dans celle que l'on ap-
pelle de San Domingo. Vous la tron-
verez gravée dans cette Planche , &
c'est à vos yeux à vous expliquer le
reste.*

*Le Philosophe Inconnu de Contan-
ces a fait le Traité qui suit. Il est sui
une matiere qui doit plaire aux Cu-
rieux.-*

DES

DES ESPRITS
FOLETS.

LEs Anciens ont crû que les Esprits, qu'ils appellent Demons ou Genies, estoient des Demy-Dieux, qui participoient de la nature des Dieux & des Hommes. *Ils sont*, dit Apulée, *immortels comme les Dieux, & sujets à la pitié & à la colere comme nous; ils se laissent toucher par les prieres, par les présens, & par les honneurs; ils sont sensibles aux injures & aux mépris, &c.* Toute leur occupation n'est que d'entretenir le commerce entre les Dieux & les Hommes, & de prendre soin des choses d'icy-bas. Chaque Nation, chaque Famille a son Esprit ou son Genie, qui la gouverne; & chaque Homme en particulier a le sien, qui le guide & qui veille sur sa conduite.

Tous les Peuples avoient beaucoup de respect pour ces Esprits. Ils les adoroient comme les Dieux, ils leur éle-
voient

voient des Autels ; ils leur offroient des Sacrifices , ils conservoient leurs Images avec tout le soin & la veneration possible ; ils negligeoient même toutes choses pour les sauver, quand le malheur de la guerre les chassoit de leur País. Enée aima mieux abandonner ce qu'il avoit de plus cher & de plus précieux , que de laisser ses Dieux domestiques à ses Ennemis.

Les Romains ne les reveroient pas moins que les autres Peuples. Ils n'assiégeoient point de Villes , que leurs Prestres n'eussent évoqué le Genie , ou le Dieu tutelaire du País , auquel ils promettoient, pour l'avoir favorable, de lui rendre à Rome le même culte & les mêmes honneurs qu'il recevoit chez lui. Ils firent aussi publier un Édit, par lequel ils imposèrent de très-rigoureuses peines à ceux qui blasphemeroient contre leurs Genies ; & l'Empereur Caligula en fit punir publiquement quelques-uns qui les avoient maudits.

Toutes les Nations avoient tant de confiance en leurs Genies, qu'elles n'entreprenoient jamais la moindre chose, sans

sans les avoir consultez auparavant. Si elles reüssissent dans quelque entreprise , elles leur en attribuoient aussitost la cause. Les Atheniens se crurent obligez du gain de la fameuse Bataille de Marathon à Pan, qui avoit promis à Parthenius de les secourir contre les Perses ; les Romains , à Castor & à Pollux, de la Victoire qu'Aulus Posthumius remporta pres le Lac de Rege, sur Manlius Octavius. Les Eléens se vantoient d'avoir défait les Peuples d'Arcadie à la faveur du Génie Sozopolis , qui avoit paru en forme de Serpent à la teste de leurs Troupes. Les Bulgares attribuoient aussi la Défaite des Romains aux Génies de leur Pais , qui les avoient favorisez dans le combat.

Ceux de Sarmatie ont encor à présent la mesme vénération pour les Esprits , que les Anciens avoient pour leurs Pénates. Comme ils croient qu'ils demeurent dans les lieux les plus retirez de leurs Maisons , ils y portent ce qu'ils ont de plus exquis , & ils se persuadent qu'ils les comblent de bon-

L. de Juillet 1680.

G

heur & de prospérité, quand ils les respectent & les honorent.

Il y a eu des Philosophes, qui se sont imaginez que les Esprits n'estoient que les ames des Morts, qui estant une fois séparées de leurs corps, erroient incessamment sur la terre, & nous paroïssent tantost d'une maniere, & tantost d'une autre; que les ames des Héros se rendoient officieuses aupres de leurs Parens, de leurs Amis, & des Gens de bien; mais que celles des Méchans persécutoient les Hommes apres leur mort, comme ils avoient fait pendant leur vie.

Ce sentiment n'est pas tout-à-fait éloigné de la vray-semblance. On voit ordinairement des Spectres aupres des Tombeaux, dans les Cimetieres, dans les Lieux où il y a des Cadavres, & dans ceux où l'on a tué quelques Personnes. Il y a peu de Gens qui ne sçachent ce qui arriva dans Athenes au Philosophe Athénodore. Ce Philosophe y estant un jour, entendit parler d'une Maison que l'on avoit abandonnée, parce qu'il y revenoit des Esprits.

Ca

Ce recit luy fit naistre l'envie d'y coucher, mais il n'y fut pas longtemps sans ouïr un grand bruit de fers & de chaînes que traînoit un Homme pâle & tout décharné , qui luy fit signe plusieurs fois d'approcher de luy. Athénodore ne s'épouvanta point de ce Spectre. Il le suivit hardiment jusques dans la Cour, où il disparut. Il marqua aussitost le lieu avec quelques feüilles qu'il ramassa, & avertit le lendemain les Magistrats de la Ville de ce qui s'estoit passé , leur donnant avis de faire fouir à l'endroit où le Spectre s'estoit évanouïy. On y trouva des os d'un Cadavre. On les fit enterrer aux dépens du Public , & l'on n'entendit depuis ce temps-là aucun bruit dans la Maison.

Il arrive souvent la mesme chose dans les lieux où l'on a tué quelques Personnes. Suétone dit qu'après la mort de l'Empereur Caligula , on ouït tant de bruit dans le lieu où il avoit été tué, que l'on n'osa plus y demeurer. On a longtêps entendu un grand bruit d'Armes & de Combatans dans les Champs de Pharsale , depuis la défaite de Pom-

pée. On n'en ouït pas moins dans la Campagne de Marathon apres la déroute des Perſes.

Je ne puis paſſer ſous ſilence une Hiſtoire qui nous eſt rapportée par Guillaume de Neubrige. Vn Paiſan d'un Village voiſin des Eaux de Vips, allant un ſoir d'un temps calme & ſerein chez un de ſes Amis, entendit en paſſant aupres d'un Tombeau, un Concert de différentes voix. Le Paiſan ſurpris de cette harmonie , ſ'approcha du Tombeau, & en ayant trouvé la Porte ouverte , il eut la curioſité de regarder dedans. Il vit une grande Salle éclairée de quantité de Flambeaux, au milieu de laquelle eſtoit une Table bien couverte, entourée d'Hommes & de Femmes qui ſe réjoüiſſoient. Vn de ceux qui ſervoient à table l'ayant aperçeu , luy préſenta une Coupe remplie d'une Liqueur tres-claire. Le Paiſan la prit, & ayant renverſé la Liqueur , ſ'enfuit avec la Coupe au premier Village. Cette Coupe eſtoit d'une matiere que l'on n'a jamais ſçeu connoiſtre. La figure en eſtoit extraordinaire , & la couleur n'a-
voit

voit rien de cōmun avec celles que nous voyons. Elle fut présentée à Henry le Vieux, Roy d'Angleterre, qui l'envoya au Roy d'Ecosse, dans le Trésor duquel elle a esté gardée avec beaucoup de soin , jusqu'à ce que Guillaime Roy d'Ecosse en fit présent à Henry I.I.

Il y a une Montagne en Irlande , au pied de laquelle on rencontre souvent, au raport de Paul Zélande , des Hommes morts, qui paroissent vivans à ceux qui en approchent. Ils leur parlent mesme , & leur révelent beaucoup de choses des Pais éloignez ; & si on leur dit de retourner chez eux, ils répondent en gémissant qu'ils ne le peuvent, qu'il faut qu'ils aillent au Mont Hecla , & disparoissent aussi-tost.

Nous lisons dans quelques Auteurs , qu'un nommé Estienne Hubener, de Trévuteneauv en Boheme , parut en plusieurs endroits de la Ville peu de jours apres sa mort, & qu'il embrassa quelques-uns de ses Amis qui le rencontrerent. On dit de Néron , qu'il fut tourmenté toute sa vie (par l'ame d'Agripine sa Mere , qu'il avoit fait

mourir. S. Augustin rapporte que Félix le Martyr se fit voir aux Habitans de Nole, lors que cette Ville estoit assiégée par les Barbares. En un mot, les Histoires sont toutes remplies d'exemples de Morts qui ont apparu à leurs Parens ou à leurs Amis.

On pourroit encor confirmer cette opinion par l'autorité de quelques Peres de l'Eglise, qui ont crû que les ames des Morts pouvoient sortir pour un temps du lieu où elles estoient; que celles des Damnez estoient souvent punies, où ils avoient commis leurs crimes, que c'estoit là leur Enfer & le lieu de leurs peines. Nous lisons mesme dans Manilius, que durant le Concile de Basle, quelques Docteurs qui devoient y assister, entendirent dans une Forest un Rossignol qui chantoit mélodieusement; qu'un de ces Docteurs surpris de la douceur de son chant, le conjura au nom de Dieu de luy dire qui il estoit, & que cet Oyseau luy répondit qu'il estoit une ame damnée, qui devoit rester dans ce lieu-là jusqu'au jour du Jugement.

Il y a des Auteurs qui ont prétendu que les Esprits estoient des Créatures matérielles , composées de la substance la plus pure des Elemens , que plus cette matiere estoit subtile, plus ils avoient de pouvoir & d'action. Ces Auteurs en distinguent de deux sortes, de superieurs, & d'inférieurs. Les supérieurs sont ou celestes , ou aériens; les inférieurs sont ou aquatiques, ou terrestres. Les Esprits celestes , que l'on appelle Ignéens , ou Salamandres, résident entre le Ciel des Etoiles & le concave de la Lune ; comme ils sont composez du plus pur des Elemens, ils ont plus de connoissance que les autres ; ils sçavent tout ce qui se passe dans l'Univers ; ils observent jusqu'aux moindres changemens qui y arrivent. Les Esprits aériens occupent ce grand espace , qui est depuis le concave de la Lune jusqu'à la superficie du Globe inférieur. Ils possèdent les Arts & les Sciences dans un état parfait. Les Esprits aquatiques , que l'on nomme autrement Fées , Nymphes , Sybilles blanches , demeurent dans les eaux;

ils prédissent la bonne ou méchante Fortune; ils se disent les maîtres de la Parque & du Destin. Ce fut un de ces Esprits, qui au raport de Pline le jeune , prédit en Afrique à Cuttius Rufus, qu'il retourneroit bientôt à Rome, où il recevroit de grands honneurs , qu'on le choisiroit pour estre Gouverneur d'Afrique , & qu'il mourroit dans cet employ. Ce furent aussi des Nymphes, qui firent present à Hotere Roy de Suede d'une Ceinture fatale , de laquelle il n'avoit qu'à se ceindre pour vaincre ses Ennemis. Les Esprits terrestres habitent les Forests, les Plaines, les Vallons, les Montagnes , les Cavernes , & les lieux souterrains. On leur donne différens noms , selon la diversité des lieux où ils se trouvent. On appelle Farfadels, ou Esprits familiers , ceux qui habitent avec les Hommes ; Satyres, ou Sylvains, ceux qui errent dans les Vallons, dans les Forests , & dans les Montagnes ; Alastores , ceux qui sont dans la Campagne & dans les Chemins; Gnomes, Sylphes, Nains, ceux qui demeurent dans les Mines & dans les autres lieux

lieux ſouſterrains. Ces Eſprits ſont gardiens des Tréſors & des Richèſſes.

Les Eſprits celeſtes & les aériens, ſe communiquent rarement aux Hommes; mais les aquatiques & les terreſtres ont beaucoup de commerce avec eux. Il y a même quelques Familles conſidérables en France, qui ſe vantent d'en eſtre ſorties, & qui portent des Fées à leurs Armes, comme celle de Luſignan en Poitou, & celle d'Argouges en Normandie. Les Princes de la Famille des Jagellons en Pologne, ſe diſent auſſi deſcendus d'un de ces Eſprits. Quelques Auteurs prétendent que les Huns ſont iſſus des Satyres, qui engroſſirent les Femmes débauchées de l'Armée de Filimer Roy des Goths, qui les avoit fait conduire quelque temps auparavant dans un Deſert, où elles eſtoient éloignées des Hommes. On dit la même choſe des Pégusiens & des Scianites, dont les Meres avoient eu affaire avec quelques Folets.

Il en eſt de ces Eſprits à peu près comme des Hommes; il y en a de bons, d'honneſtes, de bienfaiſans, d'enjoiez,

de divertissans; il y en a de chagrins, de méchans, de cruels, &c.

Les bons aiment les Hommes; ils se plaisent à leur faire du bien; ils les secourent dans leurs besoins; ils les consolent dans leurs afflictions; ils les aident de leurs conseils; ils détournent les malheurs qui les menacēt, &c. Tel étoit le Génie de Socrate, l'Aigle de Pithagore, la Nymphe Egérie de Numa Pompilius. Tel estoit aussi le Génie de Constantin le Grand, que cet Empereur nommoit l'Auteur de son salut, & qu'il disoit avoir toujours consulté dans les affaires les plus importantes de l'Empire. Govare Roy de Norvegue fut averty par son Génie, que l'on conspiroit contre luy en Saffovie. Apollonius fut enlevé des mains d'une Troupe de Soldats qui l'avoient arresté par l'ordre de l'Empereur Domitian. Aristide fut transporté de Smirne au Mont Atys, lors que cette Ville fut renversée par un tremblement de terre. L'Empereur Trajan eust esté accablé sous les ruines d'Antioche, sans son Génie, qui l'en fit sortir. Et le Poëte Simonides n'eust jamais évité

évitée celles de la Maison de Scopas, chez lequel il estoit à souper, s'il n'eust esté averty par deux jeunes Hommes qui le demandoient avec instance, & qui disparurent aussitost qu'il en fut dehors.

Olaüs Archevesque d'Vpsal, rapporte dans son Histoire des Païs Septentrionaux, que l'on y rencontre souvent des Esprits en forme d'Hommes, qu'ils conversent familièrement avec les Habitans, qu'ils s'engagent à leur service, & travaillent avec eux dans les Mines. Il adjoute qu'il y a beaucoup de Folets en Irlande, qui prennent la figure des Gens du Païs, & trompent leurs Parens & leurs Amis sous cette fausse apparence. Nous lisons une semblable Histoire dâ. Hérodote, d'un de ces Esprits qui apparut à Proconese sous la forme du Poëte Aristée, & qui étant entré dans la Boutique d'un Foulon, feignit de se trouver mal, & de rendre l'esprit. Le Foulon courut promptement avertir les Parens d'Aristée de sa mort subite; & le bruit s'en étant répandu dans la Ville, les Proconésiens y accoururent de

de toutes parts , mais ils ne trouverent ny le Folet, ny le Corps d'Aristée. Vn Homme qui arrivoit par hazard de Cyfique , les assura qu'il avoit laissé le Poète aupres de cette Place, & qu'il estoit encor dans la Propontide. Ce Folet a paru en diférens lieux sous la mesme figure. Munster rapporte dans sa Cosmographie Vniverselle, qu'en un Desert aupres de Tangut , ces Esprits font souvent retentir l'air d'une douce harmonie de divers Instrumens, qu'ils appellent les Passans par leur nom, les détournent quelquefois de leur chemin, & se moquent d'eux en suite.

Les méchans Esprits ne sont pas moins Ennemis des Hommes , que les bons leur sont favorables. Aux Terres nouvellement découvertes, on en trouve en plein midy dans la Campagne & dans les Villes , qui arrestent les Passans, les maltraitent, & leur ordonnent ou défendent de faire certaines choses. Ceux qui ont voyagé sur Mer , en disent autant du Pais des Cannibales. On en voit aussi pendant la moisson dans la Russie orientale , qui se promenant
dans

dans la Campagne en habit de Veuves, qui obligent les Païsans de se prosterner devant elles, & leur rompent les bras & les jambes, quand ils ne sont pas assez tost à leurs pieds. On peut lire beaucoup d'autres exemples dans Diodore, dans Munster, & dans Agricola.

Ceux qui ont crû que les Esprits estoient des Creatures maternelles, les ont assujétis à la mort comme les Hommes. Ils se fondoient peut-estre sur l'Histoire que Plutarque rapporte de la mort du Grand Pan. Il dit qu'un Navire partant de Grece pour l'Italie, sous la conduite d'un nommé Tamus, cingla le soir vers les Isles Echinades, & que le vent s'estant un peu abaissé, il flota doucement jusqu'à Paxos, d'où on entendit sortir une Voix qui appelloit Tamus, laquelle redoublant jusqu'à trois fois, Tamus s'approcha de Paxos, & la Voix luy commanda d'annoncer la mort du Grand Pan aussitost qu'il seroit arrivé à Palodes. Tamus executa ce que la Voix luy avoit ordonné, & cria du haut de la Poupe en bas, que le
Grand

Grand Pan estoit mort. On ouït dans ce moment des cris & des gemissemens pitoyables, qui ne surprirent pas moins ceux qui estoient dans le Vaisseau, que la Voix les avoit estonnez auparavant.

Nous lisons encor dans la Vie de S. Paul Hermite, qu'un Satyre apparut un jour à S. Antoine, & que luy ayant présenté une branche de Dattes pour marque d'amitié, ce Saint luy demanda qu'il estoit. Le Satyre répondit, qu'il estoit mortel, & un de ces Habitans des Forests que l'on adoroit autrefois pour des Dieux. Il adjôûta, qu'il estoit député de sa Troupe, pour le prier d'implorer pour eux la misericorde du Dieu commun des Hommes, & qu'ils avoient appris qu'il estoit venu pour sauver le monde.

Cardan dit aussi que les Esprits qui apparurent à son Pere, luy firent connoître qu'ils naissoient, & qu'ils mourroient comme nous, mais que leur vie estoit beaucoup plus longue & plus heureuse que la nostre.

L'opinion la plus commune veut
que

que les Esprits soient des Démon's ou des Diab'es , qui apres leur chute sont restez dans l'air, dans les eaux, & sur la terre. Comme elle est appuyée de l'Ecriture Sainte & des Peres de l'Eglise, on doit y ajoûter plus de foy qu'aux autres. Elle est d'ailleurs la moins embarrassante, & la plus aisée à comprendre.

Les Histoires que j'ay rapportées sont trop authentiques, pour douter qu'il y ait des Esprits Folets. Elles sont mesme confirmées par plusieurs Arrests des Cours Souveraines, qu'elles ont rendus en faveur de quelques Locataires qui se trouvoiét incommodez de ces Esprits.

Je vous envoie ce que j'ay reçu d'Explications en Vers sur les deux Enigmes proposées dans ma Lettre de Juillet. La premiere comprend aussi celle de Bellerophon, faite sur le Navire, qui n'estoit plus son vray Mot.

II.

A Trois mots je me veux réduire,
Pour les Enigmes de ce mois.

Le

*Le Haussécol, le Temps, & le Navire,
Les font si bien comprendre toutes trois,
Que je crois avoir fait un choix
Où tout le monde doit souscrire.*

LA BLONDINE GUERINE.

I I.

M*ercure, en vérité, vous n'êtes pas
trop sage,
Force m'est de vous l'avouer.*

*D'où vient un Haussécol ? quel nouveau
personnage*

*Allez-vous donc encores jouër ?
Que diront vos Censeurs de tout ce ba-
dinage ?*

*Mercuré, en vérité, vous n'êtes pas trop
sage.*

**DEON, Avocat en Parlement,
de Ravieres.**

I I I.

S*i nous pleurons des biens une perte
commune,*

*Que ne ferons-nous point pour la perte
des ans ?*

Un

du Mercure Galant. 161

*Un Prince , un Grand Seigneur , peut
rendre la fortune,*

*Mais aucun Potentat ne peut rendre le
Temps.*

*APPARS, Receveur du Tabac
à la Rochelle.*

IV.

L'*Enigme de ce Mois regarde les
Guerriers,*

*Sans avoir pour sujet ny Palmes , ny
Lauriers.*

*Tout Homme à Hauffecol , Lieutenans,
Capitaines,*

*Ne peut à l'expliquer trouver beaucoup
de peine.*

DE LA COULDRÉ, de Caën

V.

P*Hilis , quand vous entrez en la fleur
de vos ans ,*

*Lisez , je vous le dis , l'Enigme du
Mercure ;*

Pour vous elle n'est pas obscure,

Et vous en trouverez le sens.

S'il

*S'il est pour les plaisirs que permet la
Nature,*

Un Hyver ainsi qu'un Printemps,

C'est par là, Philis je te jure,

*Qu'elle vous doit apprendre à ménager
le Temps.*

RAVIT, de Roüen.

VI.

M*ercure, estes-vous fou,
Au milieu de la Paix, de nous parler de
Guerre ?*

*Il ne faut plus s'armer que du Pot & du
Verre,*

Au lieu de Haussécou.

BELL. le jeune, Avocat à Falaise.

VII.

V*ostre seconde Enigme un peu trop
mal-aisée,*

Ne se peut emporter d'emblée ;

Mais si vous m'y laissez resuer,

*Mercurc, avec le Temps, je pourray la
trouver.*

MICONET, Avocat à Châlons
sur Saône.

VIII.

VIII.

R O N D E A U.

T*u pers le Temps, Galant Mercure,
Ne donnes plus, je t'en conjure,
Tes Enigmes à deviner ;
Je suis si las de ruminer,
Que c'est me mettre à la torture.*



*Il faut dans cette conjoncture,
Chacun consultant sa nature,
Sur ses forces s'examiner,
Tu pers le Temps.*



*J'aimerois mieux, je te l'assure,
Courir des Combats l'avanture ;
Peut-estre y pourrois-je gagner
Un Haussécol de fin acier,
Aux dépens de quelque blessure ;
Tu pers le Temps.*

MICHEL le jeune, de Meaux,

IX.

J*e me plains de ta teste, agreable
Mercure,*

Tes

164 *Extraordinaire*

*Tes Enigmes m'y font tout le mal que
j'y sens.*

*Je n'en veux plus faire lecture,
Ou de ton Haussécol fay-moy quelque
parure
Qui puisse réveiller mes sens.*

*D E G L O S , Hidrographe
à Honfleur.*

X.

A *Greable & Galant Mercure,
Dont le zele ardent nous procure
Chaque Mois nouveau passe temps ,
Mais passetemps scientifique,
Voulez-vous que je vous explique
L'Enigme ? donnez-moy du Temps.*

*L. BOUCHET, ancien Curé
de Nogent le Roy.*

XI.

Q *Uand je vous dis que l'Enigme
premiere
Enferme un Haussécol dans son plus
juste sens,*

N'y

de Mercure Galant. 165

*N'y contredisez point d'une mine si fiere,
Vous l'avouerez je gage, avec le Temps.*

*FORMENTIN & CAUDRON,
d'Abbeville.*

XII.

U*N simple Haussacol, regen du Grand
LOUIS,*

*Tire, malgré le Temps, qui reduit tout
en poudre,*

*Un Soldat de neant, le garde de la Foudre,
Et le pousse sans crainte à des Faits
inouïs.*

*Le Bon Clerc de Châlons
sur Saône.*

XIII.

C*E n'est pas sans raison que l'An-
theur du Mercure*

joint le Haussacol au Temps,

*Puis qu'en France aujourd'huy c'est le
temps qui procure*

Ces manieres de présens.

*Le Cavalier Amy des deux aimables
Compagnes de Pithiviers.*

Mon

Monsieur Gardien , qui a l'esprit universel , a adjouté aux galantes Réponses que vous allez voir , un tres-beau Discours sur l'Harmonie.



SVR LES QUESTIONS
DE L'EXTRAORDINAIRE
DU MERCURE
d'Avril 1680.

SVR LA PREMIERE.

JE ne croy pas qu'il soit besoin d'aller à l'Oracle pour avoir la resolution d'une Question si peu difficile ; & puis qu'il est constant que le plus grand bien qu'une Maistresse puisse faire à son Amant, est de luy correspondre , il s'ensuit necessairement que le plus grand chagrin qu'elle luy puisse donner , est de n'avoir pour luy que du mépris. Quand on est aimé, cette grace peut faire esperer toutes les autres; mais quand on est méprisé , il ny a rien à faire qu'à se desesperer, ou à pester, ou à

à se plaindre, ou à prendre patience, ou à changer. Le premier n'est plus à la mode ; le second est contre la bien-séance, le troisième est déplaisant, le quatrième est ennuyeux ; & le dernier seul est agreable ; ou si vous voulez, le premier fait du mal, le second ne fait point de bien, le troisième ne fait ny grand bien ny grand mal, le quatrième à force du mal fait du bien, mais le dernier fait grand bien tout d'un coup. Voulez-vous diversifier encore ? Le premier est d'un fou ; le second, d'un emporté ; le troisième, d'un foible ; le quatrième, d'un prude ; & le dernier, d'un galant Homme.

SUR LA SECONDE.

Cette Question n'est pas de la nature de celles qui comme la precedente se peuvent juger, comme l'on dit, sur l'étiquete du Sac, sans distinction, & sans grande crainte de mal juger. Il y a, si je ne me trompe, de certains plaisirs dont le souvenir ne donne que de la joye ; il y en a d'autres dont la memoire

memoire ne cause que de la tristesse ; & il y en a d'autres encore auxquels on ne peut penser sans un melange de tristesse & de joye. Le sage Vieillard qui se sera fait raison sur la necessité des changemens que chaque âge apporte ; & l'Officier d'Epée ou de Robe qui aura quitte volontairement apres de longs services , ne seront point chagrins lors que leur memoire ou celle d'autrui , leur rappellera les plaisirs de leur jeunesse ou de leurs fonctions passées , & mesme ils en seront encore quelque peu chatoüillez. L'Ambitieux & l'Avare ne pourront jamais se consoler de ne joüir plus des contentemens qu'ils trouvoient dans la fortune ; & dans les richesses qu'ils auront perduës. L'Epoux, l'Amant , & l'Amy ne repasseront point en leur souvenir les delices goûtées avec les Objets de leur affection que la mort leur aura enlevez, sans renouveler la douleur d'une si grande perte ; mais en mesme temps, cette douleur sera accompagnée de beaucoup de consolation & de satisfaction d'avoir meritè & reçu de précieuses

tieuses marques d'amitié & de tendresse de ces Personnes si cheres. Quand il en sera question, imitons les premiers, fuyons le mauvais exemple des seconds, partageons-nous comme les derniers, & sur tout résignons-nous à la Providence, comme la Religion & la Raison nous y obligent.

SUR LA TROISIEME.

Celle-cy, à mon sens, n'est pas fort difficile, & toute la distinction qu'il y faut apporter ne roule que sur la solidité ou sur la foiblesse d'esprit de la Belle, sur son plus ou moins d'expérience, sur son plus ou moins de penchant & de premiere disposition pour l'Amant. Vne Sote, un Cœur tout neuf, une Femme déjà ébloüye de l'extérieur d'un Galant, pourront se laisser gagner aux termes passionnez ; mais une Personne sage, une Femme qui aura vu le monde, & celle qui ne sera point préoccupée, ne se rendront qu'aux soins & aux assiduez. Les grands mots, les empressemens, les soupîrs, les

Q. de Juillet 1680. H

larmes , tout cela ne compose souvent qu'un vain langage qui ne séduit que les plus simples ; mais les actions persévérantes & qui ne se démentent point ont toujours le droit , & ordinairement l'efficace de persuader les plus défiants. Ce Cavalier proteste & fait des grands sermens qu'il aime cette Dame ; donc elle le doit croire ; en bonne Logique d'amour , ce n'est pas un bon argument : mais ce Cavalier sert cette Dame depuis longtemps avec de grands soins & avec une constante fidélité ; donc elle a lieu d'estre persuadée qu'il l'aime ; l'argument est autant bon qu'il peut estre ; & pour estre reçu à en nier la conséquence , il faudroit la petite Fenestre que Mome souhaitoit à l'Homme à l'endroit du cœur.

SUR LA QUATRIEME.

VOicy une Question qui me semble purement Romanesque ; mais il est bon qu'il y en ait de toutes les sortes. Trouvez bon aussi que je la traite
sur

sur ce pied, & que je m'en divertisse un peu. Arreste donc, pauvre Amant mal-traité, & considere qu'apres le don que tu as fait à ton Inhumaine de ton cœur, de ta vie, enfin de tout ce que tu es, elle a sur toy tout domaine, toute souveraineté, toute haute, moyenne & basse justice, & que partant tu ne peux sans crime de félonie souhaiter la mort qu'avec son aveu; car voilà, si je ne me trompe, le nœud de l'affaire, & la raison importante sur laquelle on peut fonder cette crainte délicate d'offenser l'inexorable Beauté. O que cela est beau dans le Pais des Fictions! mais à dire le vray que par tout ailleurs il est peu de mise. Et voicy le dénouement. Courage, nouveau Silvandre, cette Ingrate n'a jamais daigné te recevoir sous son empire, ny t'avouer pour son Esclave. Autant de fois que tu as prétendu de te donner à elle, autant de fois elle a protesté qu'elle te rendoit à toy. Ainsi puis que chacun peut disposer du sien, ne crains point qu'elle intente à ta memoire procès en reparation d'injure; au contraire comme ses soins alloient toujours

H ij

à te fuir, il y a quelque apparence qu'elle te sçaura gré de l'avoir délivrée de cette peine, & peut-estre que le mauvais quart-d'heure de ta mort méritera d'elle ce que les services de ta vie entière n'en auroient jamais pû obtenir; qu'elle fera en ta faveur ce que dans l'Astrée ton bon Patron réduit à semblable accessoire, & sur le point de se précipiter, demandoit avec tant de respect à sa bien-aimée Diane.

*Cependant s'il advient que la pitié te
 touche*

*Par le ressouvenir de mes jours ef-
 fazez,*

*Permet qu'un seul soupir échape de ta
 bouche,*

*Je seray satisfait de mes travaux pas-
 sez ;*

On fay que de tes yeux humides

Coulent quelques Perles liquides,

C'est un devoir à mon Tombeau, &c.

Silvandre disoit s'il advient, & moy
j'ay dit peut-estre, n'osant pas t'en ré-
pondre ; car de bonne foy quand ce

Sexe

Sexe se melle d'ingratitude & d'obstination, il va furieusement loin.

*Et qu'importe à la Cruelle
Qu'un Fou se pendre pour elle ?*

DE L'ORIGINE DE L'HARMONIE.

VOicy un sujet aussi laborieux que charmant, pour qui voudroit l'approfondir; mais pour peu que l'on voulût s'y appliquer, le Livre entier de l'Extraordinaire y pourroit à peine suffire; je dis pour peu, car quelques-uns de ceux qui ont traité cette matiere à fonds, en ont fait de fort gros Volumes, Le R. P. Merfenne, ce prodige de Science, nous a donné son Traité de l'Harmonie Universelle, qui n'est guères moins gros que la Bible. Zarlin avant luy, en avoit écrit fort copieusement; mais d'autres Sçavans, & principalemēt quelques-uns de nos François, ont esté beaucoup moins diffus, & se sont

H iij.

contentez , les uns de rapporter le plus solide de la Theorie , & les autres de n'en toucher seulement que ce qui est absolument necessaire pour conduire à une bonne & seûre pratique. Monsieur de la Voye-Mignot , & Monsieur Nivers , excellent entre ceux-cy , ayans donné au Public en 1666. & 1667. leurs Traitez de la Composition , que l'on ne peut assez estimer, pour l'ordre, la breveté, & la clarté qu'ils ont apportées. Il faut donc laisser aux Maîtres, ce qui regarde la méthode & les préceptes , cela n'appartient qu'à eux ; & nostre Mercure , quand il est question de Science , doit, ce me semble, se contenter de faire le même office que faisoient anciennement les Ancestres posés en Thermes dans les Carrefours, d'où ils montroient du bout du doigt les chemins aux Passans ; je veux dire qu'il doit renvoyer aux Illustres qui en ont écrit , ceux qui desirent avoir une connoissance réglée de ces Sciences. Ce qui peut luy convenir de plus en ces occasions, pour ne pas laisser le Lecteur sans quelque satisfaction de sa curiosité, est

est de nous permettre de recueillir & de debiter quelques traits du mérite du Sujet proposé, d'en rechercher l'origine ; & si les Auteurs n'en ont rien dit , d'exposer en toute soumission nos pensées & nos conjectures.

La Musique, sous qui l'Harmonie est comprise , est une Science qui considère avec le sens & avec la raison, les différences de sons qui frappent l'oreille agréablement ; elle se divise en Mélodie & en Harmonie.

La Mélodie est la douceur d'un Chant d'une seule Partie. J'ay pris la liberté de dire par avance, & sans avoir préveu la demande d'aujourd'hui, mon sentiment sur l'Origine du Chant , au Discours de celle de la Dance. Je n'y ay point parlé de l'observation faite par Pitagore des sons des Marteaux des Forgerons , dans la croyance que j'ay qu'elle regarde plus les Instrumens que la Voix , puis que l'on chantoit avant Pitagore.

L'Harmonie est une convenance de sons différens de plusieurs Parties.

Le mesme Pitagore , qui a fait une étude particuliere de la recherche des Consonances , & de leurs proportions, qui sont, à proprement parler, la matiere de l'Harmonie , en a esté tellement charmé, qu'il a bien osé dire, non metaphoriquement comme quelques - uns ont pensé, mais à la lettre, qu'il y avoit une vraye Harmonie sonore entre les Spheres, & que de la Terre au plus haut Ciel il y avoit un Diapazon.

Platon faisoit tant d'état des proportions musicales & harmoniques , qu'il estimoit que nos ames en sont entierement composées, si toutefois on peut dire que nos ames le soient. Luy, & son Disciple Aristote , veulent que la connoissance de la Musique soit tres-propre à rendre l'Homme vertueux. Le mesme Aristote, Plutarque, & Vitruve, ont divisé l'Harmonie en mondaine, consistant en l'ordre des Parties generales du Monde , qui sont les Cieux & les Elémens ; en humaine, qui n'est autre chose que la composition & symmétrie de l'Homme ; & en organique, qui se fait par la Voix & par les Instrumens
de

de Musique. D'autres luy ont donné d'autres divisions.

Tous les Doctes conviennent qu'elle est quelque chose de divin ; car avec les proportions géométrique & arithmétique dont elle se sert , elle a encore sa propre & naturelle proportion, l'harmonique, qui n'est point fondée en raisons comme les deux autres , mais qui est sa raison à elle-mesme.

Ses effets qui resultent de ces différentes proportions , & qui sont causez par les différens Modes, sont admirables & divins. Saül ; suivant la prédiction de Samüel , prophétisa en la compagnie des Prophetes, qui rendoient leurs propheties en jouant de divers Instrumens. Elizée ayant à prophétiser à la requeste de trois Roys , fit venir un Joueur d'Instrumens, & aussi-tôt l'Esprit de Dieu le saisit, & il prophétisa. Le même Saül possédé du malin Esprit, en estoit soulagé , lors que David jouoit de sa Harpe. L'usage du Chant & des Instrumens , est grandement recommandé , & pour ainsi dire , consacré dans l'Ecriture. Selon Homere, Clitemnestre

H. v.

conserva sa pudicité aussi longtems : qu'un certain Musicien Dorien demeura avec elle. Alexandre estant un jour en Festin, fut si émû d'un certain Air que touchoit un habile Joueur de Flutes, qu'il demanda son Epée, & déjà couroit aux armes, quand cet excellent Musicien, qui l'avoit fait avec dessein, ayant aussi exprés changé de Mode, fit revenir ce Prince à sa premiere tranquillité, en sorte qu'il ne songea plus qu'à faire bonne chere. Ce n'est pas d'aujourd'huy que l'on se sert de quelques Instrumens musicaux à la Guerre. Par les Loix de Licurgue, les Lacédemoniens devoient se préparer au combat par le son de ces Instrumens. Il y avoit aussi chez les Grecs & chez les Romains des Chants particuliers pour les mesmes occasions. Chacun sçait la vertu du Chant & des Instrumens de Musique, pour soulager & guérir le mal frenétique que cause la pique de la Tarentole, & l'expérience journaliere nous montre leur pouvoir à appaiser les Enfans au Berceau; ece qui a fait dire à Scaliger le Pere, que l'Homme chantoit avant que de parler.

Quant aux Inventeurs de la Musique, c'est à dire du Chant à une Partie, & de quelques consonantes sur les Instrumens, mais non pas de l'harmonie de Voix de différentes Parties, qui a esté tres-longtemps inconnüe, ce sont, suivant les Autheurs Payens, Orphée, Amphyon, Hyppolite, Marsias, Thimotee, Terpandre, & d'autres. Mais les Autheurs Juifs & Chrestiens, tiennent Jubal pour le premier Inventeur des Arts, & nommément de la Musique, estant appelé au 4. de la Genese, le Pere de ceux qui chantoient de la Harpe & des Orgues. Ils veulent qu'elle ait esté conservée & preservée du Deluge comme les autres Sciences, sur deux Tables, l'une de brique, & l'autre de marbre, dont la derniere se voyoit encore dâs la Syrie du temps de Joseph. C'est ce qui est rapporté par le R. Pere Parran Jesuite, qui a fait un beau Traité de la Musique. Ce Pere veut qu'Adam ne l'ait pas ignorée, puis que Dieu luy avoit donné une connoissance infuse de toutes les Sciences & de tous les Arts, mais qu'il ne l'ait pas exercée à cause
de

de l'état de penitence où il estoit.

Les premiers Autheurs qui en ont écrit , ont esté Démocrite , Héraclite de Pont , Thimotée de Milet , Architas de Tarente, Platon, Aristote, Theophraste, Aristoxene, Ptolomée, & Plutarque , si toutefois cet Opuscule le dernier en ordre parmy les siens, est de luy.

Ceux qui en ont pertinemment traité apres ces Anciens , sont entr'autres, Ibinus, les SS. Severin , Bazile , Hilaire, Augustin, Ambroise , Gelaze, & d'autres. S. Gregoire , avec S. Laon , a inventé le Plein-Chant. L'illustre Boèce a aussi écrit de la Musique. Guido Aretin , Religieux de Saint Benoist, du temps du Pape Benoist VIII. qui vivoit en 1018. composa la Gamme de sept lettres , G , A, B, C, D, E, F, & de six Voix, *ut re mi fa sol la* , qu'il prit du premier Verset de l'Hymne de S. Jean-Baptiste , & par cette tres-belle Invention apporta beaucoup plus de facilité à apprendre la Musique que l'on n'en avoit auparavant. Cette Gamme a depuis reçu de temps à autre
quel

quelques changemens , & enfin l'on a trouvé de nos jours le Si pour la septième Voix , avec quoy l'on épargne l'embarras & la longueur des muances. Les plus modernes Ecrivains sur la Musique , sont entr'autres , Gesualde, Salinas, Kepler, Gafore, Zarlin, Salomō de Caux , Jacques le Febvre, Orlande, Claudin , du Courroy Cousu , & ceux que j'ay cy - dessus nommez les R. P. Merienne & Parran, Messieurs le Voye. Mignot, & Nivets. Le sçavant P. Riviere, Religieux Celestin, en a aussi fait un Discours dont il seroit à souhaiter qu'il voulut obliger le Public. Mais aucun Auteur que je sçache , n'a rien dit du temps que la Composition à plusieurs Voix a esté inventée , qui est neantmoins la veritable & parfaite Harmonie que nous pouvons nous vanter d'avoir aujourd'huy Pas-un, avāt Salomon de Caux, n'a rien dit non plus de ce qui peut avoir donné lieu à cette Composition , par laquelle on chante en variété de voix ; il est le seul qui en a touché quelque chose aussi par conjecture seulement dans l'Epistre dédicatoire de la

Secon.

Seconde Partie de son Institution Harmonique. J'avouë que je n'ay pû lire cet endroit sans quelque joye , y trouvant la confirmation d'une partie de ce que j'en avois pensé à force de mediter à ma maniere.

Je me persuade donc que le Chant d'une seule Partie ayant longt'emps esté le seul, il sera arrivé dans les Siecles reculez, que deux ou trois, ou plus grand nombre de Personnes, chantans ensemble à unisson , l'un aura monté une quinte ou une octave plus haut, ou descendu les mesmes intervalles, & qu'ainsi ayant été surpris & charmez de la douceur de ces consonances, ils auront compté & pris peine à retenir ces intervalles , & s'en seront depuis servis avec plaisir. Au contraire , venans à former ou la quinte-fausse, ou le triton, ou quelque autre dissonance, ils auront pareillement eu soin de remarquer les intervalles qui y auront donné lieu, afin d'éviter ce qui bleffoit si fort leur oreille. D'un autre costé, quelque son causé par le vëtre entré avec violence dans un Roseau, & le son d'une corde d'Arc bien tendu en-
le

le décochant , peuvent avoir fait naître l'Invention de la Flute de la Lyre. La premiere Flute attribuée à Pan, n'a esté autre chose que le Sifflet de Chaudronnier ; mais celle-là , ny les autres plus parfaites qui luy ont succédé, n'ont pû & ne peuvent seules fournir plus d'une Partie. La Lyre attribuée à Mercure, a eu d'abord un avantage considerable ; car quoy qu'elle ne fust au commencement que de quatre cordes, elles faisoient trois consonances , la quarte, la quinte, & l'octave. Terpandre, selon quelques-uns, y adjoûta trois autres cordes ; & Sanius Lichaon (d'autres disent Timotée) une huitième. Ces quatre dernieres pourroient bien avoir esté les tierces & les sixtes majeures & mineures , tellement que ces huit cordes auroient fait les sept consonances principales. Cet Instrument , par la facilité qu'il donnoit de toucher plusieurs cordes à la fois , se trouva tres-propre à former quelques accords dont l'on voit chez les Anciens qu'Amphyon, Orphée, & les autres qu'il ne faut pas tenir pour Personnages entierement fabu-

fabuleux , accompagnoient & sou-
tenoient agreablement leur Voix.

Mais avec tout cela, l'usage des consonances vocales aura esté tres-rare ; & l'on ne voit rien chez les Grecs , ny chez les Latins, qui marque qu'ils chantaient en variété de voix , les noms des Parties comme dessus; Hautecontre, &c. y sont inconnus ; & Vitruve parlant des Consonantes , appellées des Grecs Simphonies , n'en rapporte que six ; & de faire une Composition comme celle d'aujourd'huy avec un si petit nombre, cela n'estoit pas possible. Ils faisoient à la verité de fort bonne Musique, mais c'estoit seulement à une seule voix, ou à unisson , avec l'accompagnement de ce peu de consonances sur la Lyre , ou sur quelqu'autre Instrument. Cela doit paroistre assez surprenant, puis que de leur temps ils avoient déjà si bien approfondy la Musique, qu'outre la Diatonique qui n'est composée que de sons principaux , tons & demy-tons , ils avoient encore la Chromatique , qui procede par semy-tons majeurs & mineurs , & se sert de beaucoup

coup de cordes empruntées , & de plus l'Enharmonique , qui ne procede que par fausses intervalles, & qui avoit mesmes , à ce que quelques-uns tiennent, des quarts de ton. Je diray en passant, que le mélange judicieux de ces trois especes de Musique en peut produire une souverainemēt capable de charmer & d'enlever. Ils avoient de plus trouvé la diversité des Modes, & le secret de les employer avec un merveilleux succez, à exciter ou à calmer les passions, conformément à la nature du Sujet , dont l'exemple cy-dessus d'Alexandre en vaut seul plusieurs autres ; & cependant la Composition à diverses Parties étoit pour eux un trésor caché , & des Indes non encore decouvertes.

Il y a l'onc apparence que les choses à l'égard de la Musique estant demeurées longtems en cet estat, & que cette Science ayant comme toutes les autres, suivy la destinée de chaque Siecle, tantost fleurissant dans les uns , & tantost tombant en décadence dans les autres, enfin dans les Siecles moins barbares & non extrêmement éloignez du nôtre,

tre , ceux qui s'y seront adonnez apres en voir recueilly les preceptes , auront par les mesmes rencontres & remarques de consonances & de dissonances en chantant à unisson , & encores par la pratique de celles qu'ils tiroient des Instrumens musicaux , donné quelque commencement à la Composition, qui d'abord aura esté fort simple , ne connoissant que les consonances parfaites, à sçavoir la quarte , qui n'estoit pas encore tenuë pour mixte, la quinte & l'octave ; puis elle aura admis les consonances imparfaites , qui sont la tierce & la sixte majeures & mineures ; mais dans la suite , & venant à estre perfectionnée par les plus habiles (qui auront aussi d'ailleurs remarqué la différence des voix , graves, moyennes, & aiguës , & la quantité de diapazons qui leur peut estre assignée) elle sera devenuë sçavante , & par consequent hardie, & aura employé jusques aux dissonances , qui sont la seconde & la septième, qui se divisent aussi en majeures & mineures, la quinte fausse , le triton, & mesmes quelques-unes des fausses
rela

relations, tirant un merveilleux avantage de tout ce qui semble luy estre le plus opposé, faisant servir, corrigeant, & sauvant le mauvais par le bon, avec des adresses surprenantes de supposition, de sincopé, &c. & pour en donner de reste, elle se fera mesme prescrire d'éviter autant qu'il se peut l'unisson & le trop frequent usage de la consonance la plus parfaite, qui est l'octave.

Voila comme je me figure l'origine, le progrès, & la perfection de l'Harmonie, qui toute charmante qu'elle est, n'aura pas laissé d'estre traversée dans ce progrès & de trouver de l'opposition de la part des Gens severes, scrupuleux, ou capricieux, comme la beauté du simple Chant, l'invention des principales Consonances, & le charme des Feintes & Diezes, de la Chromatique & de l'Enharmonique, en avoient trouvé chez les Anciens, à mesure que quelques Esprits inventifs & Génies rares venoient à produire & à vouloir mettre en usage leurs heureuses découvertes. En effet, nous lisons que l'un d'eux fut blâmé de rendre, disoit-on, la Musique

que trop mole, & de la corrompre. Platon, ce me semble, pour mesme raison, n'en permet que d'un Mode. Pherecrates, Poëte Comique, dans Plutarque, introduit la Musique en habit de Femme, ayant tout le corps déchiré de coups de verges, & la Justice qui luy en demande la cause; à quoy la Musique répond, en se plaignant de Melanippides, de Cinezias, de Phrinis, & de ce même Timotée de Milet qui en a écrit. Le même Plutarque dit aussi que d'autres Comiques blâmoient ceux qui découpoient la Musique en petits morceaux; & dans Aristophane elle se plaint encore à même sujet d'un certain Philoxenus; par où l'on peut voir que les petits intervalles, ou feintes, & diezes, ne plaisoient pas aux Anciens, soit parce que la plupart ne sçavoient pas bien les employer comme l'on fait aujourd'huy, soit par caprice & par aversion de toute nouveauté, quoy que bonne. Sans remonter si haut, nous lisons que du temps du Pape Jean XXII. qui vivoit en 1316. l'on avoit assez de peine à obtenir que dans les Chants d'Eglise il fut permis de

de se servir de l'octave, de la quarte, & de la quinte, encor fort sobrement; & sur la fin du dernier Siecle, certains Religieux ayans esté établis à Paris par l'un de nos Roys, leur Chant se trouva si melodieux, quoy que d'une seule Partie, que soit pour faire cesser la trop grande affluence du Peuple qui y accouroit de toutes parts, soit de crainte que la devotion n'en fut alterée, il fut reformé & difformé, en le changeant en un autre qui ne luy ressemble en rien. Les bonnes & politiques raisons mises à part, pour lesquelles il fant toujours avoir du respect, l'on peut dire que la destinée des belles choses est souvent de recevoir de la contradiction, peut-estre à cause de cela seulement qu'elles sont excellentes. Il y a eu de tout temps des Génies ou sans goust, ou avec un goust dépravé, pour ce qui a l'approbation la plus générale. L'on en voit qui ont une aversion pour la Musique; mais aussi l'on remarque pour l'ordinaire en ces Gens-là des esprits tres-mal faits & des cœurs tres-mal placez. Les Anciens désignoient fort
pro

proprement , ce me semble , ces Ennemis de la Musique , ces Sybarites , par un Tygre qui fuit une Lyre , comme l'on peut voir, si je ne me trompe, dans les Gerogliphes de Pierius.

Avant que de finir ce raisonnement de conjectures , comme je n'ay rien lû, & que je ne sçay si aucun Auteur a écrit de l'origine de la Mesure qui se bat, & avec laquelle toute Musique se conduit , je diray en deux mots que je me persuade que c'est un pur effet de la nécessité. Qu'au commencement pour le Chant tout simple d'une voix seule, ou de plusieurs à unisson , cette Mesure pourra bien avoir esté sans beaucoup de régularité, frapant & levant à distances inégales , seulement pour marquer les sillabes longues & breves , avec quelques signes particuliers pour faire tomber & rencontrer juste les consonances & accords de leur Lyre aux endroits où la voix en devoit estre accompagnée ; mais lors que l'on aura commencé de faire du Contrepoint simple de Note contre Note, l'on aura eu besoin d'une Mesure juste composée de
temps

temps & de valeurs réglées ; & jamais cette nécessité n'aura esté si grande que lors que l'on aura troué l'usage des Diminutions du Fleurtis, des Fugues, & sur tout du Silence, pour poser pendant peu de temps, se taire tout-à fait, & rentrer à propos, & en un mot pour s'accorder parfaitement avec les autres Parties. La Mesure est apres le Mode, ce qui doit le plus necessairement convenir à la nature du Sujet, & qui donne le plus de grace à la Musique. Quelque Subdivision que l'on en fasse, elle a son fonds dans les nombres binaire & ternaire; mesme Mesure se peut & doit plus ou moins presser pour donner plus d'agrément ; & le Chant en reçoit encore beaucoup, quand jusques à la prononciation des paroles, elle se fait en quelques endroits plus doucement, & en d'autres plus fort. Les Italiens, qui ne laissent rien échaper, en ont les premiers fait la remarque.

Or quiconque voudra prendre connoissance à fonds de cet Art liberal, ou plutost de cette Science divine, qu'il prenne en premier lieu un bon Maître
pour

pour guide , & puis qu'il s'adonne à la lecture des Traitez de Musique, & qu'il s'applique à la connoissance & à la pratique du Clavier. Ce luy sera un charme & un digne sujet d'admiration, de voir apres les Gammes , & les premiers Elémens, soit par les nuances ou par le Si , combien sept degrez principaux de la voix produisent d'agreables diversitez , combien de sons , de semytons majeurs & mineurs , de tons majeurs & mineurs, résultent des intervalles d'un son à l'autre ; la division des intervalles en justes & en fausses ; la division des justes en consonances & dissonances ; la division des consonances en parfaites & imparfaites ; le nombre des intervalles justes ; celui des fausses ; quelles sont les intervalles qui s'appellent diminuées , & celles que l'on nomme superflues ; en combien de manieres toutes les intervalles peuvent estre ; ce que c'est que Sujet ; le pur & simple , & l'autre d'imitation qui est la Fugue ; ce que c'est que ces Modes si puissans & si efficaces , pour remuer ou appaiser nos passions, & bien exprimer les Sujets.

le nombre de ces Modes , quoy que
controversé ; leurs divisions en harmo-
niques & en arithmetiques ; en natu-
rels & en transposez ; que le secret de
leur charme & de leur pouvoir , est la
différente rencontre & scituation des
semy - tons , par une diversité &
changement de diapazons ; leurs cor-
des & cadences naturelles ; la grande
habileté , & les moyens qu'il y a de
passer imperceptiblement de l'un à l'au-
tre , & d'y rentrer de mesme ; les bons
& les mauvais progrès ; les bonnes &
les mauvaises relations ; l'usage qui se
peut faire des dernieres ; les cadences
parfaites , imparfaites , & rompuës ; ce
que c'est que Contrepoint simple , &
toutes ses regles ; de mesme du Con-
trepoint figuré ; l'excellence de la Com-
position par Fugues , double Fugues ,
contre-Fugues ; les agreables artifices
de la Composition , comme les Recits ,
les Echos , la varieté des mouvemens ,
l'ordre des cadences , la beauté du
Chant , & jusques au choix & à la
disposition des lieux pour l'execution ;
& par dessus tout cela , l'excellence du

Q. de Juillet 1680.

I

Génie , qui dans la Musique , comme en beaucoup d'autres Sciences , s'assujettit bien pour l'ordinaire aux regles , mais s'en dispense quelquefois , & se met au dessus par la grandeur de son élévation.

Si nostre Curieux veut ensuite voir & examiner dans ces Livres le détail des proportions des intervalles jusques aux commas & apotomes dernières minutes , plus propres à la speculation qu'à la pratique , le tout par les Monochordes de Pitagore , de Ptolomée , & d'autres Auteurs, selon les institutions qu'ils ont données. S'il veut de plus observer ce qui est de plus propre & particulier aux Instrumens de Musique stables & muables , ou qui sont en partie l'un & l'autre, & enfin s'exercer sur les Questions & Problemes qu'il y trouvera au sujet de la Voix & des Instrumens ; il sera ravy hors de luy-mesme , de voir , pour ainsi dire , une si petite Source devenir un Ocean d'une si vaste étendue ; apres quoy faisant l'application de ces belles connoissances & de la theorie, à l'exécution & à la pratique

tique dans les occasions de Musique & de Concerts , il fera passionné toute sa vie pour l'Harmonie , & souhaitera pour en gouter encore les delices apres la mort , que le P. Parran ait dit vray , qui soutient que les Bienheureux chanteront la Musique dans le Ciel. Ce bon Pere resout par des raisons theologiques , l'Objection physique que l'on fait là - dessus , qui est que le Son ne se peut faire sans air : Il pouvoit , ce me semble , adjoûter , que puis qu'alors nous pourrons vivre sans cet Element , il ne nous sera pas plus difficile de chanter sans son secours. Quoy qu'il en soit , c'est la conclusion du Traité de ce bon Pere , & je croy aussi ne pouvoir finir ce Discours par un plus bel endroit.





REPONSE EN DIALOGUE
à la Question, Quel est le plus grand
chagrin qu'une Maîtresse puisse don-
ne à son Amant.

TYRCIS.

A Llons , mon aimable Bergere ,
Prendre le frais sous cet Or-
meau.

Mais qu'apperçois-je au bord de ce petit
Ruisseau ?

Quoy , c'est Timante en pleurs , & qui
se desesperé ?

AMINTE.

Ce n'est rien pour moy de nouveau.
Vous connoissez Philis, c'est cette Beauté
fiere

Dont les rigueurs le vont mettre dans le
tombeau.

Dieux , que son mal me touche !
Mon cœur prend part à ses malheurs.
Tâchons d'adoucir ses langueurs ,
Aminthe , approchons - nous.

AMINTE.

AMINTE.

*Je le voy qui se couche ;
Accablé par l'excès de ses vives dou-
leurs,*

*Il ne nous dira rien, mais je sçay son
histoire.*

*Reposons-nous icy, je vais en peu de
mots*

*Vous montrer que Philis luy fait souffrir
des maux*

Qu'on aura de la peine à croire.

TYRCIS.

L'Ingrate !

AMINTE.

*Sçachez donc que ce Berger fidelle,
Depuis plus de six mois, soupire nuit
& jour*

*Pour cette Belle,
Sans que pour ses respects, ses soins, &
son amour,*

*Il ait pû rien gagner sur cette ame re-
belle.*

*Il la suit en tous lieux, elle le fuit par
tout,*

*Et quand il vient à bout
De luy parler de son martyre,
Elle n'en fait que rire.*

*Il pousse des soupirs , se jette à ses ge-
noux ,*

*Y répand des torrens de larmes ,
Et luy tient des discours si touchans &
si doux ,*

*Que toute autre rendroit les armes.
Cependant , cher Tyrcis , cet insensible
cœur*

*L'écoute froidement , & puis d'un ton
raillieur*

*Luy dit cent fois déjà , me trouvant
dans ces Plaines ,*

*Tu m'as fait tristement le recit de tes
peines ,*

*Je les sçay , je t'en plains , Timante ,
mais enfin*

Cherche quelqu'autre Medecin.

TYRCIS.

Ah Dieux ! que Philis est cruelle ,

Et que Timante est malheureux !

*Tous les chagrins qu'on souffre en l'Em-
pire amoureux ,*

*Ne sont , auprès du sien , que pure ba-
gatelle.*

LE GIVRE , Avocat à Provins.

Si

Si un Amant maltraité de sa Maîtresse,
peut sans l'offencer , souhaiter sa
mort.

Quand on donne son cœur , on donne
aussi sa vie ;
Et l'Amant qui voudroit qu'elle luy fust
revie ,
Offense la Beauté , maistressè de son
sort.
Je me trompe , elle a lieu d'en estre sa-
tisfaite.
Il voit que ses rigueurs luy vont causer
la mort ;
Quel mal fait-il , s'il la souhaite ?



A Rome , le 4. Septembre 1680.

IE n'ay reçu que depuis trois jours
l'Extraordinaire du Quartier d'Avril.
C'est ce qui m'oblige à vous écrire
Assaz , à la suite ce que je pense sur les
I. iiii

quatre premières Questions , afin que ma Lettre vous étant rendue dans le temps , vous puissiez l'examiner.

Je crois , Monsieur , que la Jalousie est le plus grand de tous les chagrins , & le plus sensible qu'une Maîtresse puisse donner à son Amant. En effet , lors qu'il a gagné le cœur par mille complaisances , & par une tendresse extraordinaire , il connoît sans doute le prix de sa conquête , & faisant reflexion à ce qu'elle luy couste , il est tourmenté d'une continuelle crainte de la perdre. Si le tumulte impétueux , que plusieurs passions contraires excitent en nos cœurs , y cause de cruels ravages, celui d'un Amant abandonné de ce qu'il aime , est dans un état bien digne de compassion. L'amour qu'il conserve encor , luy fait sentir les plus cuisans de ses traits. La haine & l'envie l'occupent sans cesse contre son Rival. La rage de perdre un si grand bien , luy fait prendre les résolutions les plus terribles, & si l'espérance d'une plus favorable destinée ne venoit flatter

ter de temps en temps son imagination, il succomberoit enfin au desespoir.

Que si cet Amant a reçu quelques faveurs de la Belle , sa jalousie en devient encor plus forte. Il envisage son bonheur passé, non pas avec la satisfaction que donne ordinairement l'agréable idée d'un plaisir dont on a jouï , mais comme un bien, dont il n'est plus le maître , & que son Rival est prest à luy ravir. Il se figure dans la possession de l'Objet aimé, un bonheur dont il n'avoit encor jamais bien connu le prix , parce qu'il n'avoit jamais éprouvé de traverses en aimant. Il s'estime le plus malheureux de tous les Hommes, parce qu'il s'est veu le plus heureux de tous les Amans, & il semble qu'il n'ait goûté les douceurs de l'amour, que pour en ressentir la perte avec une douleur plus sensible.

Une Belle cherche toujourns à gagner quelque empire sur l'esprit de son Amant. Sa fierté luy fait traiter de crime les moindres libertez qu'il prend. Il faut de la complaisance , il faut des soins assidus , il faut de tendres res-

L y -

peçts; & enfin il faut de la persévérance pour toucher son cœur. Il est inutile de se déclarer, tout cela parle, & jamais une Femme d'esprit ne laisse trop longtemps languir un Homme qui a du mérite; mais quand un Amant se fait entendre d'abord, il presume trop de luy-mesme. C'est plustost offrir son cœur, que de demander une place dans celuy de la Belle; & comme cette maniere d'agir ne peut estre fondée que sur la bonne opinion qu'il a de son esprit & de sa personne, il est d'autant plus indigne d'estre écouté, que ce n'est point la marque d'un grand mérite, de faire connoistre qu'on croit en avoir beaucoup. Cela supposé; je dis que plus un cœur a coûté de soins à un Amant, plus il luy est fâcheux de le perdre; & qu'une Femme d'esprit ne se laissant gagner que par là, elle ne luy peut causer un plus grand chagrin, qu'en luy donnant lieu d'estre jaloux d'un Rival plus favorablement écouté.

Vous voyez, Mr que ces trois Questions semblent devoir naturellement se suivre,

suivre , & que les deux dernieres servent, à prouver la premiere. Passons , s'il vous plaist , à la quatriéme.

Un Amant maltraité de la Belle, qu'il aime , ne peut sans l'offencer souhaiter la mort , non pas tant parce que luy ayant sacrifié son cœur , & s'estant dévoué en Esclave à son service , il n'est plus en son pouvoir de rien entreprendre contre sa vie , puis qu'elle n'est plus à luy , que parce que recourir à la mort estant la marque d'un esprit lâche , & d'une ame basse , ce seroit tacitement accuser sa Maistresse de peu de discernement , d'avoir donné son cœur à la Personne du monde qui le méritoit le moins.

LA SOLITARIA del Monte Pinceno.

Cette spirituelle Romaine, à qui je dois les particularitez des deux Cavalcades de Mr le Prince de Radzevill, dont je vous ay fait la Relation dans ma Lettre de l'autre Mois, a aussi expliqué dans son vray sens l'Histoire Enigmatique du dernier Extraordinaire, en l'expliquant sur la Ceremonie que le Doge de Venise
faic

fait tous les ans en épousant la Mer au nom de la République. Je ne vous dis point que la Fable donne Pelée pour Mary à Thetis, qui est prise pour la Mer, vous le sçavez. Ainsi je passe à ce qui vous peut estre moins connu. Le Pape Alexandre III. persecuté par l'Empereur Frederic Barberousse, se retira à Venise en habit de simple Prestre. Là, un François appelé Commode, l'ayant reconnu un jour lors qu'il estoit en prieres dans une Eglise nommée de la Charité, il en alla avertir Sebastien Ziani, qui en ce temps-là estoit Doge de la République. On rendit de fort grands honneurs à ce Souverain Pontife, & apres avoir inutilement envoyé des Ambassadeurs à Frederic, pour l'obliger à donner la Paix à l'Italie & au Pape, ce Doge monta comme Chef sur les Galeres de la République le 7. de May 1177. & alla chercher l'Armée Imperiale commandée par Oton troisième Fils de l'Empereur. Les Venitiens remporterent la Victoire, & le Pape pour reconnoître les services que la République luy avoit rendus, donna un anneau d'or à Sebastien Ziani, & luy dit; Hunc Annulum

lum accipe, & me autore ipsum Mare obnoxium tibi reddito quod tu, tuique Successores quotannis statuto die servabitis, ut omnis Posteritas intelligat Maris possessionem victoriæ jure vestram fuisse, atque uti uxorem Viro, illud Reipublicæ Venetæ subjectum. *Chaque année, le jour de l'Ascension, le Doge jette une Bague d'or dans la Mer, en disant ces mots, Desponsamuste Mare, in signum veteris & perpetui dominij. Tout le monde sçait le bonheur de Polycrate, Tyran de Samos, qui ayant jetté dans la Mer un Anneau d'un prix inestimable, le retrouva dans le ventre d'un Poisson qui luy fut servy par son Cuisinier. La Mer qui environne Venise de toutes parts, en fait aussi des Ruës. C'est ce qui fait dire que cette Epouse étend son Lit nuit & jour jusqu'à la Porte de ses Marys, qui sont tous les Citoyens de cette opulente Ville.*

Mr Bouchet, ancien Curé de Nogent le Roy, qui a trouvé le sens de la mesme Histoire fait ainsi parler la Mer.

Chaque

Chaque An le Grand Doge m'é-
pouse ,

Sans que sa Femme en soit jalouse ,
Ou conçoive pour moy quelque esprit de
mépris ;

Et pour marquer sa bienveillance
Et sa juste reconnoissance ,
Il jette dans mon sein une Bague de prix.



Dans ce fameux présent où sa grandeur
éclate ,

Il n'éprouve jamais le sort de Policrate ,
La Bague est sans retour, le présent est
perdy ;

Mais parmy cent Rivaux qui respectent
mes charmes ,

Et qui pour m'acquérir se mettent sous
les armes ;

Le plus considerable est toujours mon
Mary.



Chez le Sarmate & chez le More ,

Chez l'infidelle Musulman ,

On sçait qu'en certain jour de l'an ,

Dans le superbe Bucentaure ,

Mon Hymen est renouvelé ,

Dont le Divan reste troublé.

De



De ce Mariage éclatant
 Qui fait tant de bruit dans le monde ,
 Comme d'une source inféconde ,
 Il n'est jamais sorty d'Enfant.
 Ainsi sterile est nostre Couche ;
 Nobles Venitiens , cette Histoire vous
 touche.



C'est vous , illustres Sénateurs ,
 C'est vous , puissante République ,
 Qui du grand Golphe Adriatique
 Estes les sages Directeurs ;
 C'est vous qui me tenez pour Femme ,
 Jugez si je suis Polygame.



Neptune n'est plus mon Epoux ,
 Au centre de mes eaux vainement il
 soupire ;
 C'est vous , Venitiens , c'est vous
 Qui me tenez sous vostre Empire ,
 C'est vous qui me donnez des Loix ,
 C'est vous que cherissent les Roys.



Je traîne mon Lit , ou Lido ,
 Jusqu'à ces beaux Palais qui font vostre
 demeure ;

Mais

*Mais si j'entrois dedans seulement pour
une heure ,*

*Vous feriez à jamais dodo ,
Une eternelle nuit couvrirait vos pa-
pieres ,
Et le Soleil pour vous n'auroit plus de
lumieres.*



*Certes je sçay si bien mes fongues ména-
ger ,*

*Et brider de mes flots l'inconstance
rebelle ,*

*Que loin d'estre envers vous farouche,
ou criminelle ,*

*Je vous fers de rampart, sans vous met-
tre en danger.*

L'Explication qui suit , est de Mr
d'Ambreville , de Lifieux.

S*Ans m'estre beaucoup tourmenté ,
Cela soit dit sans vanité ,
Dont, honny sois , si je me pique ,
J'ay sçeu percer l'obscurité
De la belle Enigme Historique
Du fameux Mercure Galant ,
Ou de l'Histoire Enigmatique*

De

*De l'ingenieux de Létang;
Et voicy comme je l'explique.*



*Celle qui fut jadis une Divinité
De la Payenne Antiquité,
Et qui n'eut qu'un Epoux unique,
Dont elle acquit la qualité
De Déesse chaste & pudique,
A qui, depuis sa Sainteté,
Par une raison politique,
Permet de faire maint Traité
D'une union Polygamique,
(Dont elle est le Théâtre & vaste &
magnifique,)*

*Et que mainte Posterité,
Le iour d'une Feste publique,
Tous les ans renouvelle avec solemnité,
Contre l'ordre étably pour le nœud pro-
lifique:*

*Celie, dis-je, qui ne produit
De ce Mariage aucun Fruit,
Contracté par Reconnoissance
Avec Homme d'autorité,
Au nom de toute sa Cité,
Bien que ce soit sans esperance
Du bonheur surpassant toute humaine
creance,*

Dont

Dont Polycrate fut vanté:
Celle , enfin , dont le Lit est de telle
étendue,
Qu'il s'étend jusques à la Rue
Et la porte de ses Marys,
(Qui sans passer pour Polygames,
Eposent encor d'autres Femmes,)
Et qui ne pourroit sans débris
De plus pres leur rendre visite,
Dont de bon cœur on la tient quitte,
N'est autre chose que la Mer,
Que la Grece idolâtre appelloit Am-
phitrite,
Que la Fable feint & debite
Femme du Dieu du Floi amer;
Et que par une Loy qu'on sçait estre
antentique,
Au nom & pour sa République,
Et sans aucun Bans proclamer,
(Ce que le Saint Pere autorise)
Il Signor Doge de Venise
Epouse avec solemnité;
Après, dit on avoir jetté
Dedans son sein couleur d'opale,
Pour sçeau d'un si rare traité,
Pour gage de foy conjugale,
Et serment de fidelité,

La

*La Bague Matrimoniale,
De ce sens peut-estre on rira;
Qu'^mieux trouvera, mieux dira;
Pour moy, voila comme j'explique
Du Mercure Galant l'Histoire Enig-
matique.*

*Monsieur Mignot de Bussy, Lieute-
nant General du Bailliage de Beaujollois,
a expliqué cette mesme Histoire par une
Allusion fort agreable, à ce qu'on dit que
fit autrefois Aristote, qui ne pouvant cõ-
prendre la cause du Flux & Reflux de la
Mer, se précipita dedans.*

D'*Vn esprit fort subtil je n'ay pas eu
besoin
Pour deviner l'Histoire Enigmatique;
Et sans aller chercher plus loin,
Je trouve en mon Pais la Mer Adriati-
que.*

*Mais quand sans la pouvoir trouver
J'aurois passé tout un an à resver,
Si resver estoit mamarote,
Dust mon esprit paroistre aussi dur
qu'un caillon,
Je me garderois bien d'aller faire le fou,
Comme fit autrefois le fameux Aristote.*

SUR

Sur la mesme Histoire.

M A D R I G A L.

Que de choses tout-à-la-fois
Mettent mon esprit aux abois,
Dans la peine qu'il prend de deviner
l'Enigme!

Je ne sçay presque plus de quel costé
tourner,

Je suis prest à l'abandonner.

Oüy, je veux renoncer à la plus juste
estime,

Si, ne la trouvant pas dans la Terre &
les Cieux,

Le sens noir & mystereux

De cette Histoire Enigmatique,

N'est dans la Mer Adriatique.

CHOVILLE', Commis de l'Extra-
ordinaire des Guerres à Paris.

Ceux qui ont expliqué cette mesme
Histoire sur le Mariage du Doge de Ve-
nise avec la Mer Adriatique, sont Mes-
sieurs Gardien Secrétaire du Roy; De
la Roche. Amar, de Poitiers; Le Cheva-
lier





lier Blondel ; De la Ville aux Butes, de Troyes ; De Glos, Hydrographe à Honfleur ; Miconet, Avocat à Châlons sur Saône ; Le Bon Clerc, du mesme lieu ; Violet, de la Rue Montorgueil ; De Ville-Chalver ; Mademoiselle du Puy d'Argery ; la Belle Blonde de Jenville ; Le Campagnard Orleanois ; & les Réclus de S. Leu d'Amiens.

Voicy encor une Venûe d'une des Places publiques de Madrid, que cette Planche vous represente ornée d'une tres-belle Fontaine, comme la Place de San Domingo. Celle-cy est appelée de la Cevada, qui veut dire, le Marché où l'on vend l'Avoine.



Sur les quatre Questions du dixième Extraordinaire.

I. QUESTION.

L'On demande quel est le plus grand chagrin qu'une Maistresse puisse faire souffrir à son Amant. Pour y répondre, je suppose qu'un fort honneste Homme

Homme se soit rendu tellement amoureux d'une Personne qui aura le cœur mal fait, qu'il n'ait pas la force de rompre ses liens. Un tel Amant est assurément plus à plaindre que tout autre; car comme son indigne Maître ne pensera guere qu'à contenter la malignité de son panchant, elle n'aura de joye que lors qu'elle pourra le faire souffrir : Elle voudra qu'il luy obeïsse dans des choses qu'elle témoignera souhaiter, & ne pas souhaiter en mesme temps. Si elle connoist qu'il soit porté à la jalousie, elle favorisera ses Rivaux en sa presence, & ne negligera nulle autre occasion de luy en donner. S'il entre sensiblement dans les interets de ses Amis, & qu'il trouve l'occasion de les servir, elle ne se contentera pas de l'en empescher, elle trouvera encor moyen de les broüiller avec luy, & de luy en faire autant d'Ennemis.

Enfin ce seront tous les jours de nouveaux sujets de chagrin & de douleur; mais voicy le comble. Cette Extravagante viendra à se radoucir pour luy par des témoignages étudiez de tendresse;

dresse ; de sorte que ce pauvre aveugle se croira le plus heureux de tous les Hommes , & dans ce moment , elle luy commandera de faire quelque bassesse , & peut-estre une méchante action , ou de ne la voir jamais. Que deviendra ce malheureux dans un pareil embarras sur un tel coup ? Et peut-on s'imaginer l'état déplorable de son cœur ? Écoutez ses plaintes.

*J'ay souffert mille maux des mépris de
Sylvie ;*

Et cette orgueilleuse Beauté ,

Cruelle en sa legereté ,

*A troublé fort longtemps le repos de ma
vie.*

*Elle dit aujourd'huy qu'elle m'aime à son
tour ;*

Mais par un injuste caprice ,

*Elle veut m'obliger à faire une inju-
stice ,*

Où d'abandonner mon amour ;

*Je ne puis l'un ny l'autre ; il faut que
je perisse.*

II. QUESTION.

L Innocence des plaisirs en fait d'ordinaire la plus grande douceur; mais il y en a d'une autre nature, & l'on tombera aisément d'accord de ce que je dis dans les Vers suivans.

*Des innocens & doux plaisirs ,
L'image qu'on rappelle est toujours
agréable ;
Mais de ceux qu'ont formé les injustes
desirs ,
Le souvenir est triste , & souvent nous
accable.*

III. QUESTION.

IL arrive rarement qu'une affection qui ne fait que de naître, soit fort violente; & les Dames ayant naturellement beaucoup de délicatesse dans l'esprit & dans le cœur, ne s'arrestent guere aux protestations que les Hommes leur font de leur amour à la première veüe. Elles les regardent presque toujours

jours comme des Gens accoûtumez à conter des douceurs où ils se trouvent , sans qu'ils sentent rien de ce qu'ils jurent sentir; mais elles ne doutent jamais de la sincerité d'un Amant assidu, respectueux, & soumis.

*Les soins, les soupirs, le silence ,
Sont le vray langage du cœur ,
Il exprime par là son amoureuse ardeur ;
Mais un discours plein d'éloquence ,
Faisant voir tout l'esprit , marque peu
de langueur ;
L'on ne peut cependant toucher l'Objet
qu'on aime ,
Qu'en le persuadant de son amour ex-
trême.*

IV. QUESTION.

TYrcis ne pût voir longtemps Caliste sans l'aimer, & cette Bergere ne fut pas longtemps insensible aux témoignages que le Berger luy donna de son amour.

Leurs Parens approuvoient leur passion, dans le dessein qu'ils avoient de les marier ensemble ; & ces deux Amans jouirent durant quelques jours des plaisirs inconcevables que donne l'esperan-

Q. de Juillet 1680. K

ce de se voir uny pour jamais avec la Personne aimée. Enfin tout sembloit contribuer à leur souverain bonheur ; mais l'inconstante Caliste jetta les yeux sur le beau Daphnis , & apres quelque legere resistance, elle luy abandonna entierement le cœur qui estoit deû à Tyrcis. Ce Berger aimoit trop la belle Bergere , pour ne se pas appercevoir de son changement. Il crût pourtant luy devoir cacher qu'il l'eust decouvert , & tâcha par un redoublement d'affiduitez, & de soumissions, de rappeler ce cœur fugitif, & de se le conserver. Mais voyant augmenter chaque jour l'indifference de cette Volage, & l'ayant trouvée seule, il luy fit voir dans la langueur de ses yeux la mortelle douleur dont il estoit penetré. Il la luy declara en suite par des soupirs & par des larmes ; enfin accablé d'ennuis , il fut contraint de luy faire quelques reproches de son inconstance & de son ingratitude ; mais Caliste prévenue du merite de son nouvel Amant, ne voulut plus garder de mesures avec celuy qui luy parloit , & le traita d'une maniere indigne & cruelle.

*Je ne vous aime plus , disoit cette
Bergere*

Au desolé Tyrois ,

*Je hay vos pleurs, vos soins, vos peines,
vos soucis ,*

*Tout ce qui vient de vous ne fait que me
déplaire.*

*Halluy répond alors tristement le Berger,
Il me faut donc mourir. Il faut plutôt
changer ,*

*Et faire cōme moy, repart cette Infidelle,
Car chercher à mourir , c'est vouloir
m'outrager ,*

*Et d'un crime odieux me rendre crimi-
nelle.*

SEGVINIERE-POIGNANT.

SONNET,

*À une Belle qui soupçonnoit d'incon-
stance un des Amis de l'Auteur.*

A*ux quatre coins de ce Village ,
Tyrcis en a, dit-on, conté ,
Tout sçait luy plaire , & tout l'engage ,
De changer il fait vanité.*



*N'est ce point un jeu concerté ?
Pour moy , je le croy moins volagez*

K ij

*On peut faire un honneste usage
D'une fausse infidelité.*



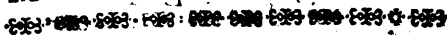
*Ce n'est pas d'aujourd'hui, Climene,
Que pour dissimuler sa peine,
On feint d'aimer le changement ;*



*Et que pour sauver l'apparence,
Amour cache un fidelle Amant
Sous les aisles de l'inconstance.*

DE MERVILLE.

*Je reçois un nouveau Traité sur la
Glace, que vous ne trouverez pas moins
scavant que curieux. Aussi est-il d'un
Homme tres-profond en Medecine, quoy
qu'il soit encor dans une grande jeunesse.
Il est Medecin à Nivors, & s'appelle
Mr Gautier.*



DISCOURS SUR LA QUESTION,

*S'il est nuisible de boire à la Glace, &
si on en peut sentir quelque incommo-
dité dans le temps, ou plus tard, ou
point du tout.*

LA Glace n'est qu'une eau, dont les
petites parties ayant perdu leur
mouve

mouvement, demeurēt en repos les unes
aupres des autres. Mais parce qu'il faut
un agent aussi puissant pour arrester un
corps qui est en mouvement, que pour
en mouvoir un autre qui est en repos, il
est necessaire de penetrer la cause qui
contraint les parcelles de l'eau à deve-
nir roides & immobiles, de pliantes &
de fluides qu'elles estoient auparavant.
Quoy qu'il ne soit pas aisé de trouver
cette cause, on ne s'en éloignera peut-
estre pas beaucoup, en réfléchissant sur
les corps qui sont autour de l'eau quand
elle gèle. Or, quand on fait bien cet
examen, on n'entrevoit point d'a-
gent qui touche l'eau plus immédia-
tement, & qui soit plus propre à la
Glace, que l'air mesme. Il ne faut
pourtant pas s'imaginer que la masse
entiere de l'air produise cet effet, par-
ce qu'on la doit regarder comme une
place publique, où regne un nombre
innombrable de différentes matieres, qui
ont toutes leurs proprietéz particu-
lières. Il seroit plus vray - semblable de
croire que l'esprit universel, dont les
Chymistes nous démontrent tous les
jours l'existence, lors qu'ils exposent à

L'air la teste morte de quelques Minéraux , est le principe naturel qui fixe & congele l'eau dans certains temps de l'année. Ainsi il y a beaucoup d'apparence que les sels volatiles invisibles , qui forment cet esprit , ayant moins de mouvement l'Hyver qu'en toute autre Saison, s'arrestent & demeurent schez comme autant de petits coins dans les parcelles aqueuses , au travers desquelles ils n'ont plus la force de continuer leur mouvement , d'où vient que les parties de l'eau , de coulantes qu'elles estoient auparavant, demeurent immobiles les unes aupres des autres, & forment un corps dur , à qui on donne le nom de Glace.

Les experiences, dont je vay parler, n'appuyent pas mal cette conjecture. Si l'on prend un morceau de Glace , & qu'on le fasse évaporer au feu, on trouvera au fond après l'évaporation beaucoup plus de sel , qu'on n'en recueille, lors qu'on fait exhaler un volume égal d'eau commune. Or cela me paroist une raison forte pour persuader que le sel est le veritable principe, dont la Nature se sert pour durcir les liqueurs aqueuses.

D'ailleurs,

D'ailleurs, la Glace artificielle est encor une preuve pour me confirmer dans ce sentiment. Car, quand j'examine cette production, je ne vois pas qu'il soit aisé de l'expliquer, que par quelque chose d'équivalent à ce que j'ay déjà avancé. Et pour mieux faire voir ce que je mets en avant, il faut que je dise comment on fait la Glace en toute saison. Pour le faire, l'on n'a qu'à mettre dans un Verre une quantité égale de Sel commun, de Neige, & de Glace, qu'on agitera un peu, au moment qu'on aura mis le Verre au milieu d'un Bassin plein d'eau. Alors l'eau du Bassin, qui entoure immédiatement le Verre, se prend à mesure que les matieres qui sont dans le Verre se fondent & se dissolvent. On fait encor figer l'eau d'une autre maniere, mais bien plus surprenante, puis qu'on la fait cailler au milieu d'un brazier. En voicy tout le secret. On prend un Plat remply de Neige, au milieu duquel on place un Verre plein d'eau; apres quoy vous n'avez qu'à mettre le Plat sur les charbons ardens, & vous verrez aussitost avec plaisir que l'eau du Verre se prend à

proportion que la Neige se fond.

Ceux qui s'appliqueront à penetrer les causes de ces Phénomènes, ne trouveront peut-estre rien de plus probable que de s'imaginer que les corpuscules de l'esprit universel, qui ténoiët les parcelles aqueuses de la Neige & de la Glace serrées & liées ensemble, sont mis en liberté par l'action du feu, ou du sel commun ; car ces deux agens s'élançans de toutes parts dans le composé de la Glace, la dissolvent, & en deviennent de telle sorte les maistres, qu'ils mettent en déroute tous ces petits corps froids, après les avoir dénichéz des pores où ils s'estoient retirez. Mais parce qu'ils les poursuivent sans relâche, & qu'ils les menent toujourns battant jusqu'à la circonference de la liqueur, il n'est pas mal aisé de s'imaginer qu'ils passent enfin au travers du Verre, puis qu'ils sont assez subtils pour le penetrer. Ainsi, venant à se répandre dans une eau nouvelle, où ils ne trouvent rien qui les inquiete, ils la gèlent, comme feroit un vent de Nort bien froid, qui viendrait à y souffler.

Après cette explication de la Glace, il

il faut démontrer ce que c'est que le dissolvant de l'estomach , puis qu'il est le premier agent qui produit son effet sur les boissions à la Glace. Mais pour bien entendre sa nature , cherchons en la source avant toutes choses. On n'aura pas de peine à la trouver , si on sçait une fois qu'il ne se porte naturellement rien à l'estomach , que par les petites glandes qui sont parsemées par sa membrane intérieure.

Il y a pourtant encor la bouche & le gozier qui luy fournissent une partie du ferment , qu'il employe à cuire les viandes ; mais il est vray que les liqueurs ne s'en chargent point , à cause de la rapidité avec laquelle elles coulent quand on les prend. C'est pour cela que je ne parleray point de la salive , lors que j'expliqueray la digestion des liqueurs , quoy que , pourtant elle soit un suc , capable non seulement de penetrer les viandes solides , lors que nous les roulons dans la bouche , mais aussi de les reduire en chyle , comme nous le voyons en ceux qui n'ont pas le soin de

K v

se nettoyer les dents apres le repas. Car si deux ou trois heures apres avoir mangé, ils se les essuyent, ils en ostent une matiere tout - à - fait semblable au chyle ; ce qui est une preuve évidente que la salive contribue beaucoup à la digestion des alimens.

Puis qu'il n'est pas besoin de faire intervenir la salive pour diriger les liqueurs, il suffit d'imaginer qu'il distille des glandules du velouté, qui n'est que la tunique interieure & glanduleuse de l'estomach, une humeur subtile & penetrante, qui sert à leur coction. Ce n'est pas sans fondement que je fais sourdre une humeur de ces glandules, puisque les experiences nous en apprennent la verité. Car si nous examinons de pres tous ces petits grains glanduleux qui font la meilleure partie du velouté, nous verrons que chaque grain est percé par un trou sensible, dont on voit sortir par la compression une eau claire qui se décharge dans l'estomach. De plus, on remarque aussi dans cette membrane une infinité de poils courts & deliez, qui naissent entre ces petites glandes. Quoy qu'on ait pris ces
poils

poils jusqu'à present pour de simples filets, neantmoins quelques scayans Anatomistes modernes veulent qu'on les regarde comme autant de petits tuyaux glanduleux, d'où découle une lymphe, qui fait partir du ferment de l'estomach.

Ce n'est pas assez de scavoir qu'il suinte toujourns quelque humeur des petites glandes du velouté dans le ventricule, nous devons aussi apprendre d'où elles la puisent. C'est pourquoy pour ne nous pas méprendre la-dessus, je feray la reveuë des Vaisseaux, qui y aboutissent, & je tâcheray d'en bien penetrer les fonctions. Les arteres gastriques, les veines du mesme nom, les nerfs qui naissent de la huitième paire, aussi bien que du nerf intercostal, & enfin un petit canal particulier, sont les quatre vaisseaux qui accompagnent indispensablement chaque grain congloméré. Quant aux arteres & aux nerfs, ce sont deux canaux instituez de la Nature, pour y porter ce qu'ils contiennent; les veines, suivant les loix de la circulation, en absorbent le sang que les arteres y ont charié, & que les veines doivent ramener au cœur; mais parce que les

cines des veines dans ces glandes ne peuvent recevoir le sang à proportion qu'il leur est transféré par les extrémités des artères, il est nécessaire qu'il s'accumule dans ces extrémités & qu'il les gonfle. Or cela ne peut arriver qu'il n'exude au travers une liqueur lymphatique, qui s'échappe doucement par plusieurs petits filamens creux, qui sont naturellement pratiqués dans la substance même des glandes; & comme tous ces filets déliés s'unissent enfin au petit canal particulier, que j'y ay remarqué cy-dessus, l'humeur lymphatique y accourt par conséquent pour se dégorger dans la capacité même de l'estomach.

J'ay avancé avec beaucoup de raison que le sang, qui coule avec rapidité dans les artères épigastriques, & qui ne peut estre reçu avec la même précipitation par les principes des veines, laisse échapper une partie de sa ferocité au travers des vaisseaux. Car les expériences Anatomiques nous apprennent, que quand on lie la veine cave, ou l'aorte, ou quelques-unes de leurs branches, il se fait toujours un épanche-
ment

ment de sérosité dans les parties voisines des vaisseaux du sang, qui sont tumefiez. D'où vient que c'est une loy constante dans le cours naturel du sang, de se dépouiller de sa propre sérosité, quand il trouve quelque barriere, qui s'oppose à son mouvement.

Ce que j'ay dit jusqu'à présent du levain de l'estomach, se peut tres-bien appliquer à celuy qui se trouve dans les menus boyaux; & sans repéter ce que j'ay avancé de ce premier levain, je diray seulement pour l'heure que le dissolvât des intestins est beaucoup plus puissant que celuy de l'estomach, & cela se prouve par les veines lactées, qui prennent toutes leurs racines dans les intestins, & qui n'aboutissent aucunes à l'estomach. D'ailleurs, on ne voit dans l'estomach qu'une matiere grossierement dissoute, qui n'a pas cette fluidité, ny cette teinture blanche, qu'elle acquiert dans les boyaux. Mais ce qui confirme encor davantage la verité de cette pensée, c'est ce que les Anatomistes ont remarqué dans la formation du Poulet, car ils y ont trouvé un petit canal particulier,

lier , qui aboutit dans l'intestin , où il porte la substance du jaune. Ce que la Nature n'auroit sans doute jamais fait , si ce n'estoit là où les alimens reçoivent ce degré de perfection qu'ils doivent avoir pour devenir du chyle.

Après avoir vû comme ce dissolvant se conduit dans l'estomach & dans les boyaux, voyons ce qu'il y opere ; mais il seroit à souhaiter d'avoir auparavant l'idée de ce qu'il est en luy-mesme : c'est pourquoy je m'y appliqueray avant toute chose. Quoy que cette matiere soit tres - difficile à cause des moyens qui nous manquent pour faire les experiences necessaires sur ce dissolvant ; cependant je tâcheray de dire quelque chose de si juste là-dessus , que je n'insinueray rien que de probable.

Il n'y a point de glandes soit conglobées , soit conglomerées , que la Nature n'ayent munies d'un petit canal particulier, qui voiture ordinairement une lymphe claire. La science des glandes & des vaisseaux lymphatiques, nous apprend que cette lymphe sert toujours de ferment aux liqueurs des lieux où elle se dégorge. De plus, cette mesme science

ce

ce nous enseigne aussi que ces deux especes de glandes donnent communement des lymphes également douces, subtiles & transparentes; c'est pourquoy l'une & l'autre ont tout - à - fait du rapport entr'elles.

De cette connoissance, nous trouverons les moyens de sçavoir ce que c'est que le dissolvant de l'estomach, & pour cela, il ne faut que consulter les Chymistes, lors qu'ils travaillent sur la Lymphe, ou sur la serosité du sang. Ainsi puis que par la distillation qu'ils en font, ils tirent quantité d'eau & de sels volatiles, avec une huile penetrante, & tant soit peu de terre; on ne doit pas croire que la Lymphe soit composée d'autres principes, si ce n'est un autre qui echape à tous les soins des Chymistes, parce que les vaisseaux distillatoires n'ont pas les pores assez serrez pour le retenir. C'est cet esprit de l'air dont je veux parler, qui nous anime principalement, & qui donne au sang arteriel sa couleur brillante & vermeille. Ainsi il y a beaucoup d'apparence que cet esprit intervient dans la digestion des alimens & ce qui le met hors de doute, c'est l'Anatomie qui nous demontre dans les

Poissons un petit canal qui sort de leur nageoires , & qui va s'insérer dans l'estomach.

L'Anatomie de la Lymphé, jointe à ce que nous enseignent les Chymistes sur l'action des sels , nous fera clairement penetrer, comment cette Lymphé digere les liqueurs , telles que le Vin, que je prendray icy pour exemple. Ainsi il faut penser que le Vin, au moment qu'il est parvenu au ventricule, est aussi-tost pénétré de l'esprit de l'air, & du sel volatile alKali, dont la Lymphé est toute chargée. Je ne parle point icy des autres principes de la Lymphé, comme de l'Eau & de la Terre, qui sont presque sans activité dans la coction des alimens: Quant à l'huile penetrante, on sçait qu'elle sert seulement de soufflet à l'esprit de l'air pour le rendre plus agissant. Ainsi pour bien entendre comment se fait la digestion du Vin , c'est assez de penser avec beaucoup d'attention aux proprieté de l'esprit de l'air, & du sel volatile de la Lymphé; & l'on ne manquera pas de s'imaginer, que ces deux principes actifs & dégagés, comme ils sont , ne s'élancent par tout le Vin , aussi-tost qu'on l'a pris. C'est

pourquoy l'esprit de l'air rencontrant la partie saline-sulfurée du Vin, l'insulte & l'attaque par mille chocs redoublez, jusqu'à ce qu'enfin la partie sulfurée soit tout-à-fait developée de la saline avec laquelle elle estoit unie. Mais après que cette partie sulfurée du Vin a esté ainsi developée par le tremouffement de l'esprit de l'air, elle en vient aux prises avec cet esprit : d'où vient qu'il s'excite entre ces deux élemens une effervescence considerable, qui ne se termine que par la concentration de l'esprit étheré avec la partie saline qui reste. Durant ces entrefaites, le sel volatile alKali de la Lymphe jouë aussi son rôle: car en impregnant toute cette masse liquide, il fermente de son costé avec les sels acides, qui y sont naturellement. C'est pourquoy ces deux sels, c'est à dire ce sel volatile de la Lymphe, & l'acide du Vin, se fixent l'un & l'autre après leur action réciproque, de mesme que nous voyons les acides & les sels volatiles, qu'on tire des Animaux, se fixer après leur mélange & leur effervescence.

Les actions de l'esprit étheré & du sel
sel

sel volatile alkali de la Lympe sur le Vin, me menent insensiblement à reconnoître qu'il se forme du nitre dans la digestion des liqueurs: car nous avons vu que ces deux principes façonnent & construisent deux sels de différente nature, lors qu'ils agissent sur le Vin. Premièrement, l'esprit etheré se concentre avec la partie saline du Vin, apres en avoir des-uni la sulfurée; C'est pourquoy cette partie se change en acide; comme la Chymie nous en fournit des exemples dans les productions naturelles & artificielles de l'acide. En second lieu, le sel alkali volatile se fixe par l'union étroite qu'il contracte avec l'acide du Vin. C'est pourquoy ces deux sels, c'est à dire ce sel fixe, & cet acide, venant à se rencontrer durant la digestion, de la liqueur, ils bouillonnent ensemble, & fermentent par consequent le composé où ils sont. Mais apres que ces sels par leurs rencontres, se sont penetrez, & comme rassasiez, ils demeurent unis ensemble, & font un sel de Nitre, comme est celui qu'on fait artificiellement, quand on mêle des esprits acides avec le sel fixe de Tartre.

Je

Je n'ay plus rien à dire sur la digestion des liqueurs, si ce n'est que la Nature dans cette operation, semble n'avoir d'autre but que la confection du Nitre: C'est pourquoy j'envisage ce sel, comme le soutien & le fondement de nostre vie, puis qu'il est tres-propre pour entretenir dans le sang cette flâme pure, qui le rend animé aussi-bien que toutes les parties de nostre corps, où elle se distribue. La necessité de ce sel se remarque aussi dans la végétation des Plantes: car elles ne poussent leurs branches, leurs feüilles, leurs boutons & leur fleurs, que quand le Nitre se trouve en abondance dans la Terre. Je pourrois apporter des preuves pour confirmer cette verité. Mais il est temps de voir si nous tirerons de nos principes quelque chose qui puisse servir à décider la Question du Mercure.

Il est certain que ces principes estant bien entendus, on peut donner assez seurement, & avec plus de netteté, des décisions sur les effets des liqueurs à la glace. Mais pour bien y réussir, il faut d'abord sçavoir que ce principe qui donne la fraîcheur aux liqueurs, est

est de la même nature que l'esprit éthéré de la Lympe, & que l'un & l'autre de ces principes ne diffèrent, qu'en ce que le premier, qui raffraîchit l'eau, n'a que peu ou point de mouvement, au lieu que l'autre qui rayonne dans la Lympe, a beaucoup d'activité. Les preuves que j'ay cy-devant données, sur ce que l'air intervient dans la digestion des alimens, jointes à celles qui nous ont démontré que l'esprit de l'air estoit l'élément qui congeloit les liqueurs aqueuses, m'assurent que ces deux agens sont les mêmes en nature, & qu'ils ne sont différens que par les divers états où ils se trouvent. Ainsi l'on ne doit pas douter que ces deux principes ne soient capables des mêmes propriétés, pourveu qu'ils soient meus par une même cause. D'où vient que je suis porté à juger que les Boissons à la glace ne peuvent nuire d'elles-mêmes; sur tout lors que le ferment de l'estomach est fort actif. Car en ce temps-là, quoy que l'esprit de l'air dans les Boissons fraîches soit d'abord capable par son amortissement de ralentir le mouvement impetueux de l'esprit éthéré

étheré, & du sel volatile de la Lymphé; neanmoins il sçait bien-tôt leur premier mouvement, & contribué en suite comme eux à la digestion qui se doit faire.

D'ailleurs, puis qu'on ne boit guère à la glace que des liqueurs subtiles, comme le Vin, la Bierre, &c. on en doit encor moins sentir d'incommodité; parce que ces liqueurs sont chargées de parties spiritueuses & sulfurées, capables de se ferméter avec les petits corps froids de la liqueur, mais d'augmenter aussi avec eux le levain de l'estomach par leur effervescence naturelle. Suivant ces principes, je ne feray pas difficulté d'avancer qu'il est sain de boire à la glace, comme on y boit en France. Mais ceux qui ont le levain de l'estomach trop vapoureux, en doivent attendre sur tout beaucoup de bien, parce que cette boisson se tempere en modérant sa trop grande activité.

Je ne dis pourtant pas qu'il n'y ait des Personnes qui ne boivent jamais à la glace, sans estre travaillez dans le temps, ou peu apres, de quelques douleurs de Colique. Mais ces douleurs ne semblent point naistre des altérations que
la

la fraîcheur des liqueurs cause dans le levain de l'estomach, comme il arriveroit, si cette fraîcheur estoit nuisible d'elle-mesme. Il est donc plus vraisemblable, que de pareilles douleurs arrivent par accident, & qu'ainsi ceux qui les éprouvent ont la tunique glanduleuse de l'estomach, ou des intestins, trop délicates, & quelquefois mesme froissées en quelques endroits. C'est pourquoy comme la tunique nerveuse, qui touche immédiatement la glanduleuse par dessus, est tres-sensible, à cause de la quantité des esprits qui y reluisent, on n'aura pas de peine à s'imaginer que les impressions inaccoutumées, qu'y font les liqueurs à la glace, excitent toutes les douleurs qu'on ressent en pareilles occasions.

Cependant ceux qui habitent le bas des Montagnes, & qui ne boivent que des eaux de Neige, semblent insinuer le contraire de ce que je pense sur les effets des liqueurs à la glace. Car ils ne paroissent estre sujets aux Ecrouelles & aux Goëtres, qui leur sont si familiers, qu'à cause des eaux de Neige, qui détruisent peu-à-peu le levain de leur

leur estomach , & qui changent aussi la tiffure naturelle des petits , tuyaux glanduleux par où ce levain a accoustumé de distiller. Mais cette objection ne fait rien contre ma pensée, puis que je n'ay pas prétendu qu'il soit sain de boire en aucune saison des eaux de Neige , au contraire, je suis tout-à-fait éloigné de ce sentiment , à cause de l'acrimonie qui accompagne incessamment la Neige , & qui naist , sans doute , des soulfres & des sels piquans qui se subliment dans l'air avec l'eau , dont la Neige se forme. Je pourrois fournir icy quelques preuves , pour confirmer que la Neige est acre & corrosive; mais il est temps de finir , & de conclure , qu'il est sain de boire l'Eté à la glace , à cause du levain de l'estomach, qui est alors fort vaporeux, & qui a besoin par consequent d'estre temperé pour mieux faire les fonctions.

L'Authent des Vers que vous allez voir , est d'opinion contraire. Vous ne serez pas fâchée de l'entendre raisonner.

LE

LE CASUITE

En matiere d'Eau.

NOus Docteur en Theologie,
Consulté sur un nouveau Cas,
Sçavoir, si quand on jeûne, on peut hors
des repas

Boire de l'Eau ; disons qu'en tout temps
de la vie

On le peut sans peché, dès qu'il en prend
envie ,

Et que nous n'avons jamais lû

Que l'usage en soit défendu.

Au contraire, l'Eau fut de tout temps
bonne à boire ;

Il est bien vrai qu'autrefois l'on a vu
Crever le Genre humain pour en avoir
trop beu.

Mais aussi c'est chose notoire ,
Que l'excès , quel qu'il soit , n'a jamais
rien valu.

Le Vin que nous voyons faire tant
l'entendu ,

Qui se fait promener sur la terre &
sur l'onde.

Et de qui le credit est si grand dans le
monde ,

Quand

Quand il est pris tout pur , ne fait-il
point de mal ?

Il fait de l'Homme un Animal,

Temoin la visible aventure

De son Bon-homme d'Inventeur,

Qui bien que d'ailleurs grand Docteur

Dans la Navale Architecture,

Ne connoissoit pas bien la force & la
nature.

De cette perfide Liqueur.

De sa propre Taverne il se prit par mal-
heur,

Et fut trouvé couché par terre & sur
bordure,

Dans une indecente posture ,

Et tout cela, pour l'avoir bû sans Eau.

Oh, qu'il eust bien mieux fait de boire
de l'Eau pure !

Mais enfin revenons à nostre Cas nou-
veau.

Oùy, quand on jeune , on peut boire de
l'Eau

En tout temps , soif ou non : Notez par
parenthèse ,

Qu'on n'entend pas de l'Eau de Fraise,
Framboise , Groseille ou Verjus ,

Et moins encor de l'Eau de fleur
d'Orange ,

Q. de Juillet 1680.

L

*Fonquille , enfin toute Eau qui se fait par
mélanges ;*

Tous mélanges sont défendus,

Comme artifices superflus

De la délicatesse humaine.

Ces Bruvages frians ne sont que des abus;

On dit de l'Eau tout court, de l'Eau simple, & rien plus.

*Au surplus, qu'elle soit de Puits , ou de
Fontaine,*

De Riviere, ou de Mare, il est assez égal;

*Point de Glace sur tout , ou l'on ferois
tres-mal.*

*Celuy dont le conseil du pa le premier
Homme,*

Et qui luy fit manger de la fatale Pomme,

*Est encor de nos jours , entre mille autres
Mets ,*

L'Auteur maudit de boire fraie.

*La Glace est un poison pour le corps &
pour l'ame,*

Cette Eau petrifiée est un bruvage infame.

Buvons comme on a bû de toute antiquité;

Et ne confondôs point l'Hyver avec l'Eté.

*Dieu qui sçait mieux que nous ordonner
toutes choses,*

*N'a pas voulu mêler la Neige avec les
Roses ;*

Le

*La suite des Saisons n'est pas à nostre
choix ;*

*S'y vouloir opposer , c'est luy faire une
injure ,*

*Il sçait tous nos besoins, il faut suivre ses
Loix ,*

Et ne pas renverser l'ordre de la Nature.

*** (o) ***

R E P O N S E
AUX QUESTIONS
DU DERNIER
EXTRAORDINAIRE.

UN Amant qui sera assez aveuglé de
la passion pour aimer sans estre ai-
mé, dira qu'il n'y a point de plus grand
chagrin , que de ne recevoir aucunes
marques de correspondance de la Per-
sonne qu'on aime; & un autre, que celle
qui aime, & qui de temps en temps fait
paroître de la froideur ou du mépris
pour celui qui n'a des yeux que pour
elle, en fait un Martyr d'amour. Quoy
que souffrent ces deux sortes de Protec-
tans, ils n'en doivent accuser, l'un, que

l'excès de la folie, qui fait qu'il s'obstine à aimer une Insensible; & l'autre, que la foiblesse de son esprit, qui l'empesche de se rebuter d'une inégalité d'humeur si peu suportable. Ainsi il me semble qu'on peut répondre plus juste, en disant que puis que les cœurs de deux vrais Amans ne doivēt jamais estre partagez, le plus grand chagrin qu'une Belle puisse causer à celuy qui l'aime, c'est de cacher quelquefois sa passion, & de luy donner sujet de croire qu'un autre a trouvé moyen d'attendrir son cœur.

Il est plus aisé de résoudre la seconde Proposition. En effet, si le souvenir d'un plaisir passé, dont on ne jouit plus, donne de la peine ; elle est si douce & si agreable dans ce moment , qu'elle doit estre appelée plaisir. Joignez à cela celuy que l'on prend dans une vive & flatteuse idée d'un contentement passé. Témoin ce galant Chevalier Romain, qui ayant envoyé un Anneau à sa Maîtresse, & se figurant de le luy voir passer à son doigt, souhaitoit estre métamorphosé en cet Anneau , pour devenir comme luy inséparable de la Belle qu'il aimoit , & jouir, en la voyant à toute heure , d'un bien si doux à son souvenir.

La troisiéme Question est un peu difficile à décider. Vn Amant qui se déclare d'abord, quelques termes passionnez qu'il puisse employer, donne lieu à sa Maîtresse de se defier d'un si prompt amour. D'un autre costé, une Belle qui ne reçoit autre déclaration qu'une assiduité continuelle, peut douter qu'on l'aime. Il est vray que le silence est bien éloquent, quand on a le cœur atteint. Les complaisances, les soins, les regards, tout parle, & il est difficile de s'y tromper. Ce fut par ces tendres marques de passion qu'Enée sceut toucher le cœur de la Reyne de Cartage, sans le secours des paroles.

Pour décider la quatriéme Proposition, on peut dire que si la Belle qui maltraite son Amant, a eu quelque amour pour luy, il ne peut sans l'offenser, luy faire paroistre son desespoir, en se souhaitant la mort, ce qui ne sçauroit toucher celle qui n'a jamais eu que de l'indifference pour cet Amant.

Quant à la demande qu'on fait, si on peut boire à la glace sans en recevoir d'incommodité, je dis que le Vin pur ne pouvant souffrir dans sa substance aucune

qualité contraire à sa nature , si en Été on le rafraîchit dās la glace, il n'en peut tirer aucune autre qualité que celle qu'il a dans le plus grand froid de l'Hyver, & qu'ainsi il n'en sçauroit arriver de mal, si ce n'est qu'en le buvant quād on est trop échaufé , les pores étant alors trop ouverts , il dissipe la chaleur naturelle, ce qui peut causer quelque maladie aussitost apres, ou par succession de tēps, une debilité de nerfs, & autres accidēs, qui quelquefois tendent à la goutte. Au contraire de l'Hyver, dans lequel temps il fortifie les nerfs , & adjoûte de la chaleur à la naturelle.

DE GLOS , *Hydrographe*
à Honfleur.

Voicy ce que j'ay reçu d'Explications en Vers sur les deux Enigmes proposées dans ma Lettre du mois d'Aoust, dont les Mots étoiēt la Cire & le Cachet pour la premiere , & les Balances pour l'autre.

I.

C *Limene ayant trouvé sur la premiere Enigme*

*Le sēs qu'elle cachoit dās son obscure rime,
Elle me l'envoya dans un Billet écrit,*

Afin

Afin de faire voir qu'elle avoit de l'esprit.



*Helas ! pensant d'abord que ma belle
Inhumaine ,*

*Lasse de ses rigueurs , vouloit finir ma
peine ,*

*Je me flatois déjà de quelque rêdez-vous,
Et je crus le trouver dans un Billet si
doux.*



*Je courus promptement me cacher pour le
lire ;*

*Mais ayāt arraché le Cachet & la Cire,
J'y vis d'un bel Esprit les charmes , les
appas ,*

Mais ce bel Esprit seul ne me contēta pas.

DE BELLENCER le jeune,
Avocat à Falaise.

I I.

N'Envoyez plus rien à *Mercure*
Qui ne soit de tres-bon aloy ;
Autrement, je jure ma foy,

*Que chez luy vous ferez fort mauvaise
figure.*



*Que tout soit fait avec esprit,
Odes, Sonnets, Madrigaux, Stances,*

L. iiij,

*Il peze tout ce qu'on écrit,
Dans sa seconde Enigme il n'est pas sans
Balances.*

Le mesme.

III.

V*Os Enigmes, Mercure, estans com-
me je pense,
Les Levres & les deux Bassins d'une
Balance,*

*Le hazard les joignant nous fait enten-
dre à tous,*

*Qu'il faut avoir une grande Science,
Pour parler juste comme vous.*

L'ANTYDROPOTE de Geveve.

IV.

C*Essez Philis de souffrir la torture;
Pour deviner l'Enigme du Mercure,
Ouvrez les Levres en ma faveur,
Ne me mettez plus en Balance,
Avec Tircis ce vieux rêveur :*

*Si vous me donnez cette esperance,
Combien grand sera mon bon-heur.*

*LE SOLITAIRE CHAGRIN,
de Gex.*

V.

E*T cette Enigme, & vostre cœur,
Cruelle Iris, pour mon malheur.
Sont à mon égard mesme chose;*

Tous

*Tous deux pour moy sont Lettre close.
Cependant mon amour presse , & le Mois
échet :*

*Il faut développer l'un & l'autre mystere:
Rôpez vostre silence, & me tirez d'affaire,
Il me tient icy lieu de Cire & de Cachet.*

GARDIEN, Secretaire du Roy.

V I.

R*Ecevez mon amour ; la Belle ,
Il est d'un or tres-pur , point leger , sans
déchet,*

A l'épreuve de la Coupelle,

A l'épreuve du Trebuchet.

Le mesme.

V I I.

A*Quoy bon faire tant les fins:
Selon toutes les apparences ,
Furneaux, vous estes les Bassins
Dont on compose les Balances.*

DE LOSME, cy-devant Control-
leur des Muses de Montasnel.

V I I I.

D*E Pascal je comprens l'Enigme:
Mais il n'est pas besoin de m'expliquer
en Rime,*

*Puis qu'on en peut deviner le secret ,
Lors que sur de la Cire on imprime un
Cachet:*

LABLONDINE GUERIN, de Provins.

HEureux, heureux l'Amant, dont la
perseverance
Rend enfin son Iris sensible à son tourmēt,
Qui pesant tous les maux qu'il endure en
l'aimant,
Met autant de faveurs dedans l'autre
Balance.

L'Amant oyfif.

PUIS que nous nous quittons, & chan-
geons de desirs,
Je pretens, belle Iris, que nous comptions
ensemble,
Et que chacun de nous assemble,
Vous, vos baisers; moy mes soupirs;
Mais j'entens vos baisers de mise,
Et mes soupirs, de bon aloy:
Et que sans delay, sans remise,
Le surplus soit apres rendu de bonne foy.
Pour vuider entre nous ce Compte,
Sans tricherie & sans erreur,
Ecrivez, à combien se monte
Le nombre de baisers qu'en l'amoureuse
ardeur
Vos levres m'ont donnés sans honte,
Et moy, des soupirs de mon cœur
(Autant que ce calcul peut estre en ma
puissance);

L'ecriv

*J*écriray le nombre & valeur ;
 Puis nous prendrons une Balance.
A Bassins d'égal poids , d'égale conti-
 nence ,
 Et pèserons à la rigueur
 Mon Memoire, & vôtre Dépense.
 Je m'offre à cette épreuve, & jure en assu-
 rance ,

*Q*ue vous me devez du retour.
 Pour ne pas acquitter les Debtes en amour,
 Vous avez, je le sçais, trop bonne consciëce.
 Sur mes soupirs poussez , tous vos baisers
 regens

*A*uront sans-doute le dessus.

D'AMBREVILLE, de Lifieux.

XI.

*S*i tu veux sçavoir le secret
 Qu'à la premiere Enigme on a voulu com-
 mettre,

Romps la Cire, oste le Cachet,
 Tu le découvriras apres d'as chaque Lettre.
 Le mesme,

XII.

*A*yant lû trois ou quatre fois
 La seconde Enigme du Mois ,
 J'entrois en quelque desfiance,
 En remarquant que son Auteur ;

Comme ;

*Comme voulant me faire peur,
Mettoit mon esprit en Balance.*

D'ARGENT, Commis de l'Extraordinaire des Guerres.

XIII.

Philis, quoy qu'à mes yeux vous paroissiez un Ange,
Et que ne doutant plus de ma fidelité,
Vous vouliez luy donner ce qu'elle a merité,
Vos rigoureux Parens sont d'une humeur étrange.

Quoy, depuis que l'Amour dessous ses Loix nous range,
A moins que nos biens soiēt de juste égalité,
Ils compteront pour rien merite, qualité.
Et je les voy tous prests à me donner le change ?

Hé bien oüy, j'y consens. Que la Balance en main

Mon bien & vos écus soient pezer dès demain :

S'ils se trouvent égaux, appelle le Notaire.

Que l'encre & le papier arrêtent nôtre sort,

Et sans plus reculer, finissons cette affaire:
Autre

*Autrement, je le jure, Amour, vous êtes
mort.*

*Le Picard Hollandois,
XIV.*

A *Minte, vostre Epouse en pezant vos
écus,
Sur la seconde Enigme est bien moins en
balance,
Elle voit par son poids qui s'éleve le plus,
Que c'est un Trébuchet, autrement la
Balance.*

*L'ABBE' DE LA CROIX, Cha-
pelain Royal de Blois.*

XV.

J *E voy bien que ma veine s'ouvre,
Et qu'il faut que je vous découvre
Le Mot de l'Enigme du Mois.
Philis, exercez vostre voix,
Pendant que nous prestons l'oreille,
Chacun en sçaura la merveille.
Pour moy, tout le premier de bon cœur j'y
consens,
Et je veux sans Balance en pezer le bon
sens.*

GUEPIN, de Rennes.

*Mademoiselle le Comte, d'Alençon,
a aussi trouvé la Cire & le Cachet, ainsi
que*

que Mr le Givre Avocat à Provins : le Chevalier Vatin; le Païsan d'Auteuïl: la jeune Bergere de la Ruë Montmartre: Fanchonnete, de l'Isle Notre-Dame: & la Nymphé de la Vienne. On l'a encor expliquée sur l'*Encre, le Papier, les Tabletes, la Bonche, & la Langue, les Livres, la Clef & la Serrure, les Mains, une Valise de Messager, le Feu & la Fumée, le Jour & la Nuit, la Consonne & la Voyelle, le Bras & la Main.*

Il faut vous nommer ceux qui ont expliqué la seconde sur les *Balances*. Ce sont Messieurs R. Bechu Prestre à Nantes: Basset de Brelay, d'Issoudun: Blanchard, de Chasteauroux: N. Troisdames, Des Essarts d'Alençon, de Morlaix: Pagés, d'Amiens: De Boissimon C.D.C. Pillon, du Quartier de Halles: L'Abbé de Rouville: R. Nazart, du Palais: Serant, Curé de Nogent le Roy: Beauvallet, dē Roüen: C. Hutugé; Durant le jeu: Haumont du Pont de Bois: Le Chevalier Blondel: Judic, de la Ruë de Lamignon: De Glos, Professeur de la Navigation à Honfleur: Le Bon Clerc de Châlons sur Saône: Pellerin de Brestau: L'Abbé Morin de la Bouterie; L'Antagoniste:

goniste d'Argentan : Mesdemoiselles
Tonnelier Bolotte, de Paris : De la Cour,
de S. Denys : De Rouvillé : Tamiriste, de
la Ruë de la Cerifaye : Les Réclus du
Marais : Les Enfans rouges : Le Philoso-
phe de Villefranche : Le Chevalier de
la Salamandre : Alcidon, du Havre de
Grace : L'aimable Solitaire de Vannes :
La petite Agnés de S. Marcel : & la Fau-
vete de Morlaix. La même Enigme a
esté encor expliquée sur les *Sceaux d'un
Puits*, & sur le *Métal & Minéral*.

Le sens de toutes les deux a esté trou-
vé par Mesdemoiselles du Puy d'Arge-
ry : C. le Brest, de la Ruë de Montmar-
tre : Langlois de la Ruë de la Fromage-
rie : Guillot, du coin de la Ruë aux Ours :
& par Messieurs Gardien Secrétaire du
Roy : Martel : Violet, de la Ruë Montor-
gueil ; Leger de la Verbißonne : Le Pre-
voft Royal d'Amiens : Le Fevre, Greffier
en la Prevosté d'Amiens : Berrier, Maîs-
tre de la Poste de Beauvais : De la Fon-
taine, Maître du Corbeau du mesme
lieu : Le Brest, de la Ruë Montmartre :
Du Formanoir, Notaire à Boulogne : &
le Cœur d'or de S. Quentin.

Mr. d'Ambreville, de Lisieux, qui a
expli

expliqué l'Enigme en figure sur le *Fusil*, en a trouvé le vray sens. Il nous est représenté par Prométée. La Baguete qu'il tient, est l'Allumete; & la Figure inanimée, la Chandelle. J'ajoute les autres sens qu'on luy a donnez. Le *Cadran au Soleil*, l'*Education des Enfans*, la *Grénoïlle*, une *Horloge*, des *Orgnes*, le *Cachet*; la *Vertu*, la *Création du premier Homme*, les quatre *Elémens* qui composent l'*Homme*, l'*Ame raisonnable*, un *Tableau ébauché*, la *Philosophie*, la *Religion*, l'*Idolâtrie*, la *Peinture*, la *Medecine*, l'*Amour*, l'*Allumete*, l'*Esprit d'éloquence*, la *Poix-résine*, & le *Canon*.

Il me reste à vous expliquer les *Lettres en Chifres*, dont personne n'a trouvé la *Clef*. La premiere est de l'invention de Mr de Clairval. Cette Lettre est d'autant plus difficile à déchiffrer, qu'elle est meslée de chiffres, dont les uns qui sont toujours deux ensemble, ne signifient qu'une seule lettre, & les autres, aussi deux ensemble, signifient deux lettres. On les distingue en ce que ceux qui ne signifient qu'une seule lettre, ne sont suivis d'aucune ponctuation, & que ceux qui marquent deux lettres, ont

un point admiratif, ou interrogatif, ou deux points à costé ou au dessus. L'Alphabet des simples lettres commence par le nombre 10, sans ponctuation jusqu'au nombre 33, qui faisant une vingt-quatrième lettre, marque la conjonction &c. Ainsi 10 fait a, 11 b, 12 c, 13 d, &c. Vous remarquerez qu'on peut adjoûter deux fois trente à chacun de ces nombres, pour signifier les mesmes lettres de trois manieres différentes, ce qui rend cet Alphabet triple, en sorte que les nombres 10, 40 & 70, signifient également la lettre A. 11, 41 & 71, la lettre B, & ainsi des autres jusqu'à 33, 63 & 93, qui tous trois signifient la conjonction &c.

Il y en a un autre Alphabet tout différent pour les deux chiffres ponctuez, qui signifient deux lettres ensemble. Tous les nombres de la premiere dizaine, avec un point interrogatif, sont pour la lettre A, selon qu'elle est jointe à chacune des cinq voyeles, deux des nombres de cette dizaine servant à marquer la voyele avec laquelle la lettre A est jointe. Ainsi les chiffres 10? & 11? sont pris pour aa, 12? & 13? pour ae, 14? & 15? pour ai, 16? & 17? pour ao, 18? & 19? pour au. Il n'y a en cela qu'un

qu'un peu d'ordre à observer. Il vous est déjà aisé de voir que tous les nombres de la seconde dizaine commençant par 20? avec un point interrogatif, sont pour le B, selon qu'il est joint aux cinq voyelles, & qu'il forme ce qu'on apprend d'abord aux petits Enfans, ba, be, bi, bo, bu. 20? & 21? marquent ba, 22? & 23? be, & ainsi du reste. Les nombres de la troisième dizaine qui est 30? sont pour le C, joint aux cinq voyelles, 40? pour D, 50? pour E, 60? pour F, 70? pour G, 80? pour H. On recommence en suite les mesmes dizaines en changeant la ponctuation, & mettant un admiratif au lieu d'un interrogatif. Ainsi 10! & 11! signifient ja, 12! & 13! je jusqu'à 18! & 19! qui marquent ju. 20! & 21! signifient ka, 30! & 31! la, 40! & 41! ma, 50! & 51! na, 60! & 61! oa, 70! & 71! pa, 80! & 81! qua. Les mesmes dizaines avec deux points, sont pour les lettres qui restent, savoir 10: & 11: pour ra, 20: & 21: pour sa, 30: & 31: pour ta, 40: & 41: pour va, 50: & 51: pour xa, 60: & 61: pour ya, 70: & 71: pour za, 80: & 81: pour le mot vous, qui est tres-frequent dans nostre Langue, 82: & 83: pour le mot nous, 84!

85: pour ment, qui est la dernière syllabe de plusieurs mots, 86: & 87: pour ces trois lettres int, 88: & 89: pour ces deux nt.

Ceux qui voudront employer ce Chifre n'auront qu'à en écrire l'Alphabet tout au long par colonnes, afin de trouver tout d'un coup les nombres qui conviennent à chaque lettre, soit qu'elle soit seule, soit que la ponctuation la joigne à un autre. Je vous ay déjà fait observer que la ponctuation peut estre ou à costé, ou au dessus des chiffres. Par cet Alphabet vous trouverez que 41, qui sont les deux premiers chiffres de la Lettre que j'ay à vous expliquer, signifient ma, comme estant les premiers de la quatrième dizaine marquez d'un trait au dessus, qui tient lieu de point admiratif, laquelle quatrième dizaine est destinée pour la lettre M, selon qu'elle est jointe aux cinq voyeles. 40? avec un interrogatif, signifie da. 51 sans ponctuation, marque la lettre m, qui peut être encor signifiée par 21 & par 81, comme je l'ay dit d'abord. 74 signifie un E, la virgule qui le suit fait connoistre la fin du mot. Ramassez cela, vous aurez, Madame, & en cherchant tous les autres chiffres selon les regles de ces

ces divers Alphabets , vous trouverez la Lettre conçue en ces termes , dont je me suis déjà servy en vous la proposant dans le dernier Extraordinaire.

MADAME,

Vous trouverez ce Chifre assez particulier. Celuy qui me l'a envoyé, croit que nos Spéculatifs n'en viendront pas aussi facilement à bout que des précédens. Il prétend même que dans un fréquent usage , la mémoire suffit sans la Clef; & pour le rendre plus facile à déchiffrer, il ne s'est servy d'aucune nulle. J'estime qu'il hazarde beaucoup, ayant à faire à des Esprits aussi penetrans que ceux de nostre Siecle. Jean-Baptiste L'inconnu D.C.

Je ne doute point que vous n'attendiez impatiemment l'Explication de l'ingenieuse Lettre de Mr de Vienne-Plancy, qui sous un sens ouvert en cache un autre tout opposé. Vous sçavez qu'il s'est rendu ma caution sur cet Article. Il est trop honnesté pour ne m'avoir pas tenu parole; mais apparemment les desordres, ordinaires aux Courriers , sont cause que son paquet ne m'a point encor



il

